





LA VALSE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LYDIE	1	vol.
SIRE	1	—
INCONSOLABLES	1	—
LA HAUTE	1	—
PETITES FÊTES	1	—
NOCTURNES	1	—
LE NOUVEAU JEU	1	—
LEUR CŒUR	1	—
UNE COUR	1	—
LEUR BEAU PHYSIQUE	1	—
LE LIT	1	—
LES MARIONNETTES	1	—
LE VIEUX MARCHEUR	1	—
LEURS SŒURS	1	—
LES PETITES VISITES	1	—
LES JEUNES	1	—
LES BEAUX DIMANCHES	1	—

THÉATRE

UNE FAMILLE, comédie en quatre actes, en prose (Théâtre-Français), *couronnée par l'Académie française*	1	vol.
LE PRINCE D'AUREC, comédie en trois actes (Vaudeville)	1	—
LA CRITIQUE DU PRINCE D'AUREC	1	—
EN VISITE, un acte	1	—
LES DEUX NOBLESSES, comédie en trois actes (Odéon)	1	—

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 25276-12-97. — (Encre Lorilleux)

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VALSE

LES DÉPARTS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

LA VALSE

LA VALSE

I

— Pourquoi as-tu les larmes aux yeux quand on te parle de valse? Il y a une histoire là-dessous?

Mon ami me répondit :

— Pas la moindre histoire, mais de simples souvenirs. Je n'ai aucune raison pour les taire, surtout à toi.

Chaque fois que ce mot de valse est prononcé devant moi, il me rappelle aussitôt ma tante Virginie, telle que j'en ai gardé pieusement l'image depuis l'époque déjà lointaine de ma jeunesse qui était aussi — n'est-ce pas comme une dérision? — celle de ses dernières

années. Se peut-il qu'un même temps soit si différent pour deux existences qu'il dévore, l'une à son aube, l'autre à son couchant?

C'est d'abord à Orléans, dans le quartier Saint-Euverte, que je revois, au bout de la rue des Noyers, l'étrange maison à la Balzac où l'excellente et curieuse femme habita la plus grande partie de sa vie. Elle m'apparaît, cette demeure, ainsi qu'un vieux petit hôtel, sans style précis, à deux étages, avec une mansarde et un toit vermoulu tout le long duquel rôdaient de maigres chats.

Quand on avait tiré la chaînette qui mettait en branle, à l'intérieur, une grosse cloche à son de bois (pareil à celui de certaines sonnettes qui pendent au col des vaches en pays de montagnes) et franchi la porte basse et ronde, peinte en vert, boulonnée de gros clous à facettes, et munie d'une serrure aussi peu défensive que compliquée, on était surpris de se trouver, en plein vestibule carrelé, devant un puits à demi encastré dans la muraille, surmonté de ses crochets et de sa poulie. Ce puits communiquait immédiatement, à toute personne qui entrait pour la première fois chez

ma tante, une impression de malaise et de vague terreur. La maison, pourtant, n'avait rien qui sentît le mystère ou le crime, une fois la part faite de cette tristesse toute spéciale, morne et grise, qu'ont, en province, la plupart des habitations où vivent, presque cloîtrées, des dames seules. Or, ma tante était seule, ayant toujours voulu rester fille.

Elle avait eu, paraît-il, aux environs de sa vingt-septième année, bien après la fête mélancolique de sainte Catherine, un petit roman qui n'avait point abouti, et je crois bien qu'il s'agissait d'un bel officier de la Garde Royale. Ma curiosité, à ce sujet, ne fut jamais pleinement satisfaite. Mes oreilles d'enfant n'ont retenu que de courtes et insignifiantes phrases échappées à ma mère ou à mon père quand ils faisaient par hasard allusion aux honnêtes intrigues de l'officier et de ma tante. Cette dernière, dont le cœur — je l'ai su depuis — s'était laissé prendre assez violemment, fut plusieurs mois avant de se consoler, et, à vrai dire, elle se résigna plutôt qu'elle ne se consola. L'abandon de celui qu'elle s'était cru en droit de regarder comme un fiancé (car les choses

avaient été avancées à ce point) la dégoûta pour toujours du mariage qu'elle raya impitoyablement de sa vie. Elle était, en vérité, fort bizarre dans sa monotonie l'existence que menait ma tante en sa petite maison de la rue des Noyers, et je ne crois pas inutile, avant d'en donner un aperçu, de compléter en quelques mots la description de cette maison au seuil de laquelle je me suis tout à l'heure brusquement arrêté.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le salon, la salle à manger et la cuisine. Seul le salon avait vue sur la rue, ce qui ne le rendait pas plus gai. Imaginez une pièce assez vaste, à boiseries peintes de différents gris, au parquet plus miroitant qu'une glace, un parquet tellement ciré qu'il vous suggérait irrésistiblement l'envie de braquer le jarret et de danser. Aux murs, quelques tableaux, de vieilles gravures ayant depuis longtemps célébré leurs noces d'or avec les cadres centenaires qui les protégeaient, une tête de Vierge attribuée à Sasso Ferrato, abaissant de beaux yeux noirs sur des joues de créole. En face de la cheminée, au-dessus d'une console étroite, une magnifique pendule de Boule qui avait l'air toute

découragée quand elle sonnait ; et puis, épars, des sièges Louis XV, laqués blanc et gris. Enfin, dans un coin — toujours le même — sept à huit cannes placides, des bambous à pomme d'ivoire, d'argent et d'or ; et c'étaient les cannes de défunt le grand-oncle de ma tante, le chevalier de Eckner, qui fut professeur de clavecin de Marie-Antoinette. J'oubliais une monumentale commode, à cuivres pompeux, aux tiroirs pesants dont il fallait saisir avec effort les massives poignées, et dans laquelle reposaient, bien couchés, bien pliés, bien dorlotés dans du papier de soie, les habits et les culottes du chevalier. De la salle à manger comme de la cuisine je ne dirai rien. Ma tante n'y mettait jamais les pieds. Elle prenait ses repas dans le salon, sur une table à jeux volante qu'on dépliait, et d'ailleurs, pour tout ce qui avait rapport au ménage, elle se reposait sur Lazarette, la domestique, une robuste et taciturne villageoise en qui elle avait une absolue confiance.

Par un escalier de bois tournant dont les marches ont familièrement retenti—et voilà des années ! — sous mes pas de petit enfant, on

atteignait le premier, qui comprenait deux grandes chambres, et une autre de moindre dimension.

L'une de ces deux pièces était la chambre à coucher de ma tante; l'autre la mienne. Tenez! je n'ai qu'à fermer les yeux pour tout revoir avec une netteté qui me donne presque le frisson. C'est à croire que je vais toucher, en allongeant la main, le papier de la chambre de ma tante, où se reproduit cent fois répété, le dessin suivant : une coupe d'albâtre nouée d'un ruban bleu, au bord de laquelle se désaltèrent deux palombes; et puis le papier de ma chambre, à moi : un écureuil, dix écureuils, cinquante écureuils grignotant une, dix, cinquante noix. Près de l'alcôve de ma tante, voilà, dans un lacet d'or bruni, le pastel ovale du chevalier, l'œil oblique et fin, plus noir sous la neige de la perruque, le menton frais et bien servi sur le jabot qui s'échappe et floconne hors de l'habit de pékin vert. Et si j'ouvre ce placard étroit et haut, à gauche de la cheminée, je vais, à coup sûr, retrouver intacts et rangés comme autrefois les joujoux et les bibelots qui ont fait la joie de mes

récréations. Oh! je me rappelle les boîtes de perles, les cartons d'ancien loto-dauphin, les jumelles d'ivoire, les carnets de bal en nacre garnis de crayons d'argent noirci, que mes doigts tachés d'encre ont tenus, palpés, caressés si souvent! Il n'y a pas jusqu'à cette odeur pénétrante que je ne reconnaisse et ne reconquière par le souvenir, cette odeur des pommes et des poires du jardin que Lazarette, avant l'hiver, alignait sur des planches, dans la troisième petite pièce en retour. Et je pourrais aussi, je voudrais même, oui, je voudrais tout évoquer, tout recueillir, tout exhumer sans jamais en être las : et le bon grenier avec l'angoisse de ses trouvailles, et le jardin avec sa tonnelle, ses plates-bandes de gueules-de-loup, son bassin où plongeaient mes arrosoirs de Lilliput, ses treilles chagrines, le long desquelles le raisin demeurait désespérément vert, vert comme l'habit du Chevalier! Ah! si j'ai cédé, à la minute, à un attendrissement un peu naïf, j'ose espérer, lecteur, que tu te garderas d'en sourire. Arrête-toi, et réfléchis. N'as-tu pas eu, toi aussi, dans les premières années où ton esprit et ton cœur s'éveillaient aux

choses, d'analogues et délicieuses impressions, sœurs des miennes, qui ne sont pas encore aujourd'hui tout à fait mortes?

J'ai dit, au début de ce récit, que le mot de valse était intimement lié à l'existence de ma tante. Nulle, en effet, ne fut mieux qu'elle (à l'époque de sa jeunesse) experte et alerte aux danses les plus variées, les plus difficiles. Mais, entre toutes, la valse lui avait permis d'exercer en quelque sorte une suprématie de salon.

Les soirs où sa vieille bonne humeur consentait à remonter un peu le cours de sa vie, c'est d'un très grand nombre de valses demandées, accordées, refusées, disputées, qu'il était question. On eût pu s'imaginer, à l'entendre, que ses plus brillantes années, elle les avait passées au bal sur la pointe d'un soulier de satin, abandonnée au bras d'un agile cavalier qui la ravissait. Elle-même, au cours de ses histoires qu'elle fredonnait presque, et en mesure, elle-même parfois s'oubliait, se balançait mollement sur les coussins de sa bergère, et les anecdotes qu'elle contait, ses bonheurs comme ses chagrins évanouis, tout cela paraissait alors valser et s'échapper en tournant de

ses lèvres pâles. En un mot, ma tante avait de dansants souvenirs, et j'ai toujours cru que le sang de son cœur battait à trois temps.

C'est de dix à quatorze ans que j'appris surtout à la connaître et à l'aimer. J'étais interne, à quelques kilomètres de la ville, au séminaire de la Chapelle, où rarement elle venait me voir, car elle redoutait de se déplacer. « J'ai horreur des coches ! » est une phrase qu'elle répétait volontiers. Mais, les jours de sortie, quand les omnibus jaunes nous déposaient tous en foule, le matin, à Orléans, dans la cour du grand séminaire, en face de l'évêché, j'étais sûr, chaque fois, d'apercevoir ma tante, à la même place, un peu en arrière des autres parents qui se bousculaient.

Digne et grave comme le tiers état, mais un tiers état souriant, tout en soie noire des pieds à la tête, coiffée d'un ample chapeau-capote en velours pensée dont les brides raides la cravataient avec honorabilité, ayant aux épaules un mantelet brodé de jais ou bien encore un châle carré, elle était là, debout, tenant son mouchoir de batiste que toute sa vie, du matin au soir, je lui ai vu à la main,

sans oublier une ombrelle dite persane, à effilés, qui se repliait en deux morceaux ainsi qu'un compas.

Aussitôt lâché, je la prenais par la main et nous partions. J'aurais dû, je le sais, lui sauter au cou et l'embrasser de toutes mes forces, comme je l'aimais, et pourtant je n'en faisais rien, glacé, retenu par cette espèce de fausse honte qui, devant autrui, nous fait rougir de nos parents, quand nous sommes petits. Il nous semble alors, pauvres cervelles ébauchées, pauvres cœurs en formation, présomptueuses chrysalides d'hommes, il nous semble qu'il y a quelque chose de ridicule et de grotesque dans l'échange public de ces caresses et de ces baisers sacrés, et nous avons tous, plus d'une fois, précoces ingrats, par notre gêne ou notre froideur, sans le vouloir quoiqu'en le sachant, déchiré des êtres bons qui nous adoraient. L'âge de raison, plus tard, s'efforce bien de réparer ces férocités de l'enfance; le plus souvent c'est en vain. Nous ne pansons qu'à moitié les blessures que nous avons trop bien faites. Si j'insiste sur ce point, c'est qu'aujourd'hui encore je ne me rappelle pas sans un profond

repentir certaines circonstances où mon apparente froideur contrista ma chère tante ; et je ne sais pas ce que je donnerais pour racheter ces chagrins que j'ai pu lui causer, n'eussent-ils été que d'une minute ! Jamais du moins elle n'en laissa rien voir. D'une humeur toujours également douce, elle s'informait de ma santé, de mon travail et de mes jeux, tandis que nous regagnions à pied la maison où m'attendait, sur une nappe si blanche qu'elle donnait faim, le gentil et savoureux déjeuner combiné par elle depuis quarante-huit heures :

— Tu aimes les beignets ? Oui ? Eh bien, regarde comme cela se trouve : il y a des beignets.

Dans l'après-midi, nous sortions. Nous passions, au bout de la rue, devant un rez-de-chaussée dévot, à petits carreaux bleuâtres, où je revois cette inscription : « *Mesdemoiselles Badinier, qui font les chapeaux sérieux et les bonnets montés* », et nous allions chez une vieille dame, la seule et intime amie de ma tante, mademoiselle Désirée de Bergeronnière, qui avait dans son salon un Pleyel à queue dont l'aspect seul écrasait.

Ce Pleyel était si perclus, si lassé, si usé, si fini et à bout de cordes et de laiton, qu'il ne rendait plus que des notes chevrotantes et flûtées ainsi que la voix d'une grand'mère. Dès qu'on appuyait un tant soit peu sur ses pédales, il gémissait comme si on lui eût marché sur le pied, et rien n'était plus déconcertant pour l'oreille et le regard que l'incurable aphonie, de ce coffre volumineux. Véritablement on ne pouvait entendre ses plaintes sans songer aussitôt et se représenter par la pensée les milliers et les milliers de mélodies, d'ariettes et de romances qu'il avait dû chanter gaiement, à plein clavier, avant d'en arriver à une pareille extinction. Il semblait inadmissible et contraire au bon sens que ce Pleyel pût être encore touché, qu'il fût *jouable*. Et cependant, ma tante en jouait.

Elle en jouait même à ravir. Sans doute ses doigts fins, légers, presque immatériels et délicats de vieille savaient se poser sur les touches du fragile et antique instrument, lui demander un effort qu'il était trop galant pour lui refuser. Évidemment elle avait un secret pour dérouiller ses notes bientôt centenaires. Dès qu'elle était

assise sur le tabouret,— sa svelte taille redressée comme celle d'une jeune fille, — le piano dégourdi retrouvait, sous les mains de Jouvence de ma tante, la force et la fraîcheur de son beau temps. C'est sur lui, sur le vieux « facteur du Roy » de mademoiselle Désirée, que j'ai entendu la chère femme jouer, pendant ces premières de mes années, une certaine valse exquise et déchirante, dont je n'ai jamais vu la notation imprimée, qu'elle appelait : « la valse d'Hier ». Bien souvent j'ai renouvelé ma question :

— Ma tante, vous ne pouvez donc rien m'apprendre sur cette valse?

Toujours sa réponse fut la même :

— Mon petit, c'est une valse. On n'en connaît pas l'auteur, et il me semble que je suis venu au monde en la sachant. Elle s'appelle, ah! d'un joli nom: la valse d'Hier. C'est un pur bijou. Écoute-la.

Je serais bien en peine aujourd'hui de la redire, cette valse. Je ne la sais plus qu'en moi. Il n'y a que mon cœur qui puisse la fredonner tout bas, dans la rue, en hiver au coin de mon feu, l'été sous les ombrages, au

bord de l'eau, ou le soir la tête sur l'oreiller, ou bien en voyage, à de grandes distances de mon pays... Mais, d'aussi loin que je l'entends, du fond de mon enfance, en ce vieux Orléans, elle chante et se déroule, symbolique et tendre, comme la phrase-type, le mystérieux *Leit-motiv* de toute ma vie.

II

Quinze ans se passèrent.

On avait atteint les premiers jours de l'automne, et je me trouvais depuis trois mois à la campagne, chez mes parents, à quelques lieues de Tours. Nous devions prolonger jusqu'à la Toussaint. C'était en 1868. La belle saison avait été merveilleuse. Octobre, à présent, promettait ses mélancoliques pluies d'or, ses fastueux départs de soleil, ses plus délicats crépuscules de cinq heures sur l'étang mauve où se froissent les joncs. Des almanachs, échappés de la balle du colporteur, garantissaient même aux gens des chaumières un novembre sans

précédent, tiède et blond comme ceux du pays des cigales.

Après qu'on l'eut beaucoup priée, ma tante, malgré « son horreur des coches », s'était enfin décidée à venir passer avec nous la durée des vacances. Elle avait alors soixante-dix ans, mais, pareillement à certaines femmes de l'ancienne génération, elle vieillissait presque sans changer. En réalité, elle changeait, mais sans à-coup, subissant une transformation progressive si lente, si sage, si modérée, qu'on s'en apercevait à peine et qu'on eût plutôt dit quelqu'un d'encore jeune qui paraissait beaucoup plus que son âge. Une vie physique et morale très uniforme, le manque de soucis quotidiens, le renoncement aux tumultueuses joies d'ici-bas, l'ignorance aussi de ses tristesses, donnent à tous les isolés terrestres, aux célibataires, aux vieilles filles, aux dames de province à pesante voilette, aux religieuses, aux petits curés ensevelis dans un infime presbytère, à tous les gens de huis-clos, de maison de retraite et de cloître, cette même résistance de visage, cette même force d'inertie opposée par leurs calmes traits aux attaques du temps.

Les rides, à la longue, finissent bien par avoir le dernier, mais elles ne se fixent plus sur leur front et leurs joues qu'avec lassitude, et d'une pointe émoussée. C'est alors d'une grâce à part, attendrissante et un peu triste, que sont empreintes ces têtes vaincues, et de là leur vient l'énigmatique et pensive douceur qui nous attire à elles.

Notre vie était des plus simples. Ma mère, toujours souffrante, n'aimait pas recevoir, et mon père gardait de sa violente passion de la chasse une sauvagerie insurmontable qui le retenait dans sa chambre fermée à clef, dès qu'une voiture, amenant quelques visiteurs des environs, apparaissait au bout de notre avenue de noyers. Il ne faisait exception que pour les Assier.

Ces Assier étaient des voisins d'excellente bourgeoisie, qui demeuraient de l'autre côté de la route, à trois cents mètres. Ils passaient là six mois. Le reste du temps ils habitaient Tours, où ils avaient *de la famille* dans la magistrature et le notariat. Sans posséder une grosse fortune, ils étaient plus qu'à l'aise ; le père, ancien chef d'escadrons, un peu original,

mais brave homme : la mère, pieuse, esclave de son mari, pour lequel, toute sa vie, elle avait été une espèce d'ordonnance femelle, et tous les deux, singulière similitude, très laids, d'une laideur égale quoique différente, d'une laideur bonne et imméritée, qui frappait davantage, et certains jours, à certaines heures favorites, spécialement aux heures des repas, atteignait une telle intensité, qu'on eût dit un duel, une partie entre ces deux pauvres visages poussés par je ne sais quel point d'honneur mal compris à se vouloir surpasser l'un l'autre! Contraste étrange, la laideur de l'ancien commandant était d'un rentier, toute civile, en pantoufles, tandis que celle de sa femme était belliqueuse et comme agressive, avec des bonnets qui parodiaient les shakos. Mais ce qui semblera plus étrange encore, les Assier avait une fille unique, miracle vivant de jeunesse, de charme et de pure beauté, qui s'appelait Claire et que j'aimais de toute la timide et brûlante ardeur de mes vingt-quatre ans.

Deux personnes seulement avaient pénétré mon secret : Claire elle-même d'abord, et puis

ma tante. Les Assier, pas plus que mes parents, ne se doutaient de rien. Comment auraient-ils bien pu soupçonner ce grand et naïf amour ? Nos familles se connaissaient depuis nombre d'années. Claire et moi, nous avions, dès l'enfance, uni nos jeux et nos caresses ; il ne pouvait entre nous être question d'autre chose que d'amitié fraternelle et de cousinage. Aussi la plus parfaite liberté nous était-elle laissée du matin au soir. Nous faisions seuls tous deux d'interminables courses à travers bois, souvent sans parler, mais toujours nous entendant penser, nous regardant l'un l'autre vivre, aimer en silence et souffrir un peu, d'une souffrance puérile et délicieuse, qu'on regrette plus tard, à mesure que le passé, comme les yeux, se voile de brume.

Je ne puis me rappeler ces jours discrets et si paisiblement troublés sans déplorer de ne pouvoir les revivre. Aimer et n'oser le dire, se sentir aimé et pourtant se taire dans une demi-angoisse et demi-sécurité, alors que la joue et l'âme ont leur premier duvet, il n'y a pas de plus fin bonheur ! Les paupières closes, on se laisse baigner par cette lumière de la

jeunesse, réchauffante aux cœurs tout neufs, comme l'est aux fatigués qui ont trop joui des choses le soleil des rives d'azur. Et devant vous la vie, à perte de vue, se déroule, riche et molle, balançant ses vagues d'or ainsi qu'un aimable et infini champ de blé.

Étais-je averti par un précoce instinct que ces heures seraient les plus douces que j'aurais jamais savourées ? Je ne sais. Mais j'éprouvais une paresseuse volupté à prolonger entre Claire et moi cette situation fausse et charmante d'amoureux muets sans être dupes ; et tout en mourant d'envie de lui dire les paroles qu'elle guettait chaque jour au bord de mes lèvres, je tardais, pris de peur, comme si j'allais, par mes seuls aveux, rompre le charme.

Ce fut ma tante qui nous brusqua. Sans elle et sans la valse d'Hier, peut-être Claire en eût-elle épousé un autre, et moi ne me fussé-je pas marié !

Les Assier avaient coutume, à la fin de chaque automne, peu de temps avant la Toussaint, d'organiser, dans leur maison de campagne, une sorte de réception-matinée. Bien entendu, les parents de la magistrature et du

notariat, ainsi que les alliés les plus lointains, étaient conviés, sans omettre plusieurs notabilités tourangelles et deux ou trois voisins de château. Les Assier préféraient liquider ainsi leurs relations en une fournée. Ces excellents magistrats et notaires avaient, la plupart, de grands enfants, jeunes garçons, fillettes « en âge d'être casées », que ce gala champêtre affolait. Le lendemain, les chroniques locales en faisaient mention et citaient les principaux noms, comme dans les journaux de Paris : « Remarqué parmi les personnes présentes...» Pour la circonstance, on faisait venir de Tours quelques musiciens pris à l'orchestre du théâtre ou à l'orphéon, — *la Lyre de Saint-Martin*, — et, de deux à cinq heures, tout le petit monde dansait, sur la grande pelouse quand le temps était beau, dans les salons si le ciel menaçait.

Moi seul, je ne dansais pas, et pour cause : je n'avais jamais pu. J'étais réfractaire, de tête comme de jambes. J'avais essayé une bonne fois d'apprendre, à Orléans. Mais M. Racanette, le vieux professeur qui, depuis vingt ans, lançait sur les parquets toutes les jeunes filles de la bourgeoisie et du quartier de Recou-

vrance, avait perdu sa peine avec moi, et prophétisé, en me rendant à ma mère, que jamais je ne danserais rien, pas même une rédowa.

J'en souffrais, et d'autant plus que Claire dansait à merveille, avec des grâces et une légèreté d'ondine. Moi je restais sur une chaise, à causer avec les mamans, ou debout dans une embrasure de porte, attaché à la terre, tandis qu'*elle* volait par les salons. Mes yeux la suivaient appuyée sur l'épaule de « l'autre », souriant aux douceurs essoufflées qu'il lui prodiguait ; et, sans pourtant lui vouloir du mal à cet « autre », — innocent anonyme et qui n'était pas aimé, — je souhaitais néanmoins qu'il s'accrochât les pieds dans un gros meuble et se cassât n'importe quoi, séance tenante. Aux dernières mesures, quand Claire animée, la joue couleur de pêche, se laissait glisser sur un fauteuil, nos yeux se rencontraient, car je n'étais jamais loin d'elle ; et dans les regards d'oiseau tendre et futé qu'elle m'envoyait, pardessus son éventail battant de l'aile, je lisais toutes ses pensées qui me faisaient à la fois plaisir et mal. Je sentais qu'elle me disait : « Tu m'en veux ? Tu as tort. C'est si amusant !

Au fond, c'est avec toi que je danse. Quand je suis dans les bras de ces jeunes gens, je m'imagine que c'est toi qui me tiens tout contre ton cœur. Et puis, pourquoi ne danses-tu pas ? Quel dommage ! »

Ah ! oui, quel dommage ! Depuis trois ans que se renouvelait cette réception des Assier, c'était devenu pour moi un supplice que de voir Claire danser, et danser avec d'autres que moi. Toute ma timidité, me semblait-il, s'évanouirait si j'étais capable seulement, pendant cinq minutes, de prendre ma chérie comme ils faisaient tous, de la cueillir et de l'emporter, en tournant, avec aisance et selon ma fantaisie. Alors, — j'en avais la conviction, — je pourrais à cet instant lui apprendre enfin ce qu'elle ne savait que par elle-même : que je l'aimais. Tant que je ne danserais pas, les mots me resteraient dans la gorge. Danser ou mourir. Du reste, c'était une observation que j'avais eu, en plusieurs circonstances, l'occasion de noter ; j'avais besoin de mouvement pour vivre et pour oser. Au repos, je n'éprouvais que des velléités, je pensais et j'agissais comme dans les limbes. Les rares fois où je m'étais secoué,

j'en avais toujours été récompensé. Au collège, enfant, lymphatique et plus mou qu'une fille, je ne m'étais battu qu'un jour, avec un *grand*, un gaillard qui avait quatre ans de plus que moi. Je lui avais arraché la moitié de la tête et cassé trois doigts. Et cela, sans affectation ni rage. Non, en un clin d'œil. Mes professeurs, épouvantés et ravis, s'étaient demandé comment j'avais bien pu faire. A peine mon blessé m'avait-il été retiré des mains que j'étais déjà redevenu le bon petit pataud qui n'aurait pas contrarié un hanneton.

Deux semaines avant la matinée annuelle qui était fixée pour le samedi 26 octobre, jour de la Sainte-Évariste, je pris la résolution de risquer une dernière tentative pour apprendre à danser. Mais comment? Où? Je tranchai la difficulté en me déclarant que je m'enseignerais tout seul, en cachette. Certaines gens, affirme-t-on, apprennent bien à nager sur une chaise! Danser était moins difficile encore. Et puis, n'en retirerais-je pas plus de mérite? D'ailleurs, c'était le seul moyen. Je n'avais pas à ma disposition d'autre professeur que moi-même. « Et Claire? direz-vous. Que ne s'adres-

sait-il à elle? » Jamais! Oh! elle n'eût pas demandé mieux, et, la première, elle me l'avait proposé à maintes reprises, mais j'aurais préféré la perdre et cesser de la voir plutôt que de la rendre témoin de ma gaucherie et de mon ridicule apprentissage.

C'est au bout du parc, dans une orangerie au sol bitumé où étaient remisés quelques meubles boiteux et des arrosoirs *fuyants*, que je m'enfermais chaque jour. Après m'être assuré que personne ne m'avait suivi, je me plantais sur mes jambes dans une pose de départ aussi gracieuse et décidée qu'il était possible, et, fredonnant un air de valse, je m'efforçais de valser. Naturellement, l'air qui, du premier coup, m'était venu sans effort aux lèvres, n'était autre que celui de tante Virginie, l'air de la valse d'Hier. Mais, si efficace que fût toujours son charme, il n'opérait pourtant pas dans la circonstance, et, plutôt qu'un danseur de salon, j'offrais la fâcheuse image d'un ivrogne en gaieté ou d'un passager en proie au mal de mer. Et je m'en rendais si bien compte que, tout en sautillant à droite ou à gauche avec l'intime conviction du gro-

tesque personnage que j'étais, mon cœur, affaibli encore par la douceur de la mélodie, se brisait peu à peu ; et, machinalement, je continuais de tourner, en fredonnant, les yeux pleins de larmes. C'est ainsi que ma tante, une après-midi, me trouva, par hasard, la jambe en l'air et le visage baigné de pleurs. Elle se jeta sur moi et me crut fou.

— Ah ! mon pauvre petit ! qu'est-ce qui te prend ? Dis à ta vieille tante ce que tu as.

Quand je lui eus répondu que j'apprenais à danser, elle comprit tout de suite mon gros désespoir ; et, souriante, exquise vieille fille maternelle, toute sa vénérable figure illuminée par les rides qui en étaient comme les mille plis de tendresse, elle referma sur moi ses grands bras maigres qui me serraient ainsi que des bâtons, et me dorlotant, elle déclara :

— Pleure pas, petit bête, je t'apprendrai, moi !

Ces mots avaient été jetés avec un coup de menton en l'air et d'un accent de défi. Elle prenait à témoin le passé, son glorieux passé de valseuse émérite ; et tout son être respirait une telle confiance communicative que je lui dis :

— Quand commençons-nous ?

— Tout de suite, arrive dans ma chambre.

Elle m'emmena par les allées du jardin, trottant si vite que j'avais peine à la suivre. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas de la maison, elle m'arrêta derrière un massif, me tamponna les yeux elle-même avec son éternel mouchoir qui ne quittait pas sa main, et me dit :

— La sauterie a lieu dans huit jours. Tu valseras avec Claire, ou je ne suis pas ta tante !

III

Une fois les portes closes, après qu'elle m'eut fait asseoir, elle parut se recueillir, et, pleine de gravité sacerdotale :

— D'abord, mon cher petit, plusieurs recommandations essentielles. *Primo*, un jeune homme doit toujours savoir danser. Autrement, ce n'est rien, c'est un infirme, c'est un sauvage, moins encore, puisque les sauvages dansent. *Secundo*, le cavalier ne doit jamais passer la main autour de la taille de la jeune fille, ce qui s'appelle d'un mot très inconvenant : « enlacer ».

Je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

— Cependant, ma tante, il me semble vous avoir entendu souvent raconter que vous-même...

— Qu'on m'enlaçait? Tu l'as rêvé, mon Jeannot. On me serrait, sans doute, on tenait parfois ta tante avec plus de solidité qu'il n'eût fallu, mais d'une certaine façon. Je n'ai jamais souffert que mes danseurs eussent la main posée autrement qu'à plat, en bas de la taille, au milieu du dos. Rien aussi n'est plus mauvais genre et bohème que de valser sans tenir la main de sa danseuse. Quand tu invites d'avance une jeune fille ou une dame, tu te présentes avec modestie dès les premières mesures de l'orchestre, tu t'inclines, elle se lève et accepte le bras droit que tu lui offres. Après la danse, promener sa danseuse n'est pas reçu...

— Comment, ma tante!...

— Sauf dans les cas que le bon goût peut seul apprécier...

— Mais Claire, je peux la promener?

— Quand tu seras officiellement son fiancé, et avec l'autorisation de sa mère.

— Apprenez-moi vite alors, vilaine tante.

— Tout à l'heure, polisson. Je n'ai pas fini. Tu ne dois toucher à aucun des objets tenus par la jeune fille, ni à son mouchoir ni à son éventail.

— S'ils tombent ?

— Tu les ramasses, bien entendu ! Ni lui offrir un bouquet ou des fleurs, ni lui serrer la main à la dérobée, ni lui parler à l'oreille, et enfin ne jamais quitter tes gants. Je crois que c'est tout.

En dépit des années qui ont fleuri et puis neigé, je revois la scène, la grande pièce propre et fraîche avec son mobilier Restauration, sa pendule d'albâtre, ses urnes de faïence où étaient peints des paysages de Tivoli, les espagnolettes à col de cygne des croisées, et une magnifique lithographie qui représentait Charles X en habit de louvetier. Et ma tante aussi est là, devant mes yeux, criante de vie et de vérité... si jeune encore que ses cheveux blancs lui donnent l'air poudré. Se peut-il qu'elle ne vive plus déjà depuis tant d'automnes, qu'elle ne soit aujourd'hui qu'un petit tas d'ossements mêlés à des racines de roses, sous une pierre verte au cimetière Saint-Vincent ? J'ai du chagrin d'y penser.

Quelle émotion reconnaissante et douce m'envahit quand, à la troisième leçon, je m'aperçus avec une allégresse où se mêlait encore un restant d'effroi, que je commençais à me dégourdir et que mes jambes trouvaient peu à peu la mesure! Événement dans ma vie! Je dansais, j'allais valser! Ma tante se multipliait. Dix fois, vingt fois, pour bien me faire entrer dans la tête la décomposition des mouvements, elle levait le bas de sa robe; et son pied n'était pas laid, un pied fin et étroit chaussé d'un cothurne en velours. Elle dansait, seule d'abord, puis avec moi, chantonnant à mi-voix et bouche fermée, la valse d'Hier, celle dont l'auteur est inconnu. Je la tenais alors pressée de toutes mes forces, en la bénissant du fond du cœur et faisant des vœux pour qu'elle vécût encore longtemps, jusqu'à sa centième année, qu'elle ne s'éteignît que dans son fauteuil, un soir de Pâques! J'aurais voulu l'embrasser de la façon spéciale que je l'aimais, afin qu'elle se rendît un compte exact de mon affection et de ma gratitude. Par les fenêtres entr'ouvertes, on voyait osciller la cime de nos arbres de famille aux feuilles rouges comme du vieux

vin; quelques oiseaux déjà frileux, vaneaux ou pluviers dorés, traversaient prestement le ciel, et nous tournions sans relâche, passant tour à tour avec politesse devant Charles X, devant les urnes peintes, devant la pendule d'albâtre qui sonnait pour nous des heures pareilles aux heures d'autrefois avec son même timbre de cristal fatigué. Ma tante n'interrompait son chant que pour me jeter de temps à autre des phrases rapides. « Plus tard, je t'apprendrai toutes les figures du cotillon... *les Ballons dorés... les Quilles Auriol...* Et puis une certaine polka très redressée qui s'appelait *la Tabatière.* Seulement, c'est encore trop fort pour toi. » A la fin de ces séances, la chère femme était grisée. Mais son ivresse n'avait rien de joyeux. Je la sentais toute pleine de souvenirs remontés à la surface. Parfois elle se cachait le visage sous son fameux mouchoir et on ne savait pas bien au juste si elle se mouchait ou si elle pleurait un tout petit coup.

Et un jour, au milieu de ma leçon, sans m'en apercevoir, je sus valser.

Je partis de moi-même, entraînant ma tante,

qui, jusqu'à présent, n'avait fait que me remorquer. Je la guidai savamment par les plus petits coins de la pièce, en avant, en arrière, en biais, je la fis tourbillonner si fort qu'elle en devint toute pâle, et que je la sentis soudain ployer, molle comme une grande écharpe. Elle me dit :

— Assez ! assez !

Nous nous arrêtâmes. Alors assise :

— Tu peux inviter Claire après-demain. Moi, c'est fini, je ne danserai plus...

Le grand jour de la réception arriva. Je me rendis chez les Assier avec une fierté tranquille. Je me souviens qu'il pleuvait à torrents et qu'on disait en regardant le ciel noir : « Oh ! oh ! il va falloir se hâter de cueillir les fruits ! » Mais moi, j'avais le soleil dans le cœur. Tante, au commencement du bal, se mit au piano et joua la valse d'Hier. Jamais elle ne la joua si bien, d'un doigté plus vaporeux. C'était la plainte même de son âme, souriante et délicate, que semblaient murmurer les touches. Tout le monde l'écoutait avec attention, surtout les vieilles gens. Et il n'y avait qu'un couple qui osât danser, Claire et moi. Cette chère

mélodie scella notre amour. Quand je reconduisis la jeune fille à sa place, elle était ma fiancée, et un mois plus tard tante l'appelait sa nièce.

IV

. . . .

Deux ans, après, à Orléans, le 11 octobre 1870, nous revenions du combat d'Artenay, une cinquantaine de chasseurs à pied, mourant de faim et de fatigue. Il était six heures du soir. Depuis le matin nous faisions le coup de feu, et les Prussiens avaient dû reculer de deux kilomètres dans les vignes. Je conduisais vers la Loire la petite troupe silencieuse, harassée, et nous venions de nous engager rue Saint-Euverte, quand je pensai soudain que ma tante Virginie était à deux pas, dans sa maison de la rue des Noyers, l'étrange maison à

la Balzac de mon enfance et qui me réapparut à l'esprit si paisible, douce et lointaine, ainsi évoquée au milieu des vapeurs de la guerre. J'avais le temps d'embrasser la chère femme. Cinq minutes seulement. Que faisait-elle en ces durs instants? Vivait-elle encore? Depuis sept semaines j'étais sans nouvelles aucunes de tous les miens, même de Claire que j'avais, au moment de mon départ pour l'armée, renvoyée à Tours chez ses parents. J'indiquai aux soldats la route à suivre pour gagner le quai par la rue du Bourdon-Blanc, et déjà je m'apprêtais à me séparer d'eux, quand plusieurs personnes qui s'enfuyaient en poussant des cris et en jetant leurs chapeaux, nous apprirent au passage que les Prussiens entraient à la minute dans Orléans... « Ils descendaient le faubourg Bannier... Il y avait, place du Martroi, des ulhans qui allumaient des feux au pied de la statue de Jeanne d'Arc! » Ah! quelle douleur! Au revoir, tante! Au revoir, ville natale! Je pris le pas de course avec mes amis. Il s'agissait d'une autre danse que la valse d'Hier!

C'est adieu que j'aurais dû dire. Dans la suite, je sus que la pauvre vieille tante, pendant cette première occupation, était morte chez son amie, mademoiselle Désirée de Bergeronnière, qui n'avait pas voulu la laisser seule dans sa petite maison. Elle était morte, anéantie, au son des tambours de la conquète, à côté du grand Pleyel à queue, sur un lit d'enfant, dressé là, exprès pour elle.

Quelques minutes avant de tout quitter, elle avait demandé du papier et un crayon, afin de noter pour moi la valse d'Hier. Mais elle n'avait pas pu. Alors elle avait prononcé mon nom en expirant et le crayon était tombé.

Du moins, elle ne vit pas sa maison saccagée, les meubles du temps du roi Louis XV brisés à coup de hache, le pastel du grand-oncle crevé à la place des deux yeux, et les Bavarois se partageant, après la soupe, les gilets et les habits à fleurs du vieux maître qui avait appris le clavecin à Marie-Antoinette. Elle ne vit pas tout cela la bonne et chère tante de mon cœur... Mais ce qu'elle voit, à présent, je l'espère, — j'en ai même la certitude, — c'est nous deux, Claire et moi, quand nous

venons, chaque printemps, nous agenouiller sur sa tombe, au son des cloches de province. Elle a une tombe à ciel ouvert, et, comme elle y tenait, où la rose et le liseron puissent fleurir.

LA DERNIÈRE MESSE

LA DERNIÈRE MESSE

Fort et sanguin, près de la cinquantaine, l'abbé Guérange, curé depuis vingt ans à Pricourt, une pauvre petite commune toute plate du Loiret, finissait de s'apprêter pour la grand'messe, quand le père Cottard, qui remplissait les fonctions d'épicier, de maître couvreur et de bedeau, vint lui dire que M. André Raymond désirait lui *causer*.

— Qu'il entre, commanda l'abbé.

Vite il noua les cordons à glands de son aube, imposa silence aux enfants de chœur qui bêtisaient dans un coin près du lavabo, et, au bruit de la porte, il dit sans se retourner :

— Bonjour, monsieur Raymond, qu'est-ce qui vous amène ?

Celui qui entrait, un grand jeune homme de vingt-huit à trente ans, de même taille que le curé, l'air modeste et doux, le regard franc mais sans hardiesse, proprement vêtu de noir, fit au prêtre un salut amical, puis avec timidité :

— Voilà un mois déjà que M. Breteau est au lit, et qu'il ne peut plus tenir l'orgue ; je venais vous demander si vous voulez bien que je le remplace.

— Comment ! mais de tout mon cœur. Et dès aujourd'hui. Vous savez donc toucher l'orgue ?

— Un peu.

— Qui vous a appris ?

— Personne. Je m'y suis mis tout seul. Mais sans ma mère qui était très musicienne, je n'en aurais jamais eu l'idée.

— Vous n'avez plus votre mère, je crois ?

— Elle est morte quand j'avais quatorze ans.

— Et votre père ?

— Il était déjà parti bien des années avant ma mère.

— Orphelin, si jeune! Ah! mon pauvre enfant! J'ignorais cela, mais nous nous reverrons. Maintenant, allez vite à l'orgue; nous ne sommes pas en avance. Cottard, donne-lui la clef. Encore un mot, monsieur Raymond. Pour le *Pater* et l'*Ite*, bien lentement, s'il vous plaît? A cause de mon asthme. Parce que sans cela, je reste en route.

— Vous pouvez y compter, monsieur le curé.

Dès que le jeune homme fut sorti, l'abbé Guérange, se redressant, saisit le calice recouvert du voile, et précédé d'abord du bedeau en calotte de velours, sa baguette d'ébène au poing, puis des deux gamins à gros souliers qui portaient tout de travers leur flambeau allumé, il entra dans l'église où les fidèles, dès qu'il parut, se levèrent tous, militairement. M. Raymond avait déjà pris possession des orgues, à gauche du chœur. Et les orgues, c'était simplement un triste petit harmonium, guère plus grand qu'une commode, et jadis donné à la Fabrique par une femme de bien, madame la comtesse de la Tour-Sauvage.

Alors, au crépitement de la sonnette que

manœuvrait avec fureur le jeune Peaudure, le dernier des treize enfants du boucher, le Saint-Sacrifice commença.



Mais le curé, dès sa génuflexion... *Introibo ad altare Dei...* s'aperçut avec chagrin qu'il n'était pas maître de ses pensées et qu'elles lui échappaient. Elles allaient d'abord à ce jeune homme, cet André Raymond, qui s'était fixé depuis six mois à Pricourt sans qu'on sût au juste d'où il venait. Il avait pris chez Métay, qui tient pension, une petite chambre dans laquelle il s'enfermait de longues heures pour préparer, disait-il, son doctorat ès lettres. C'était un aimable garçon, savant, rangé, tranquille, et qui assistait ponctuellement à l'office tous les dimanches. Peut-être y avait-il un mystère au fond de cette vie si calme? Car, songeait l'abbé, — en se rappelant tout ce qu'il avait entendu au confessionnal, — notre vie abonde en malheurs et en drames insoupçonnés. Les beaux étangs d'existences qui nous paraissent les plus paisibles, les plus

dormants, ont leurs orages intérieurs, leurs tempêtes cachées et dévastatrices.

Et brusquement, la sienne à lui, Guérange, sa profane et douloureuse vie passée lui réapparut tout entière. Elle lui réapparut à la minute, un peu avant le *Kyrie*, quoi qu'il fît pour l'écarter, malgré la ferveur avec laquelle il s'appliquait à prononcer les prières autrement qu'avec les lèvres — avec l'âme! Ah! ce cher et affreux roman de ses jeunes années dont le souvenir l'assiégeait sans cesse et partout, le jour, la nuit, dans son presbytère, sur les grandes routes qu'il arpentait, et jusqu'à l'autel! C'était d'abord Blois, où habitait sa famille, les rives de la Loire, caressantes et lumineuses, cette jeune fille qui s'appelait Cécile et qui venait deux fois par semaine donner des leçons de piano à sa sœur. Dès qu'il l'avait vue, il l'avait aimée. Mince, blonde, elle avait une voix d'argent, et quand elle chantait on eût dit une sainte. Un soir, au soleil couchant qui dorait la ville, ils s'étaient fait de mutuels aveux près d'une grille en fer où montaient de petits liserons fermés. Et puis, plus tard... elle à peine dix-neuf ans, lui vingt et un...

perdant ensemble la raison, ils s'étaient donnés l'un à l'autre... Oh! Seigneur! suppliait l'abbé en achevant le *Gloria*, aidez-moi donc à repousser ces obsessions... *Tu solus altissimus Jesu Christe!...* Mais il avait beau joindre les mains de toutes ses forces, en s'écriant : *Dominus vobiscum*, le petit Peaudure lui renvoyait un *Cum spiritu tuo* presque moqueur, et les souvenirs d'autrefois se pressaient sous son front, plus nombreux encore, et plus vivants: sa ferme volonté d'épouser la jeune fille puisqu'il l'avait séduite, le refus inébranlable de ses parents, la disparition brusque et fière de Cécile, ce long voyage en Angleterre qu'on lui avait imposé afin qu'il *oubliât*, puis son retour, la mort successive de son père et de sa mère, l'entrée de sa sœur au Carmel, et alors sa solitude. Sa solitude inoccupée, après maintes recherches demeurées vaines pour retrouver celle qu'il aimait toujours. Et puis sa solitude chargée de douleur, de honte et de remords quand, au bout de cinq ans, il apprit par hasard et de source certaine que Cécile, après avoir quitté Blois, avait eu un fils qui vivait, dont il était le père! C'est alors que rebuté par de nou-

veaux et infructueux efforts pour découvrir la retraite de la mère et de l'enfant, il avait résolu de consacrer sa vie à Dieu... Et il y avait juste aujourd'hui vingt-cinq ans qu'il avait reçu l'ordination, vingt-deux qu'il était curé de Pricourt. Quel bail !

Sous l'avalanche de ces tristesses, l'abbé, grâce à la force de l'habitude, avait gagné tant bien que mal la fin de l'Offertoire, et il en était à ce moment où l'officiant doit se tourner vers les fidèles pour dire : « Priez, mes frères, que mon sacrifice, qui est le vôtre, soit agréable à Dieu, le Père Tout-Puissant », quand, au milieu du silence qui planait, un chant pur, tendre et d'une délicieuse mélancolie s'éleva.

C'était M. Raymond qui improvisait avant l'Élévation.

A mesure qu'il se déroulait, ce chant tranquille et doux pacifiait le prêtre, l'emplissait de quiétude et de sérénité, lui rendait le courage et la raison ; aussi, tout en priant, s'y complaisait-il, au fond de soi-même il l'accompagnait, le suivait en pensée, le murmurait de cette voix intérieure que nous avons en nous, qui formule si haut nos joies

secrètes comme nos afflictions cachées. Il lui semblait même avoir déjà entendu ce chant... oh! mais il y avait très longtemps!... des années... quand il était petit. Oui, certainement, il l'avait entendu, il l'avait même chanté, il l'avait su par cœur. Et ce n'est pas tout, il y avait des paroles sur cet air... Que disaient-elles donc?... *Celui que mon cœur*... Ah! non, mon Dieu, ce n'est pas possible! Si pourtant. C'était bien ces paroles-là, les paroles d'une complainte bretonne que chantait Cécile, sur les rives caressantes et lumineuses de la Loire...

Celui que mon cœur aime tant,
Il est dedans la mer jolie!...

— *Per omnia sæcula sæculorum*, soupirait l'abbé Guérange, une sueur froide aux tempes.

— *Amen*, répondait le jeune Peaudure.

Et la chanson continuait sur l'harmonium :

Petit oiseau, tu lui diras
Que je suis sa fidèle amie
Et que vers lui je tends les bras!

Puis aussitôt elle reprenait, toujours plus

suave et plus tendre, et pour le prêtre c'était l'aimée d'autrefois, d'hier, Cécile blonde, Cécile à la voix d'argent, qui chantait. La même façon de poser les sons, les mêmes arrêts, les mêmes inflexions, le même sentiment poétique et désolé!... Comment se faisait-il que M. Raymond connût cette complainte et qu'il pût la jouer ainsi, au point qu'on eût juré que Cécile était là, près de lui, qu'elle l'inspirait et guidait sa main? Alors il fut aveuglé par une grande lumière et il comprit tout. Ce jeune homme était son fils! C'était son fils que Dieu lui rendait, que Dieu lui désignait par ce signe, *hoc signo*, par cette chanson d'amour de sa jeunesse pardonnée. Il pensa dans un éclair: un miracle! Dieu a fait pour moi un miracle! On était arrivé à l'Élévation, et la clochette tintait pour avertir les fidèles. Défaillant d'émotion, de crainte et de bonheur, l'abbé Guérange saisit l'hostie, mais, avant d'avoir pu l'élever, l'apoplexie le terrassa et il tomba comme une masse.

Tout le monde s'empressa et, à cause de sa haute taille, on eut du mal à le transporter à la sacristie. Là, tous les soins furent inutiles,

et au bout d'une heure, sans avoir repris connaissance, il rendit le dernier soupir dans le fauteuil où on l'avait assis.

M. Raymond ne l'avait pas quitté un instant. Quelques minutes avant sa mort, il l'entendit balbutier ces mots: « Celui que mon cœur aime tant... » les premières paroles de la mélodie bretonne qu'il avait jouée pendant la messe. Et quand tout fut fini, que ce pauvre curé de campagne fut immobile à jamais, la face noire et glacée, le jeune homme, avec respect, lui abaissa les paupières, sans se douter que c'était à son père qu'il fermait les yeux.

TERRE NATALE

TERRE NATALE

Comme ce jour-là, vers la fin de juin, le baron d'Arteuil, au moins pour la centième fois, suppliait la comtesse de Bruange de se décider à l'aimer, elle lui déclara :

— Eh bien, je ne dis ni oui, ni non. Nous verrons. Voici, en attendant, ce que je vous propose. Vous êtes libre, moi aussi. Allons ensemble, mais en amis, passer un mois au bord de la mer.

Le baron s'écria :

— Seuls tous deux? j'accepte avec transport.

— Entendez-moi, reprit la jeune femme. Ce n'est point Trouville, ni la rue de la Paix

avec de l'eau que je désire, non, c'est la Bretagne sauvage où je suis née, où là seulement nous trouverons de l'air pur et brutal, de rébarbatifs rochers et de bonnes gens qui ne lisent pas les échos de théâtre.

— Quand partons-nous? demanda le baron.

— Après-demain, lui répondit la comtesse. Connaissez-vous Morlaix?

— Non, avoua d'Arteuil.

Elle le railla :

— Vous voilà bien! Vous avez fait deux fois le tour du monde, vous avez passé dans le temps près d'une année en Polynésie, où vous avez failli être tatoué, et vous ne connaissez pas Morlaix?

— Je vous attendais, dit-il en s'inclinant.

— Quelle galanterie! Nous irons donc d'abord à Morlaix! Là, nous réfléchirons. Maintenant, allez boucler vos admirables malles en cuir de Russie qui vous ont rendu fameux, et croyez-moi, n'emmenez pas vos habits noirs. Côtes-du-Nord ou Finistère, à moins de vous baigner avec, vous n'auriez pas d'occasion de les endosser.

— Vous serez obéie, lui répliqua-t-il, nous

voyagerons avec une simplicité provinciale, et je ne porterais que la modeste flanelle qui est la mousseline des hommes.

Sur ce, après un tendre regard, il lui baisa la main et prit congé en se disant tout bas : « La chose est faite ». Et quand un homme jeune, beau, spirituel et élégant, tel que le baron d'Arteuil, considère à propos d'une femme jeune, belle, spirituelle et élégante, telle que la comtesse de Bruange, que « la *chose* est faite, qu'elle va se faire... » il est, je pense, inutile de préciser de quelle chose il s'agit.



Ils partirent effectivement le surlendemain, par le train du soir, en coupé-lit, comme deux amoureux. Pendant le trajet, la comtesse laissait éclater, ainsi qu'un enfant, sa vive et franche gaieté, au niveau de laquelle sut se tenir aisément d'Arteuil, sans sortir des limites du plus amical respect. Quoique de nature différente, ils avaient tous deux ceci de commun que leur vraie individualité n'était pas celle qu'ils montraient, et que, s'en rendant compte,

ils s'étaient, du premier jour où ils s'étaient connus, mutuellement très bien jugés et appréciés tels qu'ils étaient véritablement, c'est-à-dire tout le contraire de ce qu'ils paraissaient. Brillante, ayant de l'éclat et du mouvement, assez *en dehors* dans sa tenue et ses propos, madame de Bruange était au fond une tendre, une sentimentale au cœur demeuré, en dépit des années, pieux et bourgeois dans tout ce que comporte ce mot d'honnête et de familial. Et le baron d'Arteuil, derrière ses gilets blancs, sa moustache insolente, son monocle et l'amertume de son ironie, derrière ses mots méchants, ses duels et ses histoires de femmes très amplifiées par la légende, était un brave et généreux garçon à l'esprit droit et fin, au cœur attentif et délicat. S'ils jouaient ainsi sans préméditation, mais d'instinct, tout naturellement, un personnage différent d'eux-mêmes, c'est qu'ils étaient, hélas ! esclaves de leur époque, du milieu frivole et convenu où ils évoluaient, et qu'il y a dans ce Paris, où on ne fait rien comme ailleurs, une mode pour les sentiments et les idées, plus tyrannique encore que pour les chapeaux et les robes.

La jeune femme, Yvonne de Roscoëff, de vieille souche bretonne, avait été mariée, presque au sortir du couvent, au comte de Bruange, bel officier, homme médiocre, et qui, deux ans après, sans raison, l'avait quittée un matin, de la manière la plus flegmatique. Il était sorti à cheval et il avait oublié de rentrer. Et Yvonne, la stupeur et l'indignation premières une fois passées, avait eu, en racontant à des amis ce lâchage que rien ne justifiait, un mot qui fit le tour des salons : « Me voilà veuve *à l'anglaise.* » Une séparation avait été prononcée à la suite d'un court procès dans lequel M. de Bruange, avec cette chevalerie facile des natures cyniques, avait galamment daigné reconnaître qu'il était une brute inexcusable et que sa femme n'avait commis dans sa vie qu'une faute, celle de l'épouser. Il n'y avait pas d'enfant à partager, on n'eut pas besoin de Salomon et la situation fut vite réglée. Mais une fois seule, et, sinon libre du moins libérée, madame de Bruange s'aperçut que si le mariage ne lui manquait pas, il lui manquait un mari. Or, il n'y fallait pas songer. La mort de M. de Bruange était la

première des conditions pour qu'elle pût se remarier, et M. de Bruange — elle s'en souvenait — avait dans la paume de sa main brune la plus magnifique des lignes de vie. Alors c'était la solitude ou l'amant ? La solitude, elle ne pourrait jamais la supporter. Et à la seule idée de l'amant, elle se révoltait.

Elle vécut ainsi pendant trois ans, fermant son cœur comme on ferme les yeux quand on ne veut pas voir certaines choses, s'amusant le plus possible pour ne pas faire pire, croyant qu'elle avait supprimé le danger parce qu'elle le reculait. Et comme elle ne voulait d'aucun amant, elle eut beaucoup d'amis, dans tous les genres, des jeunes et des vieux, qui presque tous la détestaient de ne pas savoir discerner où était le vrai dévouement, la vraie affection qu'elle devait récompenser. Au premier rang de ses amis, de ses camarades de plaisir, se trouvait le baron d'Arteuil. Il ne lui faisait pas, à proprement parler, la cour, ou, s'il la lui faisait, c'était avec une telle gentillesse détachée, une conviction si évidente que cela ne servait à rien, que franchement elle aurait été

sévère de lui en vouloir. Aussi, dans le fond, ne lui en voulait-elle pas. Elle lui savait même gré de la légèreté ironique avec laquelle il lui disait sa passion, devinant qu'elle était ardente et sincère, et l'estimant de ne pas employer pour la lui peindre les accents émus et les mots définitifs qui n'auraient eu pour résultat que de rompre leur amitié ou d'amener sa chute. Car elle l'aimait, au moins aussi fort qu'elle s'en défendait; et ce n'était pas peu. Aussi, les mois succédant aux mois, envisageait-elle à présent avec moins d'horreur l'idée de la chute... mais lointaine, très lointaine, après beaucoup d'événements et d'épreuves la préparant, l'absolvant, la rendant nécessaire, inévitable, fatale et presque méritoire.

A partir de ce jour, elle n'avait pas craint de se montrer partout avec d'Arteuil. Elle n'ignorait pas que dans le monde on le lui *prêtait* pour amant, mais désormais cela lui importait peu, et son orgueil aussi bien que sa vertu trouvaient leur compte à savoir que précisément plus les apparences étaient fortes, plus elles étaient fausses. Et ce fut dans ces

dispositions d'esprit et de cœur qu'elle pria son ami de l'accompagner en Bretagne.

* * *

Aussitôt arrivée à Morlaix, elle avait dit :

— Je veux que mon premier hommage, ma première visite soient pour Saint-Pol-de-Léon, où je suis née, où j'ai passé toute mon enfance, où sont les tombeaux des miens.

D'Arteuil ne pouvait soulever la moindre objection. Le même jour un train les déposait dans l'après-midi à Saint-Pol, où ils avaient décidé de rester et de passer la nuit.

Dès qu'elle avait aperçu du wagon « les clochers à jour » qui font ressembler de loin la ville à une immense église, elle était devenue grave, silencieuse, et à présent, dans le pauvre break qui les menait de la gare à la cathédrale, et que conduisait un Breton à chapeau galonné de velours, elle gardait le même mutisme recueilli. Quand la voiture se fut arrêtée devant le porche, elle lui dit seulement :

— Vous allez voir, mon ami ! Vous allez voir !

Et, pleine d'impatience, elle passa la première, entre la haie de mendiants et d'estropiés.

D'Arteuil, en effet, vit une belle chose, une cathédrale de style ogival normand, marquée du plus saisissant caractère moyen âge. L'église était vide, ou presque vide, car les deux ou trois bonnes femmes qui s'y tenaient immobiles, écroulées dans la prière, avaient l'air d'en faire partie au même titre que les piliers, d'être là depuis des siècles. Bien qu'il fît au dehors un soleil resplendissant, la lumière sous ces voûtes paraissait terne et grise, de la même vétusté que les murailles, et momentanément les temps se reculaient, l'esprit, en méditant, s'enfonçait dans les époques disparues, descendait avec un frisson les caves mystérieuses du Passé. A côté de petites portes basses et rondes, c'était des écussons épais taillés dans un granit plus dur que le fer des heaumes de tournoi, des bénitiers de pierre à fleurs de lis, frustes et profonds comme des auges, des stalles de chœur, où le couteau naïf des ouvriers d'autrefois avait fouillé en plein chêne mille figures de la terre et du

ciel. Et puis des sarcophages de trois cents ans où reposaient sur le dos, le visage usé, des évêques de roc, mitre en tête, armés de la crosse dont l'extrémité plongeait dans la gueule d'un caïman maîtrisé sous leurs deux sandales.

Ils sortirent de là dans l'espèce d'hébétude sacrée où le spectacle de tout grand vestige plonge en général les êtres d'imagination, et, la jeune femme ayant exprimé le désir d'aller au Creizker, afin de monter dans le clocher, ils s'y rendirent aussitôt.

Ah ! ce fut un éblouissement quand, après avoir gravi les cent soixante marches de l'étroit escalier tournant, ils posèrent le pied sur la plate-forme qui est à mi-hauteur de la flèche. Ils étaient seuls avec le gardien. Madame de Bruange, appuyée à une des colonnes de granit, avait mis la main sur son cœur et elle regardait. Elle regardait le vaste pays déroulé à ses pieds, le tapis de la terre natale. En quelques secondes, elle avait tout retrouvé, tout reconnu, elle nommait à voix basse les routes, les monuments, les rochers, les îles, les côtes :

— Tout là-bas, c'est Plougasnou, et par derrière Saint-Jean-du-Doigt, la pointe de

Primel, le sémaphore où j'ai été si souvent, quand j'étais petite, regarder dans une grande longue-vue les voiles rouges qui glissaient au large. Voici Locquirec, le château du Taureau, la baie de Morlaix, Paimpol. Et ici, tout près, le couvent des Ursulines, avec ses vieux toits, la maison où grand'mère est morte, la plus belle au coin de la place, et puis le collège... oh! mon Dieu! où mon pauvre frère a fait ses études... Oh! les cours de récréation! les arbres! Tout est pareil! Il y a treize ans, et pourtant c'était hier! Oh! que tout cela me fait de plaisir et à la fois de chagrin!

D'Arteuil, qui respectait son trouble, lui demanda :

— Ce frère, est-ce celui qui est mort au Tonkin?

— Oui, dit-elle, je n'en avais pas d'autre.

Et elle ajouta :

— Je descends au cimetière. Ne venez pas me rejoindre avant un quart d'heure.

En bas, à cent mètres du Creizker, le cimetière s'étendait entre de vieux murs et c'était le champ de repos convoité, la dernière et bonne demeure, d'un charme attendrissant et

éternel sous les larges rayons d'or du soleil qui allait se perdre corps et biens dans les flots. Il y flottait une douceur de cloître, une paix poétique et bienheureuse que rien ne troublait. Nul bruit, pas un pas d'homme, pas un cri d'oiseau. Rien que de la lumière vermeille, des tombes silencieuses et de grandes herbes virginales et légères que couchait la brise. La jeune femme avait pris l'allée de gauche, elle alla plus loin, laissa derrière elle l'ossuaire où s'émiettaient deux crânes, prit un petit chemin qui contournait le calvaire, et là, elle s'agenouilla près d'une tombe de granit où étaient écrits beaucoup de noms, ceux de son grand-père, de sa grand'mère, *dame* de Plouénan, de son père et de sa mère, marquis et marquise de Roscoëf, et puis Jean-Jacques-Huon de Roscoëff, enseigne de vaisseau, tué au feu sur la canonnière *l'Aiglon* dans les mers de Chine, à l'âge de vingt-trois ans. Et tout en haut de la pierre, puissamment sculpté sous la couronne, l'écusson de famille, le vieil écusson gris mangé de mousse et battu des vents, qui porte en caractères gothiques la devise bretonne : ARABAT ! *(Il ne faut pas.)*

Les larmes ruisselaient à présent des yeux d'Yvonne, la terre natale l'avait reprise, et en cet instant elle aurait souhaité mourir, pour dormir elle aussi tout de suite, réunie aux siens sous la grande pierre. Et quand d'Arteuil, à la longue inquiet, s'étant approché d'elle, lui frappa doucement sur l'épaule, son parti était pris, elle avait sauvegardé l'honneur des Roscoët. Elle ne se détourna même pas. Toujours agenouillée, elle dit :

— Allez-vous-en, mon ami. Je fais ici le serment de ne jamais faillir.

Avant qu'elle eût parlé, il avait tout compris. Il dit :

— Le pourrez-vous ?

Elle répondit en touchant le granit qui couvrait ses morts :

— Ils m'aideront.

Et — comme une émotion réelle passait dans les yeux de d'Arteuil, — lui montrant du doigt la devise, afin de mieux se justifier encore, elle la lui traduisit : *Arabat :* Il ne faut pas !

UNE DISTRACTION

UNE DISTRACTION

— Vous voulez savoir, nous répondit le baron Malten, pourquoi je refuse de jouer aux cartes avec vous? Je vais vous le dire.

Mais tout d'abord, il faut se bien représenter le baron. C'est un homme qui porte à l'aise la cinquantaine, grand, l'air quelqu'un, aux traits réguliers, avec des vêtements dont les plis sont aussi réguliers que les traits, des manières d'une froideur polie, circonspecte et que rien ne démonte. On sent que chez lui tout est en ordre comme dans une armoire flamande. Son esprit est aussi lent que sa parole. Il sait, mais son acquis prend un certain temps

à se formuler et à déboucher de ses lèvres. Si les tortues s'exprimaient et que ce fût dans un salon, je suis persuadé qu'elles le feraient à la façon de Malten. Sa tenue est correcte et sobre, son geste parcimonieux, son sourire très rare, presque exceptionnel. Ancien capitaine de cavalerie de l'armée autrichienne, il a été forcé de quitter le service après Sadowa où il a eu le genou broyé. Ce genou a pu être rétabli vaille que vaille, mais le baron a économisé de sa blessure une boiterie légère de la jambe gauche, qui n'est d'ailleurs pas sans grâce, et depuis, quand il marche, il a l'air de parader vaguement sur le Prater, et de chasser encore, par un reste d'habitude, le sabre absent, le joli sabre, ami intime des éperons, qui traîne et râcle avec un bruit clair dans la vie bottée des cavaliers de tous les pays. En somme, c'est l'étranger, demi-muet, qui fait bien dans un château durant la saison des chasses. On le sait pauvre et fier, on l'invite — plus comme Autrichien que comme baron — il accepte avec hauteur, et comme il est très bien élevé, qu'il écoute, rempli d'une attention presque disciplinaire, on lui trouve de l'esprit

latent et chacun le déclare d'un commerce agréable.

Et maintenant que vous le voyez tant bien que mal, écoutez-le :

— C'est une histoire, dit-il, une petite histoire très ordinaire, très peu intéressante. Voilà. Sachez-le donc : j'ai triché au jeu...

Tout le monde à ces mots se regarda, ces dames, nous, les deux valets sournois qui emportaient sur les plateaux les tasses de café vides. Malten constata notre stupeur, hocha doucement sa calme tête de vieux Vercingétorix d'où tombaient deux longues moustaches grises imperturbables, et confirma :

— Oui, moi, Malten.

Puis s'étant renversé dans son fauteuil, en allongeant sur le tapis par un geste qui lui était familier sa moindre jambe, celle de Sadowa, il poursuivit en ces termes, et toujours avec une très sage lenteur, la lenteur d'un cerveau myope qui pense pas à pas.

« Il y a vingt-cinq ans, j'étais tout jeune marié, tout jeune sous-lieutenant, tout jeune en énormément de choses. Depuis, j'ai vieilli.

Elle est morte, ma pauvre jeune femme! et je ne trouve plus ma vie ressemblante. Je n'existe plus guère que par habitude, pour continuer. A cette époque-là, dont je vous parle, nous demeurions à Vienne, naturellement, dans un joli petit intérieur du faubourg de Wieden. Le soir quand le temps était beau, nous allions nous promener, nous passions par Elisabethbrücke, et les huit statues du pont nous ont vus plus de cent fois, plus de mille fois marcher lentement en nous donnant le bras. Nous causions. Elle redoutait la guerre, moi je la souhaitais. Nous nous étonnions d'être mari et femme, moi et elle plutôt que tel autre et telle autre, et cela se terminait par des projets d'ordre et de bonheur tranquille. Quelquefois nous discutions sur la façon d'élever les enfants que nous n'avions pas encore. Mais quand le temps n'était pas beau, nous restions enfermés chez nous. Après le repas on débarrassait la table, on apportait la lampe et il n'y avait pas de plus grand plaisir pour nous que de jouer aux cartes, presque toujours à l'écarté. Nous étions aussi joueurs, aussi mauvais joueurs l'un que l'autre. Quand je perdais je criais, je

sonnais de la trompette, je faisais une scène épouvantable. Quand elle perdait, elle se taisait, mais son petit nez se pinçait, ses lèvres tremblaient de colère, et je la devinais aussi malheureuse dans son silence que moi dans mon emportement.

» Un jour cela devint si pénible, que nous prîmes le parti définitif d'en rire, et de faire comme les gamins qui ne jouent pas sérieusement; et alors, en manière de plaisanterie je commençai à tricher, à tricher tout de bon, très ouvertement. Elle m'imita de son côté, avec autant de sérieux, et c'était de vraies joies d'enfant quand l'un de nous était parvenu à avoir les cinq atouts dans son jeu et qu'il les abattait d'un air candide :

» — Mais vous trichez, monsieur? s'écriait-elle.

» Et je répondais :

» — Oui, madame. C'est le seul moyen de gagner !

» Ah! on était très content, le cœur ne pesait pas triste, et, avec un peu de bière fraîche, on avait de tout à fait excellentes soirées.

» Or, c'est vers ce temps que je fus invité pour la première fois chez le général Mohr. Avec quelle joie j'acceptai cet honneur! Dès l'après-midi, ma pauvre femme avait étalé sur le lit mon uniforme; et comme elle m'aida tandis que je m'habillais! C'est elle qui m'accrocha le sabre, qui me donna le dernier coup d'œil, et quand elle me dit adieu sur le palier, car elle ne m'accompagnait pas, elle avait dans le regard une telle fierté douce que j'eus, une seconde, la pensée de dire :

» — Ma chère, je ne vais pas chez le général, tu es ma femme, la meilleure créature au monde et je reste avec toi, en uniforme, et en uniforme pour toi toute seule.

» Je n'en fis rien pourtant. Ah! que j'eus tort!

» Lorsque j'arrivai chez le général, croyez que je ne regrettai pas d'y être venu. Il n'y a rien de plus fier et de plus beau que ces réceptions dans notre pays. Ce soir-là, c'était particulièrement magnifique. Il y avait tous les officiers du corps d'armée, il y avait une nuée d'archiducs, et ils sont superbes, nos archiducs, ils vous ont, dans la démarche, dans l'allure, dans la silhouette un je ne sais quoi

d'altier, de monarchique, à les croire descendus des chevaux de bronze qu'ils enfourcheront après leur mort quand ils seront statues équestres sur les places avec de grands chapeaux belliqueux où flambent des plumes. Des femmes, je ne vous parlerai pas. Elles se pressaient là toutes aussi nos Viennoises, et blondes, et la peau trempée dans du lait, et les yeux bleus comme de l'eau de source au clair de lune! On tombait amoureux de chacune et de toutes à la fois, surtout si on les regardait danser, car elles vous chipaient l'âme et vous l'emportaient dans les plis de leur robe ailée... Et puis, et puis il y avait Strauss, le grand Strauss qui conduisait comme Dieu le Père! Mais je m'arrête parce que je sens que je deviendrais ridicule et que je ne veux point vous voir sourire. Moi, je contemplais toutes ces splendeurs avec de l'étonnement joyeux, une certaine fierté de me trouver là, d'en être, et par instants je songeais aussi : « La petite s'amuserait si elle était avec moi, oui, et je la mènerais, à mon bras, au buffet, choisir une mousse au café. »

» J'arrivai ainsi dans un petit salon très

diplomatique, de dimensions restreintes — je le vois encore comme à la minute où j'y entrai — un salon aux murs tendus de satin cerise, éclairé par des torchères dorées où brûlaient de très hautes, de très solennelles bougies et garni de plusieurs tables d'acajou et de drap vert autour desquelles jouaient des hommes âgés, resplendissant de décorations. On y parlait à voix basse ainsi que dans une chapelle, et les accords lointains des orchestres interrompaient seuls, par intervalles, les chuchotements des personnages qui comptaient leurs points, battaient les cartes ou froissaient des jetons de nacre et d'argent. Je fus sur-le-champ fort impressionné, déjà même je m'apprêtais à quitter ce sanctuaire quand, à quelques pas, une voix m'interpella. Je me retournai, c'était mon colonel qui m'avait aperçu et qui me proposait de jouer un écarté avec lui. Je m'inclinai donc et je pris aussitôt la place que venait de laisser vide son partenaire. Plusieurs personnes nous entourèrent, debout, avec des conseils pleins les yeux et je me souviens que j'éprouvais un sentiment de vraie vanité à être vu ainsi publiquement

en compagnie de mon supérieur. Le colonel proposa la partie à cinq florins, j'acceptai. Nous tirâmes pour savoir qui *ferait*. Il amena un sept, moi un valet. J'eus la vole. Ensuite il joua d'autorité et eut la vole à son tour.

» Nous étions deux à deux. C'était à moi de donner les cartes, j'avais le paquet dans la main. Comme je les distribuais, je remarquai dans un mouvement un peu brusque la dernière carte en dessous du jeu, c'était un roi de carreau, un splendide roi de carreau, tout rouge. Alors saisi, enchaîné par l'habitude, je me dis, dans une lueur de malice, qu'il serait amusant de l'avoir, ce roi, pour voir la tête scandalisée de ma chère petite femme, je me crus en un mot dans notre salle à manger du faubourg de Wieden, sous la lampe, un soir d'hiver, et paisiblement, naturellement, je cueillis le roi de carreau que je retournai avec un air de surprise en déclarant :

» — Tiens ! le roi !

» Mais je n'eus pas plutôt achevé qu'une pâleur, que je sentais glacée, m'envahit le visage. Le colonel m'avait vu, il s'était arrêté, et il me regardait, en silence.

» Haletant, stupide, fou de honte, j'aurais voulu tomber, rouler mort.

» Là-bas, dans les salons, l'orchestre attaquait la jolie reprise des *Joies de la Vie*. Et le colonel me regardait toujours, de son même regard fixe, dur, méprisant et attristé. Il détourna enfin les yeux et très froidement :

» — Eh bien puisque vous l'avez, marquez-le.

» La partie fut vite terminée. Il perdit. Alors il se leva et, du bout de ses gants blancs, chassant vers mois les cinq florins :

» — Vous avez gagné, monsieur.

» J'avais encore mal ressaisi mes esprits à tel point la douleur et le désespoir me paralysaient. Mais quand je vis mon colonel s'éloigner, je ne voulus pas le laisser partir ainsi.

» — C'est un honnête homme, pensai-je, un brave homme, un père de famille, je vais tout lui raconter, lui expliquer comment cela s'est fait malgré moi, et il va rire. Sans doute, il sera le premier à en rire. Il me tapera sur l'épaule et tout sera fini.

» Je l'avais rejoint. Dès que je fus à ses côtés, je lui dis à voix basse et suppliante :

» — Mon colonel... mon colonel...

» Mais jamais je ne pus trouver autre chose. Il s'était arrêté, il me regardait comme tout à l'heure, et son regard de nouveau me pénétrait, me brûlait. Alors je compris que j'étais perdu, déshonoré dans son estime, je sentis la piètre invraisemblance de la vérité si je la lui disais, la pauvreté maladroite de cette excuse qu'il prendrait pour un bas mensonge ; aussi je courbai la tête, je me tus, et il s'en alla.

» A dater de ce jour, je n'ai plus aimé mon métier quoique je fusse le mieux noté de mes camarades : c'est que partout, au quartier, sur le champ de manœuvres, dans les maisons où nous nous rencontrions, je sentais se poser sur moi, sans cesse, le regard de mon colonel, le regard muet qui pensait toujours : « Lieutenant Malten, vous êtes un voleur. » Enfin, je fus cependant nommé capitaine au bout de quelque temps. Et puis je la perdis, ma pauvre chère femme, avec qui je trichais. Et puis Sadowa interrompit, comme vous savez, ma belle carrière. Et puis voilà. J'ai peut-être été un peu long, je vous fais mes excuses, messieurs. Maintenant, jouez sans moi.

L'OUVREUSE

L'OUVREUSE

Après avoir dîné à l'Agricole, dont il était un des membres les plus anciens, le baron de Chantonnay sortit vers les neuf heures, par un très beau temps des premiers soirs de juin. Il prit le quai d'Orsay, longeant, à pas de flânerie, les hôtels paisiblement fastueux qui bordent la Seine et dont les possesseurs étaient, pour la plupart, de ses amis quotidiens, sinon intimes.

Comme il allait devant lui, sans but, son regard s'étant posé sur le petit palais de la Légion d'Honneur, il ne put s'empêcher d'admirer, pour la millième fois peut-être, la grâce

du coquet monument, son joli air de temple antique avec ses statues bien nichées, ses trumeaux de pierre, ses balcons pensifs et ses silencieux bosquets. Il le compara mentalement à quelque mythologique décor de théâtre, dont il avait bien, en effet, sur ce ciel bleu pâli, le charme évocateur, et aussitôt, par une de ces rapides associations d'idées si fréquentes, il se dit qu'il n'avait pas mis les pieds aux Français depuis près de deux mois et qu'il aurait du plaisir à y passer, ce soir, une heure, avant de rentrer ; car, aujourd'hui, les cinquante-sept ans de Chantonnay ne couraient plus la pretantaine.

Il franchit donc la Seine, traversa la place du Carrousel, où cet infortuné Gambetta, qui semble tonner chez Procope, le fit sourire un instant, et bientôt, après avoir été salué, au contrôle du théâtre, comme le mérite un vieil abonné honoré, en outre, de ses entrées permanentes, il gravit l'escalier de quelques marches qui mène à l'orchestre, côté droit.

On donnait *le Gendre*... et le premier acte en était presque à la moitié déjà, lorsque Chantonnay reçut du placeur, M. Rabache,

l'avis que le petit fauteuil du troisième rang, celui qu'il préférait, était libre. Il remit donc à madame Amélie, une des ouvreuses, le pardessus léger qu'il avait gardé sur son bras en route, et que celle-ci plaça, comme toujours, à une certaine patère invariable. Enfin, il se disposait à entrer dans la salle, quand il remarqua que madame Amélie occupait seule l'étroite enceinte réservée où se rangent les paletots des hommes et les manteaux des femmes qui sont dans les baignoires.

Cette particularité (à supposer que c'en fût une) ne frappa point outre mesure le baron, et, cependant, il ne put se retenir de l'exprimer à haute voix :

— Je ne vois pas madame Girard. Serait-elle en congé ?

A ces mots, un étonnement douloureux, qui signifiait très clairement : « Quoi ! vous ne savez donc pas ? » se peignit sur les traits de madame Amélie, et c'est avec une vraie tristesse qu'en numérotant le chapeau melon d'un provincial, elle répondit :

— Non, monsieur, hélas ! ma camarade n'est pas en congé...

— Où donc est-elle ? fit le baron.

— A l'hospice.

— Que me dites-vous là ? s'écria Chantonnay.

Et il ouvrait la bouche pour demander quelques explications, quand un tonnerre d'applaudissements retentit. C'était, à côté, la salle qui acclamait l'apparition du fameux gilet en velours du père Poirier.

Mais, après que les derniers bravos se furent apaisés, madame Amélie reprit la parole et dit :

— Si cela ne vous ennuie pas, monsieur, de savoir comment la chose est arrivée, je vous le raconterai en deux mots.

— Je vous en prie. Ah ! cette pauvre madame Gir...

* * *

— Eh bien ! voilà. Depuis longtemps déjà, elle répétait qu'elle ne se sentait plus la même, qu'elle était pour de bon touchée, et, en effet, il y avait des soirs où je lui trouvais bien mauvaise mine, mais je n'y faisais pas trop

attention, pensant que c'était la fatigue et l'âge. Pourtant, elle se tirait du visage et devenait jaune au point qu'une fois j'en demeurai frappée, et que je lui demandai :

— Mais tu as du mal... qu'est-ce que tu as?

Toujours l'une près de l'autre on se tutoyait. D'abord, elle ne me répondit pas. Vous avez peut-être remarqué qu'elle parlait peu d'ordinaire? J'insistai. Alors elle me dit tout bas, mais très tranquillement, comme je vous le dis, — c'était, je me rappelle, à une matinée, parce que nous avions beaucoup d'épées de Polytechnique — elle dit :

— Je mourrai bientôt, j'ai le diabète.

Cette phrase-là me fit de l'impression, beaucoup d'impression. Je compris, à cette minute, qu'elle était perdue, et tout le restant du spectacle, j'avais beau vouloir la remonter, je ne savais pas, je ne trouvais que des choses inutiles et pas croyables. C'est si vrai, tenez, monsieur, je la sentis si sérieusement atteinte, à cette matinée, que je ne pus m'empêcher de penser en moi-même : « Qui la remplacerait quand elle ne serait plus? » Des idées qu'on a souvent, malgré soi, sans vilaine intention.

A partir de ce jour-là, elle commença d'aller de mal en pis. Elle ne se plaignait jamais, et il faut l'avoir vue de près comme je l'ai vue pour se rendre compte de son courage. Dans les derniers temps, elle me faisait de la peine. Ses jambes étaient tellement enflées qu'elles ne pouvaient plus la porter. Elle venait tout de même à son théâtre. Elle venait en voiture, elle s'en retournait en voiture, trois francs cinquante en tout chaque fois, mais elle venait. Elle se raidissait, les mains appuyées sur la barrière de bois, prête à tomber, avec des larmes au coin des yeux, si bien que je lui disais :

— Mais assieds-toi, tu n'es pas raisonnable.

Alors elle obéissait, elle s'asseyait en poussant un gros soupir. Elle ne m'aidait presque pas, je travaillais pour deux. Mais, enfin, qu'est-ce que vous voulez ? elle était là, elle regardait les allées et venues, un mot l'un, un mot l'autre, on lui glissait un bonjour en passant, on s'informait de ses nouvelles, il n'en faut pas davantage pour se sentir entourée. Par exemple, c'est quand un abonné arrivait qu'elle devenait curieuse à regarder ! Toute sa figure changeait

en un instant, prenait des couleurs : elle souriait, elle se portait bien de force. Il y a beaucoup de ces messieurs, distraits — j'entends de ceux qui ne s'attachent pas à l'ouvreuse, qui entrent ici, comme ça, en l'air — eh bien! ils ne se sont jamais aperçus de rien. Cacher son état aux abonnés, elle s'appliquait à cela tant qu'elle pouvait. Quand, au contraire, d'autres, comme vous, plus aimables ou plus clairvoyants, la questionnaient avec intérêt, elle se défendait en faisant celle qui ne comprend pas :

— Mais je ne suis pas malade, je me porte à ravir! Dépêchez-vous donc pour ne pas manquer l'entrée de madame Croizette.

Ou bien elle plaisantait, toujours par tromperie. Est-ce drôle! Et puis, et puis, à la longue, elle a baissé, baissé, si bien qu'il a fallu la transporter à l'Hôtel-Dieu, où elle est toujours, salle 17. J'ai été la voir un dimanche Elle m'a dit qu'elle me trouvait changée. Les médecins assurent qu'elle n'en a plus que pour un bout de temps à peiner. Tant mieux donc pour elle! car, à part le théâtre, où elle se plaisait, elle n'a, autant dire, été guère

heureuse toute sa vie. Deux petits enfants qu'elle a perdus, son mari, un riche quincaillier de la rue du Regard, qui lui a fait autrefois toutes les misères possibles et avec qui elle avait été obligée de divorcer (voilà des cas où cette loi-là est bienfaisante !) bref, un tas d'affaires très tristes, comme dans les pièces. Mettez en plus que la maladie lui a mangé toutes ses petites économies, et qu'à présent cette pauvre femme va mourir à l'hospice, ainsi qu'une domestique... Mais je ne veux plus vous retenir, parce que j'abuse, et l'acte doit être bien avancé.

Chantonnay avait écouté avec beaucoup d'attention madame Amélie. Quand elle eut achevé son récit, il hocha la tête, assez grave, en déclarant :

— Tout ce que vous venez de me conter là, madame, n'est pas bien gai.

Il réfléchit ensuite un instant, comme un homme perplexe, tira sa montre, qui marquait dix heures passées, et, soudain :

— Donnez-moi mon paletot, il est tard, je préfère m'en aller.



Le baron songeait, en regagnant à pied la rue de Lille, où il habitait un confortable et tranquille appartement de célibataire assagi.

La triste histoire de madame Girard avait évoqué en lui tout un monde de souvenirs déjà lointains et qui lui donnaient, par une accablante impression, le double de son âge.

Dès sa trentième année, il trouvait cette ouvreuse mêlée — et pour la première fois — à sa vie parisienne du soir. A ce moment-là, elle était préposée au service des premières loges, car ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle descendit à l'orchestre. Comme elle lui avait été précieuse, dans la cour difficile qu'il faisait alors à madame de la Meauffe! Jamais, sans sa complicité sûre et discrète, il ne fût arrivé à ses fins, surveillée comme l'était la comtesse par son terrible mari.

N'était-ce pas madame Girard, qui, pour faire parvenir directement et sans danger à madame de la Meauffe une lettre de Chantonnay, avait imaginé d'aller lui remettre à

domicile un bracelet que l'intéressée, prévenue, avait eu elle-même la précaution de perdre, la veille au soir, dans sa loge?

Le cœur lui battait tous les mardis, quand il arrivait au théâtre, vers les dix heures, pendant le jeu, et qu'après un imperceptible clignement d'œil de l'ouvreuse, il apercevait le manteau de velours de la comtesse, doublé de rose fané, aussitôt reconnu entre tous. Il le frôlait amoureusement du coude en passant, ce manteau qui sentait si bon, et il enviait presque madame Girard, qui avait le droit et le bonheur d'y toucher, de le plier, de le prendre. Cette belle passion n'avait pourtant guère duré.

La comtesse était une femme trop vertueuse pour prolonger une faute, et, après s'être à peine vus du bout des *mains* trois ou quatre fois, avec angoisse, ils avaient mutuellement renoncé aux complications de s'aimer. Madame Girard, aussitôt, bien que le plus petit mot n'eût jamais été prononcé à ce sujet, avait deviné leur rupture, avec bien de la finesse, et madame de la Meauffe, à partir de ce jour, eut beau être dans la salle, l'ou-

vreuse ne clignait plus jamais de l'œil à Chantonnay. Il n'avait pas, d'ailleurs, été long à se consoler, et sans aller bien loin. Son cœur n'avait eu que la rampe à passer.

Dans ce temps-là, Jeanne Tournan (la petite Tournan) ne jouait pas les veuves sur la limite, comme aujourd'hui. Non, elle sortait du Conservatoire, avec son prix. Elle avait plu à Perrin, qui l'avait engagée, et elle venait très gentiment, ma foi, de débuter dans Chérubin, quoiqu'on l'eût trouvée un peu en chair pour le maillot du rôle. Quels potins dans les coulisses, au guignol, au foyer, partout, quand on avait su que la petite s'était choisi Chantonnay pour protecteur!

Toujours parmi les premières pour être au courant de ce qui se passait à la comédie. madame Girard s'était, dès lors, montrée spécialement aimable et prévenante envers lui.



Les jours où il venait encourager de sa présence les débuts de sa jeune amie, l'excellente femme avait des demi-sourires, une

façon de recevoir son paletot, des remarques, en apparence banales, telles que : « La salle est très bien disposée, ce soir ! » et encore : « M. Sarcey est content de tout le monde », qui révélaient, à ne pas s'y méprendre, la satisfaction naïve, presque vaniteuse, que lui causait cette liaison d'abonné à artiste, et le désir qu'elle avait de la témoigner, tout en sachant rester à sa place.

Elle n'avait pas duré non plus cette passion éternelle, pas plus que la suivante, et que bien d'autres, de toutes les couleurs qui s'étaient succédé jusqu'aux environs de sa cinquantaine, et dont il ne restait plus, à cette heure, que des petites bêtisettes, dans le tiroir de gauche d'un ancien bureau, du temps qu'il avait *une garçonnière*, le pauvre garçon !

En se remémorant ainsi sa vie écoulée (qui aurait pu être employée autrement, il en convenait tout bas), Chantonnay retrouvait sans cesse, à toutes les étapes, et par je ne sais quel mystérieux rapprochement, l'indulgente et digne figure de madame Girard. Elle se mêlait aux profils, orgueilleux ou mutins, de la comtesse de la Meauffe, de Jeanne Tournan, de

toutes celles qui avaient été désirables, belles, et pire que belles, et jeunes, jeunes d'une jeunesse éclatante, avec bravade, à faire croire que c'était acquis, et que cela ne passerait jamais ! Cela, pourtant, avait passé. Toutes avaient dû vieillir. Gabrielle de la Meauffe venait de marier sa seconde fille. Jeanne Tournan avait un fils rue de Madrid. Les autres?... des fortunes diverses. Et quant à madame Girard, elle était ouvreuse à l'hospice.

Ces pensées avaient mené Chantonnay, tout morose, jusqu'à la porte cochère de sa maison, dans la rue de Lille déserte. Il songeait, avant de tirer le bouton du timbre, à cette vie si rapide et si longue, à la détresse morale de son existence actuelle, il se disait qu'en approchant de la vieillesse, on devrait pouvoir au moins se distraire et se consoler avec son passé, même frivole, et qu'il est bien dur, à cinquante-sept ans, quand on rentre seul, d'être dégoûté de ses plus aimables souvenirs.



Chantonnay avait complètement oublié l'an-

cienne ouvreuse quand, à deux semaines de là, il se trouva une après-midi devant le portail de l'Hôtel-Dieu. Il avait eu besoin d'aller voir, au Palais, un avoué de ses amis, et ne l'ayant pas rencontré, il avait poussé, au petit bonheur de sa promenade, jusqu'à Notre-Dame, où il était entré quelques instants, d'où il ressortait à la minute, encore tout pénétré de la terreur gothique et sacrée qui tombe implacablement de ses voûtes.

Il allait passer et continuer son chemin lorsque, tout à coup, l'aspect morne, administratif et poignant de l'hôpital retenant son regard et sa pensée, il s'arrêta, en même temps qu'il cherchait : « Qui donc m'a parlé dernièrement de l'Hôtel-Dieu? » Il ne s'était pas plus tôt posé cette question que la misérable histoire de madame Girard lui revint à l'esprit; et voilà qu'un vrai désir de voir la pauvre femme et de lui parler envahit le baron en une seconde.

D'abord, il lui sembla que cette visite le soulagerait en satisfaisant l'irrésistible envie, l'espèce d'étrange curiosité qui le poussait, et, de plus, il se rendait compte (vaguement, sans

pose aucune) que c'était presque une bonne action, très délicate, à coup sûr digne d'un galant homme.

Certes, il y avait de la distinction, voire un cachet tout parisien dans cet attendrissement sobre, mais sincère, d'un vieil abonné allant s'asseoir quelques instants au chevet d'une de ses ouvreuses, malade et indigente. Tous ces complexes petits sentiments, si ténus, si rapides, furent éprouvés seulement d'instinct par le baron. Il ne raisonna ni ne calcula l'impulsion, généreuse en somme, à laquelle il cédait, et, s'il eût froidement réfléchi, tout bien pesé, il se fût gardé de franchir le seuil de cette caserne de la Douleur, car il était d'une sensibilité qui ne pouvait tolérer le spectacle des plus légères souffrances physiques.

— Des tortures morales tant qu'on voudra ! s'écriait-il fréquemment (non sans un peu d'imprudence). Tout et tout, tout plutôt qu'une jambe cassée ou un cancer !

Il n'aurait pas été capable de voir vacciner.

Mais cette fois, son parti était énergiquement pris, il entra. Il parlementa avec les geôliers, avec des employés de toutes classes, avec des

infirmières et des internes, il déclina son nom et celui de la malade, il subit avec patience toutes les formalités, enfila de longues galeries, monta des escaliers, en descendit d'autres, croisa un grand nombre de spectres coiffés de bonnets de coton, grelottant dans des robes de chambre qui ressemblaient aux capotes de nos *lignards*, et finit par accéder à la salle 17, dont la porte vitrée fut poussée devant lui.

Ah! du premier coup il l'aperçut, la malheureuse madame Girard !



Elle occupait le second lit de la rangée de droite, et, en ce moment, plusieurs personnes — deux femmes de service et une religieuse — se tenaient près d'elle. Le front ceint d'un petit bonnet de nuit, qui n'était plus ce frais et pimpant bonnet à rubans roses qu'il lui avait vu pendant plus de vingt ans, elle semblait dormir, étendue sur le dos, les yeux fermés, et immobile à ce point qu'on eût dit qu'elle retenait exprès sa respiration.

Comme il s'approchait, son chapeau à la

main (car il s'était découvert ainsi que devant un corbillard), les trois femmes se tournèrent vers lui, et la Sœur, de l'ordre des Augustines, eut un geste qui voulait dire : « C'est arriver tard. Elle est bien bas. » Il y eut un silence, — rompu seulement, à une des extrémités de la salle, par une opiniâtre quinte de toux, — au bout duquel la religieuse demanda, en une imperceptible voix de lèvres :

— Vous connaissiez cette dame, monsieur ?

— Oui... Je la voyais assez souvent, répondit le baron. A-t-elle encore longtemps...

— Oh ! non, firent ensemble, dans une dénégation muette, les trois têtes des femmes.

— Pensez-vous qu'elle passe au moins la journée ?

— Elle va mourir avant un quart d'heure, affirma la religieuse. Mais ce sera pour vous une consolation de savoir qu'elle a été administrée ce matin même, et en pleine connaissance. Elle a pleuré.

Le baron dit : « Ah ! » et se tut.

Mais les paupières de madame Girard s'étaient lentement relevées. Son regard, avec la persistance voilée qu'ont les regards des agoni-

sants, se posa sur Chantonnay, s'éclaira l'espace d'une seconde, et, à la faible tentative de sourire qui rôda sur sa bouche entr'ouverte, il sentit, à ne pas s'y tromper, qu'elle l'avait reconnu et qu'elle faisait tout son possible pour le remercier. Puis les doigts de la main droite s'agitèrent, l'un après l'autre, elle délira, d'une voix faible comme un souffle :

— Le 36... le 14... la jumelle de M. le baron...

Et, après un moment d'arrêt solennel qui parut fort long à Chantonnay, elle cessa de vivre.

La religieuse aussitôt s'était penchée sur le lit pour fermer les yeux de la morte. Quand elle eut fini, le baron l'emmena dans un coin et, sans trop savoir ce qu'il faisait, avec une hâte un peu fébrile :

— Tenez, ma Sœur, voici un billet de cent francs, vous comprenez ?... pour éviter... cette horreur de la fosse commune.

Après quoi, il sortit de la salle sur la pointe des pieds.

Une fois dehors, au grand soleil qui réjouissait la vaste place, Chantonnay hésita une minute sur la route à prendre, fit quelques

pas, puis se dirigea vers la basilique, où il entra tout droit.

A vrai dire, il eût été bien embarrassé, si on l'avait interrogé, de préciser la pensée qui le guidait. Il éprouvait un malaise général fait de tristesse, d'écœurement, de remords et de pitié.

Puis, cette modeste ouvreuse, n'était-ce pas un peu de sa vie ? Elle le précédait. Oui... voilà la vérité. Il avait vu la mort de près à l'instant, il ne se sentait pas fier, et il subissait — tout clubman fanfaron qu'il avait été — le vague, l'impérieux besoin d'aller au fond de quelque chapelle demander grâce, protection, miséricorde...

QUAND IL ÉTAIT PETIT

QUAND IL ÉTAIT PETIT

— Vous voulez savoir ce qu'il y a ? dit madame de Précy à son mari, je vais vous le dire, si vous daignez toutefois me prêter quelques minutes d'attention, car ce sera peut-être long.

Il répondit d'un ton à la glace :

— Je ne vous les prête pas, je vous les donne.

— Eh bien, il y a — et sa voix tremblante trahissait la surexcitation où elle se trouvait — il y a que la vie avec vous n'est plus tenable, et que je suis résolument décidée, dès demain, à ne plus la tenir. Vous êtes un très galant homme, je le reconnais, je n'ai jamais rien eu à vous

reprocher, quant à la fidélité conjugale, et vous avez toujours paru ne pas me tromper. De mon côté je me suis parfaitement conduite depuis la matinée que le maire nous a lu le Code en présence des gens de la noce, et nul autre homme que vous ne m'a vue dans les petites batistes. Nous sommes donc tout à fait indemnes l'un vis-à-vis de l'autre. Non, ce qui nous divise le plus, c'est nos caractères qui ne concordent pas. Je sais bien qu'il y en a très peu qui concordent, mais les nôtres ne s'accordent vraiment pas assez. Tout ce que je fais vous agace, et je ne peux pas sentir la moindre de vos façons. Vous êtes vexé de mes paroles, et votre rire me porte sur les nerfs. Nous ne nous pardonnons même pas nos silences. Nous exagérons l'énervement, nous poussons jusqu'aux dernières limites la susceptibilité la plus ridicule. Pour un chapeau, pour une robe, pour décider si l'on doit prendre une canne ou un parapluie, pour le poulet trop ou pas assez cuit, nous avons des scènes de matelots ! A la maison, tantôt vous parlez — vous parlez de telle sorte que je suis forcée de rester comme une poutre sans avoir la permission de

placer un mot, tantôt vous ne desserrez pas les lèvres et vous avez une figure de chapelle mortuaire. Il faut être gaie quand vous êtes gai, triste quand vous avez perdu au cercle. Vous avez l'humeur changeante, bizarre, irritable; vous ne souffrez point la plus légère contradiction, vous ne me laissez pas finir mes phrases quand je les commence et qu'il s'agit de choses ne vous intéressant pas. Vous n'aimez pas ma petite chienne Minka, sous prétexte qu'elle me lèche trop et me témoigne une tendresse indécente. Il suffit que j'émette en tout une opinion pour qu'aussitôt vous soyez d'un avis opposé. Vous prétendez que vous vous connaissez en musique et moi pas en politique, alors que c'est justement le contraire. Vous rembarrez ma femme de chambre que vous faites pleurer, et votre dégoûtant Justin boit comme il veut toute ma cave. Vous m'obligez à me décolleter convenablement, et j'ai dû renoncer à fumer. Quand une explication a lieu entre nous, même à propos d'une chose très simple, au lieu de durer cinq minutes, elle dure des heures; nous nous montons séparément jusqu'à nous dire de ces douceurs irrémé-

diables qui, dans la suite, ne s'oublient jamais. Enfin tout, chez moi, vous contrarie, je le sais et je le sens : le son de ma voix, le bruit de mes pas, mes robes, mes gestes, tout ce qui est *moi*, ne le niez pas, et dans ce moment-ci, tenez? à la façon dont vous me regardez et m'écoutez, je devine clair comme le jour qu'intérieurement vous avez envie de me jeter par la fenêtre, les talons en l'air.

— Alors? dit M. de Précy.

— Alors, mon cher ami, j'en conclus qu'il faut arrêter les frais et ne pas prolonger plus longtemps cette petite expérience, d'ailleurs ratée, de la vie en commun. Que voulez-vous? ce n'est ni votre faute ni la mienne, ou bien c'est la nôtre à tous les deux, mais c'est un fait : nous n'étions pas créés pour nous donner le bras, et je crois que le bonheur ne veut se livrer à nous que séparément. Ne le contrarions pas. Après tout, rien ne s'oppose à cette disjonction à l'amiable. Nous n'avons pas, heureusement d'enfant à nous disputer, nous jouissons chacun d'une très gentille fortune personnelle, je ne vois vraiment pas pourquoi nous resterions davantage sur le même per-

choir à nous arracher les plumes. Adieu donc. Moi, j'en ai assez; vous, trop, ce qui fait à peu près le compte. Vous serez heureux, je vous le garantis, vous penserez à moi, quelquefois, en vous rasant, les matins où Justin vous réveillera sur le bon flanc; moi, je garderai de vous le souvenir d'un homme parfaitement honnête et parfaitement désagréable. Mais je ne vous en voudrai pas, parce que c'est dans votre sang, que tous les Précy sont pareils de père en fils, et que vos parents, c'est vous qui me l'avez appris, n'ont jamais pu arriver, leur vie durant, à passer en tête à tête plus de quinze jours. C'est même une des raisons pour lesquelles vous êtes demeuré fils unique. Mais je m'aperçois que je sors de la question. A tout à l'heure, monsieur; je vais rentrer dans mes appartements et, d'ici à demain, penser au moyen le plus pratique à employer pour opérer notre rupture.

*
* *

M. de Précy n'avait rien dit en recevant cette avalanche de reproches, il avait eu seu-

lement de petits mouvements de bouche de travers, des sourcils levés, deux ou trois gros, mais gros soupirs, et, vers le milieu du sermon, il avait commencé de marcher de long en large à travers la chambre, les mains derrière le dos, comme Napoléon Ier, quand ça n'allait pas tout seul. Quand sa femme eut cessé de parler, il s'arrêta bien en face d'elle, et la regardant avec un visage qui s'efforçait d'exprimer le plus de dignité possible, j'entends de dignité attristée, un peu *victime*, il demanda :

— Vous avez fini ?

— J'ai fini, et c'est fini, fut la réponse de madame.

— Soit, ma chère amie, c'est fini, et je crois bien aussi, comme vous, que ça ne peut plus recommencer. Vous le voulez, nous allons donc nous séparer, dès demain, et tâter chacun de la solitude.

— Oh ! je vous permets de l'égayer !

— Je vous remercie, et moi je vous le défends.

— Hélas ! je n'y songeais même pas. Si je vous quitte c'est pour être ma maîtresse, et

non pour changer de maître. Soyez rassuré : je ne vous ai pas trompé près, je ne vous tromperai pas loin. C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Non. Si nous prenons le parti de désunir nos deux existences sans savoir même où nous mènera cette épreuve...

— C'est tout su. A la paix d'abord, et puis à la vieillesse, et puis au Père-Lachaise.

— Ne plaisantez plus, et laissez-moi achever. Je me résume. Nous faisons ce qui nous plaît, mais il est inutile que le monde soit informé de nos démêlés personnels, et tout cela doit rester entre nous. C'est mon avis, et le vôtre aussi, je pense?

— Je ne dis pas, mais à la longue, il finira bien par être au courant, le monde...

— Pas tout de suite, plus tard. Et plus tard, ça n'aura plus les mêmes inconvénients. Enfin, voici ce que je vous demande : avant de nous séparer irrévocablement et sans aucune possibilité de retour, séparons-nous seulement de fait, mais dans des conditions spéciales, qui, aux yeux de vos amis, des miens, sauvegardent les apparences et ne fassent rien soupçonner.

— Et comment dois-je m'y prendre ?

— Puisque vous voulez partir demain, partez demain ; mais, au lieu d'aller chez telle ou telle de vos amies de province ou de l'étranger, comme vous en aviez sans doute le dessein, allez en Bretagne, aux Meneaux, et restez-y quelque temps, le plus que vous le pourrez sans trop d'ennui, deux mois si vous vous en sentez la force. Madame Bénard, la vieille femme de charge de mes parents, qui m'a élevé moi-même, habite le petit château ; elle vous recevra, vous servira, vous traitera avec un parfait dévouement. Vous lui direz que je ne tarderai pas à vous rejoindre.

— Ça ne sera pas vrai, j'imagine ?

— Non, mais vous le lui direz. La demeure est jolie, bien aménagée, à deux kilomètres de Guérande et du bourg de Batz. Sous prétexte que la Bretagne n'est pas à une portée de journal de Paris, vous n'avez jamais voulu mettre les pieds dans cette terre que je tiens de famille, et où s'est écoulée toute mon enfance. Voilà une occasion, et une bonne, d'y jeter un coup d'œil avant de nous en aller chacun de notre côté dans la vie. Si vous la

laissez échapper, vous ne la retrouverez plus jamais. Ainsi, je puis y compter, vous acceptez?

— Vous me le demandez poliment, avec gentillesse, j'accepte et je tiens à vous laisser sur une agréable impression. Télégraphiez vous-même à madame Bénard. J'irai aux Meneaux, et j'y resterai deux mois.

Alors, quelques mots furent dits, brièvement échangés avec une froideur bien trop grande, je vous assure, pour n'être pas un peu feinte :

— Merci — bonsoir — adieu ! — c'est cela, adieu !

Les voix ne tremblaient pas, oh non ! mais les cœurs, ces pauvres cœurs si impressionnables ! Chacun pensait à part soi : Quoi ? tout de bon, nous nous quittons ! pour toujours? C'est ce que nous verrons, ma belle ! C'est ce que nous verrons, mon petit !

Et cependant, madame de Précy partit le lendemain.

*
* *

Ai-je dit qu'on était au milieu de mai quand la jeune femme arriva aux Meneaux par une

matinée diaphane et fraîche où passaient encore les derniers souffles d'une brise d'avril, et où rayonnait un soleil à peine dégourdi, mal en train, qui s'essayait dans le ciel ? C'est un délicieux moment, au bord de la mer en joie, que celui où, tel qu'un petit enfant sur ses jambes, hésite et chancelle ainsi le printemps. L'air et la lumière ont quelque chose de tanné, de robuste et de sain, qu'on ne leur trouve pas dans les villes, loin des côtes ; la végétation lente et rare s'y montre plus âpre, plus robuste ; l'azur est d'un bleu moins féminin, et je ne sais quoi de salé, de marin, trempe l'atmosphère, caresse le sable, tire le rose aux pommettes, et raffermit l'âme.

Madame de Précy passa les deux premiers jours à examiner son nouveau logis. Après l'avoir visité du haut en bas, elle choisit au second, pour s'y fixer, une grande chambre lambrissée de chêne, tapissée de vieux damas couleur soufre, et d'où la vue s'étendait, sans contrainte, à droite sur la campagne horizontale, où il n'y avait d'autres incidents qu'un rocher par-ci, un maigre bouquet d'ajoncs par-là et, à gauche, sur un bois de

pins qui rendaient un murmure perpétuel, en se frottant jour et nuit les uns contre les autres, sous les baisers du vent.

Une fois qu'elle eut vidé ses malles et mis sa chambre au point d'intimité où nous nous sentons les coudes avec les murs, les sièges et les meubles, alors seulement elle se reprit à penser, et elle fit asseoir ses idées, de façon à les tenir là, bien en cercle, sous sa main. La nature offre à ceux qui se réfugient dans ses bras à la suite de crises morales de précieux avantages. Par une sorte d'action réflexe elle apaise, émousse et rassérène. Son immuabilité, son apparent égoïsme, sont de très bon conseil. Devant elle qui ne passe pas, on se persuade aisément que tout passe, nos petits bonheurs comme nos grands chagrins, et l'ordre qu'elle apporte en tout nous engage à mettre, nous aussi, un peu d'ordre dans nos armoires, à ranger nos cœurs. Madame de Précy se prit à réfléchir, et très sérieusement, comme cela de longtemps ne lui était arrivé. Elle revint en arrière de sa vie, aux premières pages d'abord, qui moralement sont nos vraies pages blanches : berceau, poupées, première communion, jupes

longues, bal, puis au chapitre de la jeune fille et du mariage! A franchement parler, ce n'avait pas été un roman que sa vie, à peine une histoire, quelque chose de bien ordinaire, ni de grandes joies, ni de grandes catastrophes, rien qui saillait. Dieu lui avait toujours donné la note passable. Chaque soir elle s'était endormie avec l'espoir secret que, le lendemain matin, il arriverait oh! non pas *quelqu'un*, elle était trop foncièrement honnête, mais quelque chose. Il s'était levé pendant neuf ans beaucoup d'aubes et jamais rien n'était arrivé. Peu à peu elle et son mari s'étaient aigris, et peut-être souffrait-il, lui aussi, sans vouloir l'avouer, de cette monotonie de tout que certains êtres d'épiderme irrité sentent avec un nervosisme si maladif ? monotonie des choses, des heures, des événements, des crimes, des héroïsmes, des vices, des saisons, de la pluie, du soleil, des admirations, des antipathies; monotonie de la beauté, de la vertu, de la religion. Ce n'était pas un homme à jeter que son mari : instruit, l'esprit froid, mais distingué, l'âme probe, le cœur tendre à de certains moments — trop perdus! — tout avec lui eût été sou-

tenable, excepté la vie. Aussi, quoique déplorant d'avoir été réduite à cette extrémité de se trouver seule, épanouie de jeunesse, dans la situation un peu fausse d'être séparée sans l'être, elle ne regrettait pourtant point le coup de tête auquel elle avait obéi. Elle n'avait pas le bonheur, mais la paix qui en est l'avant-propos. Il ne faut pas trop réclamer à la fois.

Sans que sa dignité s'en trouvât atteinte, elle accepta volontiers la compagnie de madame Bénard, la vieille femme de charge qui gardait le château; cependant, elle était hautaine, intraitable sur la question « des distances » et, en temps ordinaire, elle n'eût pas allongé la main pour un domestique. Mais madame Bénard ne comptait par parmi les domestiques. Elle avait élevé M. de Précy, et puis, il est égalitaire, le vent qui souffle aux champs! La solitude à la campagne rapproche les êtres, elle fait monter un peu ceux d'en bas, descendre un peu ceux d'en haut, de telle sorte qu'on arrive presque à être à niveau. Madame de Précy fut rapidement amie avec la vieille dame, car ce n'était pas autre chose qu'une

vieille, qu'une bonne, une excellente vieille dame, chez laquelle on sentait de vrais malheurs résignés. Elle avait des robes noires et des cheveux blancs.

Le jour qu'elle fit visiter le château à la jeune femme, elle la conduisit au troisième étage, dans une vaste pièce un peu délabrée, et sur le seuil, en poussant le battant :

— Je veux en premier vous faire voir tout ce qui a rapport à monsieur quand il était petit. Voilà la chambre où monsieur jouait et s'amusait quand il était petit.

Ensuite elle ouvrit des placards où gisaient, les uns à côté des autres, des polichinelles, des tambours, des boîtes de soldats de plomb, des jeux de patience, et les montrant, les touchant du doigt :

— Voilà les joujoux de monsieur quand il était petit.

Et tout à coup, elle eut un souvenir, un souvenir lointain, et arrachant du tas une poupée au nez ébréché :

— Tenez ! madame, il a même eu une poupée, ce petit, elle s'appelait Pochette, et il s'écriait en l'embrassant : « Ça sera ma

femme! » Croyez-vous que c'est risible? Aujourd'hui il ne dirait plus ça. Il a mieux.

Madame de Précy ne parlait pas. La gouvernante lui demanda :

— Ça doit vous remuer le fond du cœur que je vous montre tout cela?

Elle répondit :

— Mais oui, madame Bénard.

Alors celle-ci ne se contint plus. Elle lui fit voir la chambre où monsieur couchait; — quelquefois elle s'oubliait et elle disait Louis au lieu de monsieur, — et c'était pour la jeune femme une étrange impression que d'entendre, prononcé par une autre, ce petit nom de son mari qu'elle avait dit souvent, qu'elle ne dirait plus. Elle lui fit voir la salle où il travaillait, et ses livres de classe, ses grammaires de Lhomond, et Burnouf, et ses cahiers reliés, et ses *analyses* qui étaient bien rangées sur les rayons d'une bibliothèque. Il y avait là jusqu'à des cahiers d'un sou, ses anciens cahiers d'écriture où il avait, d'une menotte encore bien molle, bien inhabile, ébauché ses premières majuscules, ses premières phrases. Madame de Précy en prit un

au hasard, que lui tendait madame Bénard en extase :

— Regardez quelle belle écriture avait déjà monsieur quand il était petit !

Et elle lut en gros caractères tremblés : « Aimons-nous les uns les autres. »

Alors elle dit :

— Je voudrais sortir et prendre l'air, je ne me sens pas très bien.

On sortit. Dehors elles marchèrent en silence quelques minutes. La brise, alerte et rudement joyeuse, faisait claquer les pins comme des mâts. De beaux nuages gris pommelé, ronds comme des voiles, prenaient des ris et tiraient des bordées dans le ciel. Les deux femmes longèrent un vaste étang où deux cygnes de neige, deux merveilleux cygnes mythologiques, Jupiter et Junon, se laissaient flotter sur l'eau glauque, immobiles, et madame Bénard à mi-voix déclara :

— C'est l'étang où monsieur allait en bateau quand il était petit. Il a failli un soir s'y noyer. Je me rappellerai ça toute ma vie.

Lorsqu'elles arrivèrent au fond du bosquet, près d'un vieux banc de bois verdâtre, de

forme empire, demi-circulaire et à dossier droit, que flanquaient sur des fûts de colonne tapissés de mousse deux vases de terre cuite à têtes de bélier, madame Bénard déclara :

— Voilà le banc où s'asseyait toujours monsieur pour lire quand il était petit.

Quand elles traversèrent le potager, que fit madame Bénard ?

Elle marcha droit vers un carré de terre entouré de buis, grand à peu près comme une tombe, et elle dit :

— C'était le jardin de monsieur quand il était petit.

Comme ensuite on pénétrait dans la cour des communs, il se trouva que les portes de l'écurie, grandes ouvertes, laissaient voir les croupes des chevaux de service, et madame Bénard dit encore :

— Autrefois il y avait là Boniface.

— Qu'est-ce que c'était que Boniface? avait demandé madame de Précy.

— C'était le poney de monsieur quand il était petit.

Si bien que peu à peu, au cours de cette promenade, la maison entière, à tous les étages,

et les cours, et les servitudes, et le jardin et le bois, et toute une partie du pays, jusqu'à la falaise, jusqu'à la grande route, jusqu'au calvaire de l'embranchement, étaient habités, remplis, peuplés par une multitude de petits Louis, qui jouaient, couraient, riaient, travaillaient, lisaient, écrivaient. Il y en avait à tous les détours, et madame de Précy ne pouvait faire un pas sans en croiser un en pantalon court, les jambes brunies à l'air, et la tête nue.

Et en même temps, comme, une fois rentrées, elles s'étaient à la fin assises toutes deux au salon dans l'embrasure d'une croisée d'où l'on voyait palpiter au loin la mer si grande, si émouvante! madame Bénard se mit à conter très simplement, telle qu'elle lui venait à l'esprit et à la bouche, l'histoire de monsieur quand il était petit. Elle n'était pas très gaie.

— Figurez-vous bien, madame, dit la vieille femme, que les parents de monsieur étaient de drôles de gens? Vous ne les avez pas connus, mais moi, oui.

» Ils ne pouvaient pas se sentir, non qu'ils fussent déshonnêtes ou méchants, mais c'était par rapport à leurs caractères qui ne s'accor-

daient pas, et ils vivaient presque toujours loin l'un de l'autre. Y a-t-il quelque chose de plus vilain? Quand le père était à Paris, la mère était en voyage, et comme ils aimaient tous les deux M. Louis, qui était leur fils unique, tout en désirant chacun l'avoir avec soi, ils préféraient s'en priver tous les deux plutôt que de faire un jaloux. De sorte qu'on l'expédiait ici tout seul avec moi qui le gardais et qui lui tenais lieu de tout. C'est ainsi que j'ai eu à l'élever; je m'y suis prise de mon mieux. Les parents sont morts assez jeunes, et il les a pleurés, le pauvre enfant, ma foi autant que s'il les avait connus. Je ne lui en veux pas, mais je garantis que quand, moi, je m'en irai, il ne pleurera pas aussi fort.

» Je vous raconte tout cela, madame, pour que vous le sachiez s'il n'a pas osé vous le dire, et puis pour que vous l'excusiez si quelquefois il se montrait nerveux, drôle et pas naturel. Ce n'est pas de sa faute, c'est la faute d'autrefois, quand il était petit. S'il n'avait pas été petit, j'entends comme il l'a été, il aurait été un tout autre homme. »

Elle dit cela, madame Bénard, et beaucoup

d'autres choses, avec beaucoup d'anecdotes et de détails, tant et si bien que la conversation dura jusqu'à la nuit. Les ténèbres avaient enveloppé les deux femmes, sans qu'aucune eût l'idée de faire demander une lampe. Aussi madame Bénard ne s'aperçut pas que madame de Précy s'essuyait les yeux furtivement dans l'obscurité. Quand elle se leva en disant :

« Tout ce que vous m'avez raconté sur mon mari m'a fait bien plaisir, ma bonne madame Bénard », et qu'elle lui serra très fortement les mains, madame Bénard n'en fut pas le moins du monde étonnée. Et elle ne le fut pas davantage quand la jeune femme lui donna une dépêche pour Paris à porter de suite au bureau de Guérande.

Que disait-elle, cette dépêche ? Il importe peu. Ce qui est certain, c'est qu'elle partit le soir même, la dépêche, et que le lendemain M. de Précy arriva.

LES DÉPARTS



I

POUR LE COLLÈGE

I

POUR LE COLLÈGE

LE PÈRE.
LA MÈRE.
M. BOIVARD.
JEANNETTE.
LOULOU.

En province. Au mois d'octobre. Six heures du matin. Le père et la mère, levés, sont dans leur chambre. La bougie est allumée, car il fait à peine jour.

LE PÈRE. — Est-ce que Loulou est levé?

LA MÈRE. — Pas encore.

LE PÈRE. — Prends garde qu'il ne se mette en retard. La voiture est pour sept heures.

LA MÈRE. — Il se dépêchera. Je suis entrée il y a un instant dans sa chambre...

LE PÈRE. — Eh bien?

LA MÈRE. — Il dormait de si bon cœur que je n'ai pas eu le courage de le réveiller. Pour la dernière fois qu'il couche dans son petit lit...

LE PÈRE. — C'est bon. Ne t'attendris pas...

LA MÈRE. — Je ne... m'attendr...

LE PÈRE. — Au contraire. Voilà que tu recommences à pleurer.

LA MÈRE. — Je ne pleure pas... C'est... c'est nerveux.

LE PÈRE. — Comme tu es peu raisonnable!

LA MÈRE. — Que veux-tu? Après tout... c'est bien naturel!...

LE PÈRE. — Non. De quoi est-ce que j'ai l'air, alors, moi qui ne pleure pas?

LA MÈRE. — Toi, c'est différent. Tu es un homme.

LE PÈRE. — Un homme est un père.

LA MÈRE. — Un père n'est pas une mère.

LE PÈRE. — Heureusement ! Sans ça où irions-nous? Je l'aime autant que toi, ce petit...

LA MÈRE. — Je le sais bien.

LE PÈRE. — Mais autrement. Ce que je fais me coûte beaucoup. Mais c'est pour son bien. Et puis, j'ai à travailler... J'ai besoin d'avoir la paix... la tranquillité... pas de bruit autour de moi. J'adore les enfants, mais à condition de ne pas avoir à m'en occuper... comprends-tu ?... qu'ils s'arrangent pour passer inaperçus.

LA MÈRE. — Oui... ça n'est pas toujours très facile...

LE PÈRE. — D'ailleurs, dirait-on pas qu'il est si à plaindre?

LA MÈRE. — Oh ! non. Lui, pas !

LE PÈRE. — Eh bien, alors ?

LA MÈRE. — Mais moi.

LE PÈRE. — Je ne te suffis donc pas? Ton mari, c'est zéro?

LA MÈRE. — Je ne dis pas ça.

LE PÈRE. — Tu le laisses entendre.

LA MÈRE. — Comme tu es injuste ! Voilà que tu me fais encore plus de peine... *(Elle pleure de nouveau.)*

LE PÈRE. — Oh ! je t'en conjure, ma pauvre amie. Une fois pour toutes, aie un peu de courage, que diable ! Et puis, comment veux-tu que l'enfant parte bien, dans de bonnes conditions, s'il te voit une figure pareille ? Refoule ton émotion. Fais comme moi. Là, je vais prendre mon café au lait. *(Il regarde la pendule.)* Six et quart... tu sais ? Je crois qu'il est temps d'aller secouer le bonhomme.

LA MÈRE. — Encore cinq minutes ?

LE PÈRE. — Comme tu voudras ! Mais quelle faiblesse ! A quoi ça rime-t-il, cinq minutes de sommeil en plus ou en moins ? L'avenir est là : ses études, sa vie, sa carrière... tout... les nécessités les plus capitales, les plus pressantes. Tu ne vois qu'une chose, toi ! qu'il reste cinq minutes de plus au lit ! Enfin, je ne te referai pas.

LA MÈRE. — Ne gronde pas. Je vais le réveiller, là...

LOULOU, *entr'ouvrant la porte.* — C'est moi.

LE PÈRE. — Comment ! Te voilà, toi ?

LA MÈRE, *saisie.* — Tu t'es donc levé, mon chéri ?

LOULOU. — Oui, maman.

LA MÈRE. — Et habillé tout seul ?

LOULOU. — Oui, maman.

LA MÈRE, *confondue de tendresse.* — Oh ! pauvre trésor !... *(Au père.)* Tu vois ? Toi qui... Il ne sera pas en retard.

LE PÈRE. — Eh bien, quoi donc ? C'est très bien. Il sent qu'il est déjà un homme. *Esto vir.* Il est plus sérieux que toi, tiens !

LA MÈRE, *à Loulou.* — As-tu dormi un peu ?

LE PÈRE. — Sans doute.

LOULOU. — Hier soir j'ai eu de la peine, j'ai été long... je pensais que c'était ma dernière nuit... Et puis, peu à peu, ça s'est brouillé...

LE PÈRE. — Et tu as ronflé comme un loir. Bravo ! Je suis content de toi, parce que tu ne pleures pas... *(L'enfant fond en larmes.)*

LA MÈRE. — Oh! Loulou ! *(Elle le prend dans ses bras.)* Voyons ? mon petit, mon chérubin, pleure pas, essuie... Dis ton chagrin, mon petit cœur. *(L'enfant sanglote sans pouvoir parler.)*

LE PÈRE. — Voilà ce que je redoutais ! Ma parole ! On croirait que je l'envoie en Chine !

LA MÈRE. — Ne dis rien. Laisse-le... Ça va se passer. *(Au petit.)* Loulou, cesse de pleurer, mon mignon... Tu fais de la peine à ton père, ton père qui t'aime tant !

LE PÈRE. — Bien sûr ! Mais il ne le croit pas !

LA MÈRE. — Si. Si. N'est-ce pas que tu le crois? Loulou? Tu sais bien que si papa t'envoie à Paris au collège... c'est dans ton intérêt?

LOULOU. — Oui... Oui...

LA MÈRE, *au père.* — Tu vois qu'il apprécie...

LE PÈRE. — Je ne le fais qu'à mon corps défendant.

LA MÈRE. — Il s'en rend bien compte.

LE PÈRE. — D'ailleurs, tout le monde va au collège, aujourd'hui... sans exception. C'est comme d'être soldat. La maison paternelle... maman, les gâteries de papa... les sucreries... Médor... tout ça, parbleu, c'est très gentil, mais ça n'est pas la vie, ça ne peut durer éternellement. *(Jeannette paraît sur le seuil.)* Jeannette, elle-même, qui n'est qu'une bonne, te le dirait. Qu'est-ce qu'il y a?

JEANNETTE. — C'est M. Boivard qui demande...

LE PÈRE. — S'il peut entrer... l'ami Boivard ! Mais certainement. *(A son fils.)* C'est pour toi qu'il vient.

M. BOIVARD. — J'arrive un peu tôt...

LE PÈRE. — Mais non. Quelle plaisanterie!

M. BOIVARD. — Je voulais dire adieu à Louis... Je suis son parrain... Je tiens à l'assister à cette heure décisive... Ah! c'est la vie qui commence pour lui! Il est bien heureux!

LE PÈRE. — C'est ce que je me tue à lui dire.

M. BOIVARD. — Je donnerais je ne sais quoi pour être à sa place. *(A la mère.)* Et cette pauvre maman? Comment prend-elle?...

LE PÈRE. — Oh! pas bien...

LA MÈRE. — C'est... plus fort que moi.

M. BOIVARD. — Il faut réagir.

LE PÈRE. — Si elle était seule, elle l'aurait gardé près d'elle, j'en suis bien sûr! Jamais elle ne l'aurait mis interne.

LA MÈRE. — Oui... je l'avoue.

LE PÈRE. — Hein?... Croyez-vous?... Les femmes!

M. BOIVARD, *à Louis.* — Eh bien, et toi, Louis? Tu ne dis rien dans tout ça? Paris! Ça ne te fait donc pas plaisir d'aller à Paris? Cet été, quand on parlait des préparatifs de l'Exposition... tu t'écriais : « Oh! que je voudrais y aller, à Paris! »

LOULOU. — Oui. Mais pas comme ça...

LE PÈRE. — Comme un petit gommeux, la canne à la main ! Voyez-vous, déjà ? Le penchant à la paresse ? à la dissipation ? Quand ce ne serait que sous ce rapport, le collège lui sera très salutaire.

M. BOIVARD. — Tu vas avoir des camarades ?

LOULOU. — J'en avais ici.

LE PÈRE. — Ils ne sont pas perdus. Tu les retrouveras aux vacances.

M. BOIVARD. — Et, sa malle est faite ? cordée ?

LE PÈRE. — Je crois bien. Elle est en bas, toute prête.

LA MÈRE. — Tu as la petite clef ?

LOULOU. — Oui, maman.

LE PÈRE. — Ne la perds pas. Une malle chapelière, Boivard, avec une poche en cuir rouge sous le couvercle, pour les papiers... Et ça se plaint ! Sans compter que je ne veux pas y regarder, dans cette malle... je suis bien sûr que maman y a fourré un tas de choses défendues... Toujours mêmes faiblesses ! Enfin !

M. BOIVARD, *à Loulou.* — Qu'est-ce que tu emportes ?

LE PÈRE. — Oh ! il ne manque de rien. Des bas de laine... des tricots, un savon à l'amande... comme moi.

LOULOU, *avec un petit rayon de contentement.* — J'ai un beau plumier que petite mère... *(Et puis il pleure.)*

LA MÈRE. — Allons ! Allons ! *(Elle le prend.)*

LE PÈRE. — Une timbale en argent avec son chiffre... Hier encore, on l'a mené au bain... on lui a fait couper les cheveux... tout ça finit par coûter...

M. BOIVARD. — On les lui a coupés bien court. Vous ne craignez pas qu'il s'enrhume ?

LA MÈRE, *qui lui passe la main sur la tête.* — Oui. Mon pauvre petit, tout-ras, va !

LE PÈRE. — Mais non. Les enfants ne s'enrhument jamais, d'ailleurs. C'est bon pour nous.

M. BOIVARD. — Et... Connaissez-vous quelqu'un à Paris ? Y avez-vous des amis ?

LE PÈRE. — Sans doute. Nous avons les Cheminet, qui demeurent à Vincennes.

M. BOIVARD. — Oh ! c'est parfait ! Ils pourront aller voir Louis ?

LE PÈRE. — Non. Nous ne les connaissons

pas assez pour leur demander ça... Mais, si je peux... j'irai, moi.

LA MÈRE. — Ou moi. J'irai en février.

LE PÈRE. — C'est bien rapproché. Enfin, nous arrangerons ça.

M. BOIVARD. — Moi, il ne serait pas impossible... peut-être... je dis peut-être, parce que c'est encore bien problématique... il ne serait pas impossible que j'eusse occasion d'aller à Paris, cet hiver, passer trois jours... Si j'y vais... et que l'affaire pour laquelle je me déplacerai me laisse assez de loisirs... je suis bien capable d'aller surprendre le gamin et lui porter une douceur.

LA MÈRE. — Merci.

LE PÈRE. — Ah! *(A Louis.)* Tu vois, Loulou, que tu n'es pas abandonné? Allons, sèche tes yeux. D'autant que... *(Il tire sa montre.)* je crois que nous n'avons plus beaucoup... *(On entend un roulement.)*

JEANNETTE. — Voilà la voiture.

LE PÈRE. — Apprêtons-nous. C'est fini de rire.

M. BOIVARD. — Qui est-ce qui le mène à Paris?

LE PÈRE. — Sa mère. Mais moi, je l'accompagne jusqu'à la gare. Je tiens à le mettre en wagon.

La mère et Loulou sont sortis précipitamment. M. Boivard et le père restent seuls. Le père met son pardessus.

M. BOIVARD. — Oui... Pauvre petit bonhomme ! *(Il lui tend la main.)* Je compatis bien, allez !

LE PÈRE. — Eh oui ! Mais il faut se faire une raison. *(Il est prêt.)* Là. Vous y êtes ? Vous venez ?

M. BOIVARD. — Je vous suis. *(La mère reparaît.)*

LA MÈRE. — Où est Loulou ?

LE PÈRE. — Il n'est pas avec toi ?

LA MÈRE. — Non.

LE PÈRE. — Il y était à l'instant.

LA MÈRE. — Il m'a quittée... Je ne comprends pas...

LE PÈRE. — Sacré petit màtin !

LA MÈRE. — Ne te fâche pas.

LE PÈRE. — Il va rater son train ! Il faut le trouver.

LA MÈRE. — Jeannette le cherche.

LE PÈRE. — Sa malle est chargée ?

LA MÈRE. — Oui. Tout est fait. *(Loulou entre.)*

M. BOIVARD. — Ah ! le voilà !

LE PÈRE. — Par où étais-tu passé ?

LA MÈRE. — Tu nous as fait une peur !

LOULOU. — J'étais allé dans le jardin... jusqu'au bout...

LE PÈRE. — Quoi faire?

LOULOU. — Dire adieu... Adieu, jardin ! *(Il est pâle comme un linge.)* Et puis... embrasser...

LE PÈRE. — Qui ça ?

LOULOU. — Médor.

LE PÈRE. — Ah ! le chien ? Embrasse-nous donc, ça vaudra mieux.

JEANNETTE, *accourant.* — Monsieur. C'est le cocher qui dit...

LE PÈRE, *qui les bouscule.* — On y va. Hop ! En route, mauvaise troupe...

LA MÈRE, *tout bas à Loulou qu'elle pousse en le tenant pressé contre elle.* — J'ai une petite médaille avec indulgence... dans mon porte-monnaie...

II

VIEUX SERVITEUR

II

VIEUX SERVITEUR

LE PÈRE JEAN.

LE MARQUIS.

UN AMI.

A Paris, faubourg Saint-Germain. Le marquis et son ami sont assis dans le salon d'un ancien et magnifique hôtel. En été. Par les fenêtres grandes ouvertes, on aperçoit un parc immense... illimité... des arbres séculaires, des cèdres isolés, au milieu de calmes pelouses. Et des statues de marbre, aux bras nus, chargés de ramiers. Le marquis est en grand deuil, il paraît vingt à vingt-cinq ans. Son ami est dans les mêmes âges.

Le marquis achève de classer des papiers, attablé à un splendide bureau Régence.

LE MARQUIS. — Tu me croiras si tu veux : c'est assommant d'hériter. Sur l'instant, ça vous distrait. Mais tout de suite on tombe dans le tracas, la paperasse... les frais de succession... C'est épouvantable, mon cher !... On n'imagine pas !... ce qu'il va falloir que je donne aux avoués... aux notaires, à tous ces gens-là.

L'AMI. — Tu n'es pas à plaindre.

LE MARQUIS. — Ah ! si.

L'AMI. — Tu hérites de ton oncle une fortune insensée, ridicule... Ce palais des anciens ducs de Chanteuse, estimé, avec son parc et sa ferme, une pièce de dix-sept millions... au cœur de Paris... et tu pousses des cris de putois !

LE MARQUIS. — Les frais de succession, mon cher ! Les soucis, les voyages, tout le tintouin que ça me cause ! Ah ! je donnerais bien le double de ce que ça me coûtera pour n'avoir pas à m'en occuper.

L'AMI. — Je te prends au mot. Veux-tu que je m'en charge ?

LE MARQUIS. — Oh! cette malice! *(Il hausse les épaules.)* Parlons d'autre chose.

L'AMI. — C'est ça! Tu changes la conversation. Alors... tu vas habiter ici, à présent?

LE MARQUIS. — Moi! ici? habiter? Ah çà! est-ce que tu es fou?

L'AMI. — Dame...

LE MARQUIS. — Mais ça me ruinerait!... Il me faudrait un train royal et les carrosses de Cluny...

L'AMI. — Allons donc! Ton oncle a habité Chanteuse quarante ans... très simplement. Il avait sept à huit domestiques.

LE MARQUIS. — C'est énorme.

L'AMI. — Une seule voiture, un bon vieux coupé d'évêque.

LE MARQUIS. — Je ne veux pas avoir de voiture.

L'AMI. — Enfin, il ne dépensait pas plus de quarante mille francs par an.

LE MARQUIS. — Mon oncle faisait à sa guise. Au fond, c'était un avare qui vivait très retiré... qui ne voyait plus personne et ne bougeait pas de son jardin. Habiter l'hôtel

Chanteuse dans ces conditions-là, moi je trouve que c'est déshonorant. Avoir l'air d'être son propre concierge? Merci!

L'AMI. — Tu n'aurais pas l'air d'être ton concierge... puisqu'il y en a déjà un... le père Jean... qui est là à poste fixe depuis des éternités...

LE MARQUIS. — Laisse-moi donc tranquille... avec ton père Jean... D'ailleurs, lui et les autres... C'est fini, cette sinécure...

L'AMI. — Comment ça?

LE MARQUIS. — Je n'ai pas hérité de mon oncle pour continuer à faire un paradis terrestre au père Jean....

L'AMI. — Je ne te comprends pas, j'ai peur de te comprendre... Tu me dis que tu n'habiteras pas Chanteuse? Est-ce que tu aurais l'intention de le louer, par hasard?

LE MARQUIS. — Jamais! Pour qui me prends-tu?

L'AMI. — A la bonne heure.

LE MARQUIS. — Je le vends.

L'AMI. — Tu... tu vends Chanteuse? cette merveille?... Oh!

LE MARQUIS. — Oui, mon bon.

L'AMI. — A qui le vends-tu? A un prince?... un roi?

LE MARQUIS. — A l'Abyssinienne.

L'AMI. — Qu'est-ce que c'est que cette femme-là? une cocotte?

LE MARQUIS. — C'est une Compagnie d'assurance en train de se fonder... sous les auspices et avec les capitaux du Négus...

L'AMI. — Tiens! tiens!

LE MARQUIS. — Ils m'ont offert trente-deux millions de mon terrain.

L'AMI. — Mais alors... bon Dieu! c'est pour...

LE MARQUIS. — Bâtir. Oui.

L'AMI. — On rasera Chanteuse!

LE MARQUIS. — Comme un mouton.

L'AMI. — On rasera le parc!

LE MARQUIS. — Item!

L'AMI. — Et à la place...

LE MARQUIS. — De belles maisons de rapport... à cinq étages... avec ascenseur, calorifère, électricité, monte-charges... salles de bain...

L'AMI. — Tais-toi! C'est effrayant!

LE MARQUIS. — Je ne trouve pas.

L'AMI. — Une terre en plein Paris... et qui date de Louis XIV !

LE MARQUIS. — *Che volete !* Il l'a dit, le bon poète ! « Ici-bas, tous les lilas meurent... »

L'AMI. — Alors, ton personnel ? Les gens de ton oncle ?...

LE MARQUIS. — Je les ai remerciés, pas plus tard qu'hier.

L'AMI. — Et eux ? T'ont-ils... remercié pour la bonne nouvelle ?

LE MARQUIS. — Eux ? Je m'en... *(Un valet de chambre paraît à une des portes.)* Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me dérange-t-on ? Je travaille.

LE VALET DE CHAMBRE. — Le père Jean, le portier, qui demande à parler à monsieur le marquis. Il est là.

LE MARQUIS. — Où ?

LE VALET. — Dans le vestibule du salon des maréchaux.

LE MARQUIS. — Que me veut-il ?

LE VALET DE CHAMBRE. — Je ne sais pas, monsieur le marquis.

L'AMI, *au marquis.* — Reçois-le.

LE MARQUIS, *à son ami.* — Ça t'amuse ? Je veux bien. *(Au valet.)* Qu'il entre.

Le valet sort. Le père Jean, une seconde après, entre, sa casquette de portier à la main. Tout blanc sous la livrée.

LE MARQUIS. — C'est vous qui désirez me parler ?

LE PÈRE JEAN. — Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Allez.

LE PÈRE JEAN. — Je viens dire adieu à monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — A propos de quoi? Ah oui, c'est juste, je ne vous garde pas. J'oubliais. Ainsi vous venez me dire... Vous êtes bien gentil. C'est tout?

LE PÈRE JEAN. — Non, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Quoi encore?

LE PÈRE JEAN. — C'est que je quitte... avec bien de la peine. Oui...

LE MARQUIS. — Que voulez-vous que j'y fasse?

LE PÈRE JEAN. — Sans doute il ne m'appartient pas de... Monsieur le marquis est le maître... Mais tout de même... si j'osais ..

LE MARQUIS. — Osez. Je vous le permets.

LE PÈRE JEAN. — Alors, c'est vrai ce qu'on dit?...

LE MARQUIS. — Quoi?

LE PÈRE JEAN. — Que monsieur le marquis va... vendre?

LE MARQUIS. — C'est vendu.

LE PÈRE JEAN. — Ah! *(Un silence.)* Et... pour des maisons?...

LE MARQUIS. — Des maisons. Beaucoup de maisons.

LE PÈRE JEAN. — Quel malheur! C'est un grand malheur.

LE MARQUIS. — Pour qui, s'il vous plaît?

LE PÈRE JEAN. — Mais... pour moi... monsieur le marquis... et pour vous aussi... pour le faubourg... pour tout le monde...

LE MARQUIS. — Et, en quoi est-ce un si grand malheur, mon garçon? Je ne serais pas fâché de le savoir, puisque nous ne craignons pas de causer.

LE PÈRE JEAN. — Mon Dieu, monsieur le marquis... Je ne suis, bien sûr, qu'un pauvre homme... Je n'ai pas reçu l'instruction... Pourtant, une si belle terre, un si beau palais... des arbres qui ont vu tant d'événements d'au-

trefois... et puis, le souvenir... la chose des aïeux de monsieur le marquis, quoi !... il me semble que tout ça, moi... ça m'aurait retenu la main à la dernière minute... au moment de mettre mon nom au bas du papier... Que monsieur le marquis me pardonne le rapprochement... Mais moi qui ne suis que le portier... Eh bien, ça me creuse le cœur de penser qu'avant un an on ne verra plus ça... la grande cour, les portiques... le palais... tout ce qu'il y a dedans de richesses...

LE MARQUIS. — On les ôtera.

LE PÈRE JEAN. — Oui. Mais ça ne sera jamais plus à sa place ailleurs. Et de me dire qu'il ne restera rien du parc, des allées de châtaigniers, de la pièce d'eau des Nymphes, où feu M. le duc avait fait mettre de si beaux gros poissons qui venaient des mers bien au delà, qui avaient coûté les yeux de la tête... à preuve qu'ils sont presque tous morts à cette heure, sauf une douzaine qui me connaissent... Quand monsieur le marquis était tout enfant, il leur avait donné des noms pour rire et il leur jetait du pain, oui... oh ! je crois bien !...

LE MARQUIS. — Souviens pas.

LE PÈRE JEAN. — Moi, si. Monsieur le marquis est né ici, dans la chambre aux Oiseaux. Je peux dire que j'ai vu naître monsieur le marquis. Tout comme j'ai fermé les yeux à votre oncle, il n'y a pas deux mois... Le dernier des ducs de Chanteuse. Oui. Et puisque je vous parle de votre oncle... je ne peux plus... Faut que je vous dise aussi une chose qu'il m'a répétée, et bien des fois... Les derniers temps de sa maladie, quand il se promenait à mon bras... il s'arrêtait souvent pour respirer fort... Avec sa canne, il montrait toutes les choses qui étaient à lui, et alors il parlait. Il parlait moitié tout seul, moitié à moi. Et il disait : « A Paris, il y a encore trois résidences... trois. Il y a d'abord Chanteuse... il y a La Muette, et Galliera. La Muette et Galliera, qu'est-ce que ça deviendra ? Personne n'en sait rien. Mais Chanteuse... Ah ! je voudrais bien être sûr que ça durera éternellement... qu'on n'y touchera jamais... » Il faisait deux ou trois petits pas, et il ajoutait : « Je ne suis pas tranquille. » Et puis, il ne disait plus rien. Voilà ce que je voulais que monsieur le marquis sache...

LE MARQUIS. — C'est bon. N'éternisons pas... D'ailleurs, si mon oncle avait si peu de confiance que ça en moi son héritier, il n'avait qu'à stipuler dans son testament...

LE PÈRE JEAN. — Je dois dire toute la vérité à monsieur le marquis. Un jour, un jour de tristesse comme celui où nous sommes, en le voyant s'inquiéter de tout ça... et plus fort que de coutume... je n'ai pas pu m'empêcher... faut m'excuser, monsieur le marquis... J'avais un peu mon franc-parler avec lui... il n'était pas orgueilleux avec le petit service... J'ai osé lui dire : « Mais, monsieur le duc, si vous avez peur que votre neveu vende jamais Chanteuse, vous n'avez qu'à le lui défendre dans vos dernières dispositions... »

LE MARQUIS, *goguenard*. — Ah ! vous lui avez dit ça, père Jean ?

LE PÈRE JEAN, *confus*. — Dame, oui. C'était pas en mauvaise intention, vous savez ? Ça m'est parti.

LE MARQUIS, *hochant la tête*. — Très bien. Et alors ?

LE PÈRE JEAN, *qui se redresse*. — Oh ! alors, monsieur le marquis, si vous aviez vu comme

il s'est mis en colère et comme il m'a ramené? Attendez que je retrouve bien les mots. *(Il se recueille et dit lentement, en espaçant les syllabes)* : « Jamais, je-ne-ferai, -ja-mais, à un de ma race, l'affront de... supposer qu'il-puisse-avoir une pareille idée. Et si cette... cette... » *(Il s'arrête.)*

LE MARQUIS. — Eh bien?

LE PÈRE JEAN, *atterré.* — Je ne peux pas dire le mot, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Tout de suite. Je vous ordonne de le dire.

LE PÈRE JEAN. — Infamie... C'est le mot qu'il a dit, sur ma tête, monsieur le marquis! « Si cette... doit plus tard se commettre, il me semble que je me dés-ho-no-re-rais de l'avoir prévue. »

LE MARQUIS *s'est levé ; il marche à travers la pièce.* — C'est fini?

LE PÈRE JEAN. — Oui. Monsieur le marquis m'en veut? Je le sens bien.

LE MARQUIS. — Pas du tout. Et la preuve... je vais vous la donner. Vous allez être content de moi...

LE PÈRE JEAN, *qui éclate.* — Monsieur le mar-

quis ne vend plus? Monsieur le marquis garde Chanteuse?

LE MARQUIS, *glacé.* — Mais non! Mais non! Je vous offre une place de concierge dans un de mes futurs immeubles.

LE PÈRE JEAN. — Ah! c'est ça?... Merci, monsieur le marquis... J'aime mieux m'en aller.

LE MARQUIS. — Allez-vous-en! *(Il lui montre la porte.)*

LE PÈRE JEAN. — Mons... monsieur le mar...

Il s'en va à reculons, très ému, ouvre la porte, regarde encore, et referme. Il est parti. Un silence pénible.

L'AMI, *qui prend son chapeau.* — Pauvre vieux! Ça m'a fait quelque chose.

LE MARQUIS. — Il est ramolli.

III

POUR LA GRANDE TOURNÉE

POUR LA GRANDE TOURNÉE

L'ÉTOILE.

NOMBREUX PERSONNAGES.

Gare du Nord. Neuf heures du matin. Le train est formé. Sur le quai, en face d'un sleeping aux portes ouvertes, stationnent des groupes fébriles. Le personnel est nerveux.

UN HOMME DU MONDE. — Elle est arrivée?

UN EMPLOYÉ DE LA LAMPISTERIE. — Pas encore.

UN JOURNALISTE. — Dans cinq minutes, elle sera là.

L'HOMME DU MONDE. — Et ses bagages ?

LE CHEF DE TRAIN, *en passant.* — Tout est enregistré. Cinquante-six caisses.

L'HOMME DU MONDE. — La troupe?

LE JOURNALISTE. — Partie devant, hier soir, avec le matériel et les décors.

L'HOMME DU MONDE. — Alors, ce matin, elle est seule?...

LE JOURNALISTE. — Absolument seule, avec sa dame de compagnie...

UNE VIEILLE DAME, *qui s'approche.* — La mère Dubois? C'est une de mes amies...

LE JOURNALISTE. — Oui... Son impresario, son secrétaire, ses deux femmes de chambre, et son Circassien.

L'HOMME DU MONDE. — Birkiz?

LA VIEILLE DAME. — Lui-même, qui ne la quitte pas, monsieur, et qui couche sur le paillasson en travers de sa porte, avec ses deux pistolets d'argent dans les mains, tout chargés, à balle vénéneuse.

L'HOMME DU MONDE. — Cristi ! Elle est gardée.

LA VIEILLE DAME. — A carreau. En voyage, il faut ça.

UN EMPLOYÉ. — N'encombrez pas, messieurs, s'il vous plaît.

LE PETIT BOURGEOIS. — Oui... oui. Nommez-nous-en d'autres.

LE JOURNALISTE. — Voici Caprot, l'ancien directeur du musée de cire de La Haye... Heydkünen, l'homme qui fait les étains... Brez de Kâl, des affiches. Chose, du tunnel sous-marin... le docteur Vomin... tout jeune, décoré... qui vient de laisser crever le général Peaudor.

LE PETIT BOURGEOIS. — C'est tout Paris. N'y a pas à dire.

L'HOMME DU MONDE. — Chut! Quoi ? La voilà !

LA VIEILLE DAME. — La voilà! La voilà !

LE JOURNALISTE. — La voilà ! C'est elle !

LA GARE ENTIÈRE. — La voilà !

UN PEINTRE. — Qu'elle est belle ! Le départ la transfigure !

Elle s'avance...

L'HOMME DU MONDE. — Et si vous la voyiez quand elle arrive?

...Elle paraît exténuée de joie...

UN BICYCLISTE. — Toujours étonnante !...

...Elle tient à la main des fleurs...

LE PETIT BOURGEOIS, *interrogatif.* — Son vieux père ?...

...Qu'elle sème, comme Ophélie.

LE JOURNALISTE. — Le vieillard à cheveux noirs ? Oui.

LE PETIT BOURGEOIS. — Je le prenais pour le Circassien.

Elle monte sur le marchepied.

LE BADAUD. — Et ses enfants, sans doute ? les deux petits garçons à col marin ?

LE PETIT BOURGEOIS, *polisson.* — Est-ce qu'ils sont vraiment d'elle?

LE JOURNALISTE. — Parbleu !... En voilà une question ?

LE PETIT BOURGEOIS. — Mais oui. Je voulais dire...

UN BADAUD, *désignant le sleeping à un petit bourgeois.* — C'est son wagon ?

LE PETIT BOURGEOIS. — Oui. Vous avez vu à l'intérieur? C'est épatant!

LE BADAUD. — Non. C'est comme tous les wagons.

LE PETIT BOURGEOIS. — Sans doute. Mais ça ne fait rien, c'est curieux tout de même. Vous savez qu'elle emporte ses draps avec elle? En soie noire.

LE BADAUD. — Oh! les avez-vous vus?

LE PETIT BOURGEOIS. — Non. Mais on me l'a dit. Que de monde! Ça grossit dans des proportions... Tout à l'heure, le quai ne sera plus possible.

LE BADAUD. — Eh bien, on montera sur les marchepieds.

LE PETIT BOURGEOIS. — Et Tout-Paris qui est là!

Le journaliste s'approche et écoute.

LE JOURNALISTE. — Tout-Paris.

LE PETIT BOURGEOIS. — Qui donc c'est ce grand beau jeune homme.?

LE JOURNALISTE. — Le marquis d'Ortensia.

LE PETIT BOURGEOIS. — Cet autre?

LE JOURNALISTE. — Un auteur dramatique belge.

LA VIEILLE DAME. — Celui-ci?

LE JOURNALISTE. — Un poète.

LE PETIT BOURGEOIS. — Celui-là?

LE JOURNALISTE. — Aussi.

L'HOMME DU MONDE. — Cette personne âgée?

LE JOURNALISTE. — Madame de Rival... la grande marchande à la toilette de la rue de la Victoire.

LA VIEILLE DAME. — Derrière elle...

LE JOURNALISTE. — Héléna Topsek, la revendicatrice de l'indépendance hongroise...

LE PETIT BOURGEOIS. — A qui donne-t-elle le bras?

LE JOURNALISTE. — A madame Bige, la manucure. Et puis...

L'HOMME DU MONDE. — Taisez-vous. Elle va parler... Non.

LE PETIT BOURGEOIS. — Elle n'a pas la force...

LE BADAUD. — Et quelle force elle a pourtant!

LA VIEILLE DAME. — Elle est en fer.

LE BICYCLISTE. — En acier.

L'EMPLOYÉ DE LA LAMPISTERIE. — En chêne.

HÉLÉNA TOPSEK. — En or!

LE PETIT BOURGEOIS. — Je ne sais pas en quoi elle est.

L'HOMME DU MONDE. — Chut... Elle parle.

Silence.

LE BADAUD. — Non. Ça n'est que des baisers...

Acclamations.

LE JOURNALISTE. — Je vais bien la faire causer, moi!

Il fend la foule.

LE PEINTRE, *extasié.* — Quelle ligne! La belle ligne!

L'EMPLOYÉ DE LA LAMPISTERIE. — La ligne du Nord? On peut le dire, monsieur.

LE PEINTRE. — Mais non. Elle! Elle seule!

LE JOURNALISTE, *à l'étoile.* — Madame... Illustre artiste... Deux mots? Un seul?

L'ÉTOILE. — Soit... Un... Pas plus.

L'AUTEUR DRAMATIQUE BELGE. — Atten-

dez... s'il vous plait? Notre ami Gulus de Silvaine va lire un sonnet...

L'EMPLOYÉ. — En voiture... Allons! en voiture!

LE JOURNALISTE. — Je n'ai pas le temps... Mon journal...

GULUS DE SILVAINE, *qui déclame, son papier à la main :*

Ainsi tu pars... tu pars... tu pars!

L'ÉTOILE, *à Gulus.* — Tout à l'heure.

LE JOURNALISTE. —Votre tournée? Combien?

L'ÉTOILE. — Un an et demi. Ça n'est qu'une petite.

LE JOURNALISTE. — Que faites-vous?

L'ÉTOILE. — Je traverse l'Allemagne.

LE JOURNALISTE. — Sans vous arrêter, j'espère?

L'ÉTOILE. — Sans m'arrêter! Du moins en allant. Au retour, je ne sais pas. Si, d'ici là, l'Alsace et la Lorraine... Nous verrons... Je traverse donc l'Allemagne, le Danemark, la Suède... Je brûle tout ça... Déjà fait dix fois. Je donne cinq représentations en Laponie.

LE JOURNALISTE. — Quoi?

L'ÉTOILE. — *Froufrou.* Par la presqu'île de Kola, je gagne la mer Blanche, Arkangel, les monts Ourals. Je les franchis. Tout en haut, *Nuit d'octobre.* Je redescends par la Caspienne, et me repose quinze jours à Téhéran.

LE JOURNALISTE. — Quoi ?

L'ÉTOILE. — *Amoureuse.* Demandée par le Shah.

LE JOURNALISTE. — Après? Après?...

L'ÉTOILE. — Le royaume de Cachemire, Lahore... les noms divins : Calcutta, Madras, Ceylan. Huit représentations à Ceylan.

LE JOURNALISTE. — Quoi?

L'ÉTOILE. — *Lolotte.* Là, je ne sais pas encore ce que je ferai. Mon impresario voudrait Bornéo. J'hésite... Si je me décide... je leur donnerai *Maison de poupée.* Ibsen a promis de venir.

LE JOURNALISTE. — A Bornéo?...

L'ÉTOILE. — Il viendra.

L'EMPLOYÉ. — En voiture, messieurs!... N'obstruez pas.

GULUS DE SILVAINE. — Ainsi, tu pars... tu p...

L'ÉTOILE, *debout sur le marchepied du wagon.* — Ah! Gulus!... ami!...

UN DES ENFANTS. — Maman!...

L'ÉTOILE. — Mes enfants!... Chéris!... Trésors!... Travaillez bien! Père... *(On ferme les portières. Les mouchoirs partent tout seuls, soit pour s'agiter, soit pour essuyer des yeux. Tous les chapeaux d'hommes à bout de bras. Il ne manque que la* Marseillaise.)

L'ÉTOILE, *à la portière.* — Adieu!... C'est trop!... *(On lui jette des bouquets.)* Ah! des fleurs! des pleurs! Adieu!...

TOUS. — Non! non! Revoir... pas d'adieu!... *(Le sifflet.)*

UNE VOIX. — Restez!

HÉLÉNA TOPSEK. — Qu'elle reste!... Vive la Hongrie!

L'HOMME DU MONDE. — Pensez à nous! Aux abonnés!

LE POÈTE. — Tenez ferme et haut le drapeau de l'art!

UN DES ENFANTS. — Maman!

L'ÉTOILE, *à bout.* — Père... Petits... M'en vais!... Mon pays... France... Toujours!

LE PEINTRE. — C'est Marie Stuart!

UN SPECTATEUR. — Eh bien! et nous, alors, qu'est-ce que nous sommes!

GULUS DE SILVAINE. — Ah! des affligés, messieurs! des morts!...

(On ne voit plus que la fumée. Tout-Paris se désagrège.)

IV

POUR LA GALANTERIE

IV

POUR LA GALANTERIE

PAULINE ROSE. — Vingt et un ans.
MADAME LOUPE, la lingère. — Soixante ans.

A Poitiers. Chez Pauline Rose. Appartement meublé. Deux grandes malles ouvertes... Sur les sièges, des robes, des jupons, etc. Près de la fenêtre, la lingère coud.

PAULINE. — Serez-vous prête à temps, madame Loupe ?

MADAME LOUPE. — Mais oui, mademoiselle.

PAULINE. — Vous ne me ficherez pas en retard ?

MADAME LOUPE. — Mais non, mademoiselle.

PAULINE. — C'est que je pars demain matin, sans faute...

MADAME LOUPE. — Je sais. Tout sera fini, vos pantalons, vos chemises...

PAULINE. — Et mes cache-corsets?

MADAME LOUPE. — Aussi.

PAULINE. — Je respire. Cette bonne madame Loupe!

MADAME LOUPE, *bougonnant.* — Cette bonne madame Loupe! Cette bonne madame!... En attendant, vous vous en moquez bien. C'est son dernier jour de couture chez vous... Mais ça vous est bien égal... Vous n'en avez point de chagrin. Vous allez à Paris... Tout disparaît devant ça. C'est-i-vrai?

PAULINE. — Sans doute, je suis contente d'aller à Paris... rudement contente... Mais je vous regretterai tout de même plus d'une fois.

MADAME LOUPE, *haussant les épaules.* — ... Donc pas de bêtises!

PAULINE. — Si. Parce que des lingères comme vous, travailleuses, et puis aussi adroites... je ne sais pas si j'en retrouverai.

MADAME LOUPE. — Dame, sans me vanter, mademoiselle, c'est bien possible que non. J'ai un œil et une aiguille qui vont d'accord, ça, je peux le dire. Pour mes soixante ans, je rafraîchis encore la dentelle comme pas beaucoup.

PAULINE. — Comme personne.

MADAME LOUPE. — Mademoiselle est bien flatteuse. Pourtant, vous savez? avec vous, je n'ai que demi-mérite. Dans notre métier, il y a du linge avec lequel on a du plaisir plus qu'avec d'autre : c'est celui du monde jeune et agréable. Pantalon pour pantalon, à égalité de finesse et de tissu, eh bien, y en a que j'ai jamais pu festonner proprement et de bonne amitié.

PAULINE. — Pourquoi?

MADAME LOUPE. — Parce que la personne ne me revenait pas. Les camisoles de madame la mairesse, tenez! Elles ne me disent rien. Tandis que vous...

PAULINE. — Je vous reviens?

MADAME LOUPE. — Oui. Mademoiselle me plaît. Elle est engageante comme son nom. Aussi, je ne vous le cache pas... ça m'ennuie

bien que vous vous en alliez. Sans compter que...

PAULINE. — Quoi ?

MADAME LOUPE. — Rien.

PAULINE. — Écoutez donc, madame Loupe?

MADAME LOUPE. — Mademoiselle.

PAULINE. — J'ai une idée. Ne bondissez pas. Réfléchissez avant de dire non.

MADAME LOUPE. — Ça va être quelque chose d'inimaginable !

PAULINE. — Pas du tout. Pourquoi ne viendriez vous pas à Paris ?

MADAME LOUPE. — Moi ?

PAULINE. — Vous.

MADAME LOUPE. — Là ! Qu'est-ce que je disais que vous alliez déraisonner ? Moi ? à Paris ?

PAULINE. — Sans doute.

MADAME LOUPE. — Quitter Poitiers ?

PAULINE. — Je le quitte bien, moi !

MADAME LOUPE. — C'est pas la même chose. Ah ! mais non ! Ah ! mais non ! jamais d'la vie !

PAULINE. — Vous aimez donc bien Poitiers ?

MADAME LOUPE. — Il s'agit pas de Poitiers, il s'agit de Paris. Qu'est-ce que j'y ferais?

PAULINE. — De la lingerie. Ce que vous faites ici.

MADAME LOUPE. — Et de la clientèle?

PAULINE. — Vous en trouveriez; je vous en procurerais.

MADAME LOUPE. — Vous? Mais qui connaissez-vous à Paris? Vous ne connaissez seulement pas Paris lui-même?

PAULINE. — Pardon! J'y ai été quinze jours, au moment de l'Exposition. Hôtel du Vésuve et d'Arras.

MADAME LOUPE. — Quinze jours ou rien, c'est pareil!

PAULINE. — En tout cas... monsieur en connaît, du monde à Paris, lui. Par monsieur, vous pourriez...

MADAME LOUPE. — Monsieur a bien d'autres choses. Laissez donc! Et puis ça n'a pas de bon sens.

PAULINE. — Ah çà! vous ne direz pas que monsieur n'a pas des relations assez puissantes? Vous savez ce qu'il vient d'être nommé, monsieur?

MADAME LOUPE. — Non.

PAULINE. — Attaché au Cabinet du ministre de l'agriculture.

MADAME LOUPE. — Mâtin ! Et il vous emmène avec lui habiter Paris ?

PAULINE. — Oui. D'abord, il ne voulait pas. Et puis, il s'est décidé. Aussi, je suis dans le bonheur. Et lui non plus, il n'est pas fâché de quitter Poitiers. Il en avait assez d'être conseiller de préfecture !

MADAME LOUPE. — Monsieur est très gentil. Je ne peux pas dire le contraire. Tous ces messieurs que j'ai vus chez vous, d'ailleurs, mademoiselle, sont aussi très gentils.

PAULINE. — Oh ! les autres, vous savez ! madame Loupe, c'était en tout bien...

MADAME LOUPE. — Tout honneur ? Allons donc !

PAULINE. — Ma parole. C'était de la société... des chasseurs... Des amis, rien de plus. Monsieur, lui, c'est mon petit ami.

MADAME LOUPE. — Enfin, ça vous regarde. Chacun s'arrange comme il veut.

PAULINE. — Taisez-vous. Et puis, tout ça ne me dit pas pourquoi vous résistez tant à venir vous établir à Paris.

MADAME LOUPE. — Parce que.

PAULINE. — Parce que quoi?

MADAME LOUPE. — Parce que je n'aime pas Paris.

PAULINE. — Est-ce possible!

MADAME LOUPE. — Oui. Et à un point que, si vous m'en croyiez... Mais vous allez me traiter de folle?

PAULINE. — Parlez.

MADAME LOUPE. — Eh bien, si vous m'en croyiez, vous n'iriez pas...

PAULINE. — A Paris?

MADAME LOUPE. — Mais oui. Vous resteriez ici, à Poitiers, avec moi.

PAULINE. — Merci. Ah! elle est bonne!

MADAME LOUPE. — Qu'est-ce que vous allez faire à Paris?

PAULINE. — Mais, je vous l'ai dit, habiter...

MADAME LOUPE. — Avec monsieur?

PAULINE. — Non. Mais pas loin. Dans le même quartier.

MADAME LOUPE. — Et puis? C'est pas tout?

PAULINE. — Comment?

MADAME LOUPE. — Voyons? Causons en franchise, mademoiselle. Vous êtes jeune, gen-

tille, une taille ronde et le pied malin... Vous allez à Paris avec... avec des idées.

PAULINE. — Quelles idées?

MADAME LOUPE. — Faites pas la Poitevine. Vous m'entendez bien. Des idées d'avenir... d'espérance... de richesse... tout... quoi? Monsieur est aimable, il vous donne un bon petit fixe depuis trois ans... Mais, enfin, vous savez bien vous-même que ça ne durera pas toute l'éternité?... A la minute encore, vous me racontiez que ça n'avait pas été tout seul de vous emmener à Paris. Depuis, il a changé... Ça veut dire qu'il vous quittera un jour.

PAULINE. — Jamais.

MADAME LOUPE. — Ou que vous le quitterez.

PAULINE. — Jamais.

MADAME LOUPE. — Faut pas dire : jamais, mademoiselle. C'est pas un mot de la vie. Vous vous séparerez donc. Ça arrivera. Alors, vous avez la pensée de perspective... que vous aurez des aventures... des grands seigneurs... des riches Altesses... et le velours, la soie, les bijoux... tout ce qui vaut la peine, quoi!

PAULINE. — Eh bien? Après? petite mère

Loupe? Après? Quand je rêverais parfois à ce que vous dites?

MADAME LOUPE. — Allons donc! Nous y voilà!

PAULINE. — Où serait le mal?

MADAME LOUPE. — Oh! ça n'est pas qu'il y aurait du mal, mademoiselle.

PAULINE. — Alors?

MADAME LOUPE. — C'est que vous vous trompez, que vous vous induisez en erreur... Paris, c'est pas ça... du moins pour la plupart.

PAULINE. — Qu'en savez-vous?

MADAME LOUPE, *s'arrêtant de coudre.*— Ce que j'en!... Tenez, mademoiselle... Ne mentez pas. Vous avez bien entendu parler de Clara Tutu?

PAULINE. — Clara Tutu? *(Elle rit.)*

MADAME LOUPE. — Oui.

PAULINE. — Non.

MADAME LOUPE. — Mais si. Sous l'Empire.

PAULINE. — C'est la première fois que ça me sonne... Tutu... *(Elle pouffe.)*

MADAME LOUPE. — Eh bien, Clara Tutu, mademoiselle... Ne riez plus, je vous en prie, vous me donnez envie de pleurer. Clara Tutu, c'était moi.

PAULINE. — Vous?

MADAME LOUPE. — Moi.

PAULINE. — Une cocotte?

MADAME LOUPE. — Oh! mademoiselle! Pour qui?... Non. Une lorette. On disait comme ça, alors.

PAULINE. — Vous?

MADAME LOUPE. — Oui, mademoiselle! Mais oui!

PAULINE. — Mais comment? Par quels malheurs?...

MADAME LOUPE, *malicieuse*. — Quoi? Comment? V'là que ça vous attise, à présent? Je vous deviens un personnage? Cette grosse mère Loupe, tout de même! qui reprise mon linge... à cinquante sous la journée. Voyez-vous ça... Elle a été quelqu'un! Et vous me regardez avec d'autres yeux, des yeux du dimanche.

PAULINE. — Racontez.

MADAME LOUPE. — Oh! c'est pas long! C'est pas long — parce que c'est si long, il y en aurait tant à dérouler, et tant! qu'il vaut mieux le dire en cinq minutes.

PAULINE. — Oh! quel dommage!

MADAME LOUPE. — Sans compter que c'est

plus la peine de me carnager avec ces vieux fantômes. Ce qui est mort est mort. Eh bien, j'ai été comme vous, mademoiselle. Presque la même affaire. J'étais modiste, à Lyon. J'avais un ami, et même plusieurs... Et puis un jour, j'ai eu le goût de Paris. Il m'a fallu Paris, tout de suite. J'y ai couru. Ah! ça n'a pas traîné. En six mois, j'en étais une. Et une grande encore. J'en ai eu. des machines! Il m'en est arrivé!

PAULINE. — Quoi?

MADAME LOUPE. — Tout. J'ai eu des chevaux d'Arabie, des cachemires, une daumont, des perles à mes jarretières...

PAULINE. — Oh!

MADAME LOUPE.— Et des bijoux, des domestiques... un hôtel à moi... une baignoire d'argent.

PAULINE. — Oh! Mais... vous étiez... *(Elle s'arrête.)*

MADAME LOUPE. — Allez? Quoi?

PAULINE, *hésitante.* — Je veux dire... Vous étiez donc belle?

MADAME LOUPE. — Très belle.

PAULINE. — Et... qu'est-ce que c'est devenu?

MADAME LOUPE. — Ma beauté?

PAULINE. — Non. Tout ça... les chevaux, l'hôtel, les bijoux ?

MADAME LOUPE. — Comme la beauté, ma chère. Ç'a fondu. Les mauvais amants sont tombés sur moi, les mauvais hommes, les mauvais sorts, les mauvais jours, mauvaises nuits... tout mauvais. Et l'âge. Et puis, la misère. Et le pain qu'il faut quand même, alors qu'on ne peut plus le gagner avec son gagne ! Ah ! ma câline !

PAULINE. — Alors ?

MADAME LOUPE. — Alors, je me suis souvenue que j'étais adroite de mes petites pattes quand j'étais gamine... Je me suis dit : ma fille, à présent, c'est avec tes doigts qu'il faut que tu te nourrisses. Et j'ai travaillé, j'ai appris les travaux difficiles.... j'avais de bons yeux, une aiguille de fée... Le hasard m'a poussé à Poitiers... j'y mourrai. J'ai ma chaise à Saint-Porchaire. Et je ravaude le petit feston de trois francs des dames de la société... moi qui ai eu à ma chemise... trois petits pâtés, elle est brûlée !.. des points d'Angleterre que je déchirais avec mes dents... aux heures de Saint-Guy... Dites-moi que c'est curieux ?

PAULINE. — C'est curieux. Oui.

MADAME LOUPE. — Aussi, je voudrais que ça profite à d'autres bêtes qu'à moi. On est si malheureuse après ! Et il y a toujours un après. Toujours. Voilà pourquoi je vous dis: restez donc à Poitiers. Vous y êtes connue, bien posée... Ça ira comme ça jusqu'à trente-cinq... sept... huit... Au soir de quarante, vous trouverez à la chandelle un brave homme qui vous épousera... un agriculteur... un commerçant.. Si. Y en a. Au lieu d'aller là-bas... courir les diamants et le ruisseau... Restez donc.

PAULINE, *secouant la tête.* — Non. Quand même... je veux aller à Paris. Je le veux... Et puis, en somme... vous avez vécu ? vous avez joui ?

MADAME LOUPE. — Ça, c'est vrai.

PAULINE. — On ne peut pas vous le retirer ?

MADAME LOUPE. — On ne peut pas. J'y pense... en comptant mes points... Je repasse ma gloire.

PAULINE. — En ce cas...

MADAME LOUPE, *vaincue.* — Ah ! ma foi ! vous avez raison.

PAULINE, *qui triomphe.* — Vous voyez bien!

MADAME LOUPE, *tout bas.* — Quoique...

Et le silence s'établit. La vieille lingère coud. La petite grisette est songeuse en tassant ses malles.

V

POUR LE MIDI

V

POUR LE MIDI

MONSIEUR. — Quarante-neuf ans.

MADAME. — Trente-trois ans.

UNE AMIE.

A Paris, en décembre. Cinq heures du soir.

L'AMIE. — Alors, votre femme est sortie?

MONSIEUR. — Oui, madame.

L'AMIE. — Je le regrette. J'aurais été heureuse de l'embrasser en passant. Je vais l'attendre.

MONSIEUR. — Si vous voulez. Cependant, j'ai peur qu'elle ne rentre tard. Surtout aujourd'hui.

L'AMIE. — Pourquoi?

MONSIEUR. — Nous partons demain.

L'AMIE. — Ah!

MONSIEUR. — Mais oui.

L'AMIE. — Effectivement, j'ai aperçu des malles dans l'antichambre... Vous partez... tous les deux?

MONSIEUR. — Tous les deux.

L'AMIE. — Où cela?

MONSIEUR. — Dans le Midi.

L'AMIE. — Heureux mortels!

MONSIEUR. — Ne dites pas ça, madame! Ce qu'on nous a dit de fois : heureux mortels, depuis quinze jours! Vous ne pouvez pas vous en faire une idée. Je commence à m'en lasser.

L'AMIE. — Sérieusement, vous trouvez que vous êtes à plaindre?

MONSIEUR. — Non. Mais peut-être pas à envier.

L'AMIE. — Mais si. Mais si... Le Midi! *(Elle soupire.)* Le ciel bleu... les fleurs. Ah! Dieu! je ne peux pas regarder les affiches les belles affiches tentantes d'Hugo d'Alesi sans avoir les larmes aux yeux.

MONSIEUR. — A ce point-là?

L'AMIE. — A ce point-là. Je bats des ailes... j'aspire à l'azur... aux brises méditerranéennes... tièdes délices.

MONSIEUR. — Vous n'êtes pas romance à moitié.

L'AMIE. — La romance a du bon. Oui, je regrette bien de ne pas pouvoir y aller, moi, dans le Midi !

MONSIEUR. — Qu'est-ce qui vous en empêche ?

L'AMIE. — Tout. Les occupations de mon mari, les enfants... la question d'argent. Mais vous, puisque vous êtes si peu enthousiastes, pourquoi partez-vous ?

MONSIEUR. — Ce n'est pas moi. Si j'étais seul... Paris n'est jamais si chaud que l'hiver.

L'AMIE. — N'exagérez pas.

MONSIEUR. — C'est à cause de ma femme que je me déplace. Pour sa santé.

L'AMIE. — Ah !

MONSIEUR. — Le médecin veut le Midi. Entre nous, à son point de vue, il n'a pas tort. Dès que nous arrivons chaque année à cette époque-ci, Gabrielle n'en peut plus, elle est sur le flanc.

L'AMIE. — De quoi?

MONSIEUR. — De quoi? Mais de son été.

L'AMIE. — Elle ne se repose donc pas, l'été?

MONSIEUR. — Ah bien, oui! Au contraire.

L'AMIE. — Comment? Aux bains de mer et ensuite à la campagne?

MONSIEUR. — Elle en fait trois fois plus qu'à Paris. D'abord, elle arrive en juillet, claquée, sur le flanc.

L'AMIE. — Encore. Mais de quoi? Sur le flanc de quoi?

MONSIEUR. — De son printemps! De la saison de printemps à Paris! C'est le moment le plus dur, le printemps. Les bals, goûters, les Salons, les dîners, les garden-parties... tout le bataclan.

L'AMIE. — Finalement, je vois qu'en ce moment elle a grand besoin de partir...

MONSIEUR. — Oui. Il n'est que temps pour elle, de filer... de s'isoler un peu.

L'AMIE. — De se mettre au vert.

MONSIEUR. — Non. Mais au bleu. Et alors, moi, bonne bête, je l'accompagne. Ça ne m'amuse pas, au fond, j'ai ici mes habitudes, mon Cercle. Mais, qu'est-ce que vous voulez?

L'AMIE. — Et où allez vous?

MONSIEUR. — A Cannes.

L'AMIE, *en extase.* — Cannes! Oh! Cannes!

MONSIEUR. — Vous connaissez?

L'AMIE — Pas du tout. Mais je voudrais tant! Je n'ai jamais été dans le Midi! figurez-vous!

MONSIEUR. — Vraiment? heureuse mortelle!

L'AMIE. — Vous n'êtes pas sérieux.

MONSIEUR, *qui prête l'oreille.* — Tenez. J'entends ma femme. Je vais en profiter, si vous le permettez...

L'AMIE. — Pour me demander votre liberté? Allez, allez... homme pressé...

MONSIEUR. — C'est que j'ai, moi aussi, mes petits préparatifs.

L'AMIE. — Allez! Je vous déteste.

Il sort. Et, presque aussitôt, sa femme entre par l'autre porte.

MADAME, *entrant.* — C'est mon mari qui sort?

L'AMIE. — Oui. Bonjour, ma chère. Il me tenait compagnie.

MADAME. — Bonjour.

L'AMIE. — Eh bien, vous partez donc?

MADAME. — Demain. Je suis morte. Si vous saviez tout ce que je viens de faire!

L'AMIE.— Vous venez de chez votre médecin?

MADAME. — Non. Je n'ai pas eu le temps d'y aller depuis trois semaines!

L'AMIE. — Vraiment? Qu'est-ce qui vous absorbe donc?

MADAME. — Ma couturière, la modiste... la lingère... Mes fourrures qui ne sont pas en état.

L'AMIE. — Vos fourrures? Puisque vous allez...

MADAME. — Dans le Midi? Je vous entends. Mais il gèle dans le Midi, ma bonne. J'ai reçu ce matin une lettre de Monte-Carlo. Ils ont de la neige. On ne va plus qu'en traîneau.

L'AMIE. — Vous n'avez pas besoin de tant de toilettes que ça, puisque vous allez là-bas pour vous reposer...

MADAME. — Vous croyez? Eh bien, et les fêtes? et le Carnaval? Car nous resterons jusqu'au Carnaval. Mon intention n'est pas de m'enterrer, non.

L'AMIE. — Je croyais que votre santé...

MADAME. — Ma santé? Elle est excellente! En voilà une plaisanterie... Je devine. C'est mon mari qui vous a raconté ça?

L'AMIE. — Oui.

MADAME. — Et vous l'avez cru? Vous avez de l'ingénuité. Mais non, ma chère, telle que vous me voyez, je suis furieuse!

L'AMIE. — De quoi?

MADAME. — D'être obligée de quitter Paris, au moment des premières... tout le monde rentre... Tantôt encore... jamais la rue de la Paix n'a été si belle et animée...

L'AMIE. — Pourtant, le Midi... les orangers...

MADAME. — On les fait venir de Paris. Ah! je vous en conjure! J'en ai par-dessus la tête, du Midi!

L'AMIE. — Alors, je ne comprends plus.

MADAME. — Mais si, c'est bien facile à comprendre. Je n'y vais qu'à cause de mon mari. Pour sa santé.

L'AMIE. — Bah! Le docteur...

MADAME. — Veut le Midi. Entre nous, à son point de vue, il n'a pas tort. Dès que nous arrivons, chaque année, à cette époque-ci, Gustave n'en peut plus. Il est sur le flanc.

L'AMIE. — De quoi?

MADAME. — Mais... de son été.

L'AMIE. — Aussi? L'été, il ne se repose donc pas?

MADAME. — Ah! bien oui! Au contraire!

L'AMIE. — Comment. Au bord de la mer?... et ensuite à la campagne?...

MADAME. — Il en fait trois fois plus qu'à Paris! D'abord, il arrive en juillet, claqué, sur le flanc... *(L'amie rit.)* Qu'est-ce qui vous fait rire?

L'AMIE. — Rien. Mais sur le flanc... de quoi ?

MADAME. — De son printemps. Le printemps, pour ces messieurs, à Paris vous savez! c'est le moment dur... et ils ne sont guère raisonnables... Je ne veux rien approfondir!

L'AMIE. — Finalement, je vois qu'à cette heure il a grand besoin de partir?

MADAME. — Certes. Il n'est que temps pour lui, de filer... de s'isoler un peu.

L'AMIE. — De se mettre au bleu.

MADAME. — Au vert, surtout. Et alors, moi, bonne femme, je l'accompagne. Ça ne m'enchante pas, entre nous. J'ai ici mes rela-

tions, mon jour... Mais, qu'est-ce que vous voulez?...

L'AMIE. — Bref, vous allez à Cannes?

MADAME. — Non.

L'AMIE. — Cependant, il m'a dit...

MADAME. — Ah! lui, oui, il va à Cannes.

L'AMIE. — Et vous?

MADAME. — A Nice, moi. Je descends chez des amis.

L'AMIE. — Et lui?

MADAME. — A Cannes. Chez une parente.

L'AMIE. — Vous serez longtemps séparés?

MADAME. — Non. Deux mois.

L'AMIE. — Après, par exemple...

MADAME. — Nous nous rejoindrons... peut-être!

L'AMIE. — Où ça.

MADAME. — A Hyères. A moins que... Enfin, ça dépendra... Et notez que nous nous adorons!

L'AMIE. — J'en suis bien sûre.

MADAME. — Seulement, n'est-ce pas? on est toujours bien assez l'un avec l'autre. Et vous restez, vous, ici, dans ce cher Paris?... Vous allez pouvoir vous reposer... vous chauffer... jouir un peu de la vie... de la vie de famille...

L'AMIE. — Ne m'en parlez pas!

MADAME. — Vous êtes bien heureuse! Chère amie... Ça n'est pas pour vous renvoyer...

L'AMIE. — Je me sauve...

MADAME. — Vous m'écrirez?

L'AMIE. — Oui. Vous aussi?

MADAME. — Je n'aurai guère le temps... Je voudrais déjà être revenue.

VI

GRANDES MANŒUVRES

VI

GRANDES MANŒUVRES

M. CHAINE. — Soixante-quinze ans.

MADAME CHAINE. — Soixante-six ans.

MARIANIK. — Cinquante-sept ans.

LE CAPORAL BESSEAU. — Vingt ans. Un brun, joufflu, bon enfant.

Dans une petite ville de Bretagne, où les troupes, au cours des manœuvres, sont de passage pour vingt-quatre heures. Mi-septembre. Chez M. et madame Chaine, impasse Ballanek, derrière l'église. Une chambre toute blanche, aux murs blancs, aux rideaux blancs, avec des tableaux de famille et, croisées dans le fond du lit, deux grandes palmes de Jérusalem.

Sur ce lit, un dormeur qui ronfle à poings fermés. Trois heures du matin sonnent au clocher de Saint-Razker. La porte s'ouvre et la mère Marianik, en coiffe locale, entre, portant sur son bras gauche une culotte garance avec des effets de fantassin, et au bout de ses doigts une énorme paire de godillots. Elle vient près du dormeur, qu'elle secoue.

MARIANIK. — Hé ! là ! Hé ! là ! monsieur le soldat ?

BESSEAU *pousse d'abord quelques grognements, puis, d'une voix forte.* — Debout, allons, nom de...

MARIANIK, *scandalisée.* — Ch... chut ! Voulez-vous ? sainte Vier... Ah ! ça !

BESSEAU. — De quoi ?... Ah !... oui... pardon, excuses... On se croyait à la chambrée... alors... Est-ce qu'il est déjà l'heure ?

MARIANIK. — Oui. Mais on a le temps. On a ben le temps.

BESSEAU. — C'est égal, j'ai dormi tout de même.

MARIANIK. — Et... comme les anges ?

BESSEAU. — Ça, oui.

MARIANIK. — Dame! aussi... c'est qu'il est bon !

BESSEAU. — Qui donc?

MARIANIK. — Eh! le lit de mademoiselle.

BESSEAU, *qui ne comprend pas.* — S'il vous plaît ?

MARIANIK. — Je dis qu'il est bon, le lit de mademoiselle.

BESSEAU, *qui tape sur le traversin.* — Celui-ci ?

MARIANIK. — Où que vous avez couché ! Ben sûr !

BESSEAU. — Ah ! c'est le lit ?

MARIANIK. — Mais oui.

BESSEAU. — De leur fille ?

MARIANIK. — Leur unique, de fille... parce que leur fils...

BESSEAU. — Tiens, tiens. C'est comme ça la chambre de leur fille ?

MARIANIK. — Qu'ils vous ont donnée... La donnent toujours aux militaires, quand il en devient !

BESSEAU. — Ben, mais alors, et elle? Je l'ai pas vue ?

MARIANIK. — Oh ! elle n'est pas ici.

BESSEAU. — Où ça.

MARIANIK. — Ben loin, sous le soleil... en Espagne.

BESSEAU. — Un voyage... un brin de voyage!... Et quand c'est-il qu'elle a écrit qu'elle revenait?

MARIANIK. — Elle ne reviendra jamais.

BESSEAU. — Elle est fâchée avec?

MARIANIK. — Elle! hé! là! sainte Vier... Elle est religieuse...

BESSEAU. — Ah! *(Il songe.)* Ça diffère. Enfin, tout de même... elle avait là une petite chambre bien frottée, bien avenante... oui. Si je l'avais eue, moi, j'y aurais resté... J'aurais pas été chez les Espagnols... non!

MARIANIK. — Elle voulait.

BESSEAU. — Il faut que je me lève, avec tout ça...

MARIANIK, *montrant les vêtements qu'elle a déposés sur une chaise.* — V'là vos culottes, et puis, les autres... Je les ai brossés. Y en avait de la crotte!

BESSEAU. — Merci. Vous êtes d'attaque. *(Apercevant les chaussures.)* Et puis, mes bateaux que vous avez aussi?... Mais c'est que c'est

astiqué! bon sang!... que ça reluit comme une glace... qu'on s'y ferait la barbe!... Ah! ben... vous savez? la petite mère bretonne... si vous voulez me brosser à la quatrième du trois...

MARIANIK. — C'est bon, c'est bon. Sautez à terre.

BESSEAU. — C'est que je ne peux point sauter.

MARIANIK. — Pendant que je suis là? moi? Une vieille que vous seriez mon gars... Ah! ah!... D'ailleurs, j'ai besoin de vous donner vot' déjeuner.

BESSEAU. — A votre aise... *(Il saute, il est en caleçon.)* Et puis... vous savez... moi... je m'habillerais devant le général... qu'il n'y verrait rien... parce que j'ai eu de l'instruction... *(Il enfile sa culotte.)* Mon père est papetier...

MARIANIK. — Aussi dame, vous êtes d'un grade... Quoi c'est-il que ça raconte ces deux petits barreaux que vous avez sur le bras?

BESSEAU. — Caporal... *(Il va à la toilette. La tête dans une cuvette pleine jusqu'au bord.)*

MARIANIK. — Ah! c'est ça qu'est caporal... C'est difficile de l'être?

BESSEAU, *qui s'essuie avec vigueur.* — Dame, oui !... Et puis de le rester... Vous avez de l'eau... là qu'est... c'est pas pour dire...

MARIANIK. — Elle est un peu fière? Elle sort du puits...

BESSEAU. — Oui, elle n'est pas bouillante... ça fait bon, ça craque l'œil, ça réveille.

MARIANIK, *qui a déposé un couvert et un verre sur un guéridon.* — Maintenant, je vais vous chercher ce que vous avez demandé.

BESSEAU. — Je n'ai rien demandé.

Il se chausse, avec précaution, tout doucement, comme s'il emballait des œufs.

MARIANIK. — Oui. Mais ils ont dit de vous donner tout ce que vous vouliez... ce que vous aimiez... Vous avez dit que vous aimiez le jambon... et puis le poulet... et puis la confiture... et puis la galette de blé...

BESSEAU. — Bien sûr, j'aime tout ça...

MARIANIK. — Vous aurez de tout ça...

BESSEAU. — Je pourrai plus marcher.

MARIANIK. — Mais que si !

BESSEAU. — Dépêchez alors... Nom d'un

chien... S'il faut que je mange de toutes ces bonnes histoires... je ne vais plus avoir le temps...

MARIANIK. — Vous avalerez double! *(Elle sort.)*

BESSEAU, *habillé, boutonné, reste seul. Il pense :* — Quelle gentille maison! Quelle belle petite chambre... claire... blanchette... qui sent l'enfance et le cœur pur! Et eux deux, les vieux, quelles braves et honnêtes gens! L'ont-ils assez gâté, depuis hier qu'il leur est arrivé à cinq heures du soir, crotté jusqu'aux oreilles! Ce dîner qu'ils lui ont servi! Et comme ils le regardaient!... Vraiment, en France, on aime le soldat... c'est gentil... ça fait du bien...

Et il regarde les murs blancs... le plafond... où sont posées trois petites mouches, le parquet qui brille comme une casserolle... Et il pense à tout ça... On entend des sonneries de clairon pendant que Marianik monte l'escalier de bois... lentement... parce qu'elle porte les plats, ça se devine. Et la voilà, chargée d'assiettes pleines de choses...

BESSEAU. — Vite ! Merci. Ah ! bien... Tout de même... si les camarades me voyaient... Une chance que j'ai eue d'être désigné, au dernier moment, pour venir ici. Bien sûr que le colonel n'a pas été peloté comme moi. *(Il est attablé et mange.)*

MARIANIK. — Dame ! non. Mais c'est toujours comme ça, ici. *(Elle écoute.)* Tenez... voilà monsieur et madame.

BESSEAU. — Non ! A cette heure-ci ? Ah çà ! ils ne se sont pas levés ?

MARIANIK. — Eux ? Mais si. Ah ! vous ne les connaissez pas ! Pour des militaires... je ne sais pas ce qu'ils feraient !... Donneraient leur chemise...

La porte s'ouvre : M. et madame Chaîne paraissent, habillés comme pour la messe, avec des figures de grands-parents. Ils sourient.

BESSEAU, *qui se lève.* — Comment ! monsieur... madame...

M. CHAINE. — Restez donc à table...

MADAME CHAINE. — Continuez de manger.

BESSEAU. — Vous avez pris la peine... Oh !...

M. CHAINE. — Mais oui.

MADAME CHAINE. — Ça nous fait plaisir.

BESSEAU. — Fallait pas. Ça me vexe.

MADAME CHAINE. — Avez-vous bien dormi ?

BESSEAU. — Un peu, madame. Comme un canon.

MADAME CHAINE. — Vous étiez si fatigué, hier soir !

M. CHAINE. — A la fin du dîner, vous fermiez les yeux sur votre chaise.

BESSEAU. — C'est vrai. Excuses. Je me suis conduit là comme un grossier.

M. CHAINE. — Laissez donc... Les soldats, on sait bien ce que c'est.

BESSEAU. — Vous avez l'air de point les mépriser ? Vrai.

MADAME CHAINE. — Dites que nous les aimons.

M. CHAINE. — Et de tout notre cœur.

BESSEAU. — La cause ?

M. CHAINE. — Nous en avons eu un.

BESSEAU. — Dans vot'famille.

MADAME CHAINE. — Oui.

BESSEAU. — Le papa de monsieur ou de madame... probable ? Un de l'Empire premier ?

M. CHAINE. — Non. Notre enfant.

BESSEAU, *qui comprend.* — Ah! c'est-il qu'il est?...

M. CHAINE, *qui baisse la tête.* — Oui.

BESSEAU. — A la dernière guerre?

M. CHAINE. — Oui.

BESSEAU. — Où ça?

M. CHAINE. — A l'armée de la Loire.

BESSEAU. — Cavalerie?

M. CHAINE. — Non. Infanterie.

BESSEAU. — Comme moi! N'y a qu'ça... l'infanterie!

M. CHAINE. — Oui. Et même il vous ressemblait... n'est-ce pas, maman?

MADAME CHAINE, *très émue.* — Oui.

BESSEAU, *étonné.* — Ah ben!

M. CHAINE. — Vous comprenez à présent?...

MADAME CHAINE. — Chaque fois qu'il en passe dans ce pays... toujours nous donnons la chambre de Lili...

M. CHAINE. — Lili c'est notre autre enfant...

MADAME CHAINE. — Notre fille qui...

BESSEAU, *les arrêtant.* — Oui, oui... le bon Dieu en Espagne... je sais... Vous faites pas de tourment pour rien...

MADAME CHAINE, *au soldat.* — Notre Daniel... C'était tout votre portrait, mon ami...

M. CHAINE. — Oui. Presque. Les yeux surtout.

MADAME CHAINE. — Notre grand malheur, c'est de n'avoir rien de lui, pas une photographie. On nous a rapporté sa montre et un scapulaire que je lui avais envoyé au moment de la déclaration... mais nous n'avons rien qui nous rappelle son visage. Sans doute, on ne l'a pas oublié... mais pourtant... avec les années...

M. CHAINE. — Ça s'efface.

MADAME CHAINE. — Aussi, hier, quand vous nous êtes arrivé avec votre billet de logement... papa et moi, nous avons poussé le même cri en nous regardant : Daniel! Vous ne vous en êtes pas aperçu?

BESSEAU. — Non. Excuses. J'avais les pieds péris.

M. CHAINE. — Nous vous pardonnons. Alors, vous avez tout ce qu'il vous faut?

BESSEAU. — Oui.

MADAME CHAINE. — Vous avez passé une bonne nuit et une bonne matinée?

BESSEAU. — Si on peut dire! oui!

MADAME CHAINE. — Vous penserez quelquefois... aux vieilles personnes des grandes manœuvres?

BESSEAU. — Sûr... parce que des personnes gentilles comme vous... Non. Tenez, monsieur, madame... ça me fait de la peine de vous en voir.

M. CHAINE. — Je le crois, caporal. Vous avez l'air d'un brave homme...

MADAME CHAINE. — Mais nous allons le mettre en retard! Il va se faire punir!

M. CHAINE. — Partez...

MADAME CHAINE. — Emportez le flacon de cognac.

BESSEAU. — Non.

M. CHAINE. — Mais si... En route, vous ne serez pas fâché.

BESSEAU, *confus.* — Oh! c'est trop... *(Il réfléchit.)* Mais savez-vous?... Je crois que j'ai une idée... Oui... pour vous remercier de vos douceurs... J'ai à Nantes, imaginez... à la caserne, une belle photographie que je me suis fait tirer... en tenue... y a pas trois mois... Sitôt de retour, je vous l'enverrai. Puisque

vous n'en avez pas du vôtre... sans doute ça ne sera que le caporal Besseau, mais, tout de même... la ressemblance... Ça vous... une petite consolation, quoi !

M. CHAINE, *très ému.* — Merci... Oh ! merci... Tu l'entends ? maman ?

MADAME CHAINE. — Oui. *(Elle pleure.)*

M. CHAINE, *qui tend la main au soldat.* — Brave garçon ! Mettez bien l'adresse. *(A sa femme.)* Allons ! voyons ! sois raisonnable.

MADAME CHAINE. — Ça me rappelle son départ ! *(Une sonnerie éclate.)*

BESSEAU. — Pan ! Douleur ! V'là qu'on sonne ! Adieu donc ! Merci. *(Il dégringole les marches. En bas de l'escalier, sa voix crie encore.)* Merci !

VII

POUR CAUSE D'EXPROPRIATION

VII

POUR CAUSE D'EXPROPRIATION

M. COQUILLE. — Numismatographe, soixante-huit ans.

M. LE COMTE. — Cinquante-neuf ans.

Chez M. Coquille. A un sixième étage, rue de Rivoli, proche la place des Pyramides. Aux premiers jours de juillet, l'après-midi. M. Coquille fait des paquets, à genoux par terre, dans une petite pièce inondée de soleil. La fenêtre est grande ouverte. Un coup de sonnette le met debout. Il va ouvrir.

M. LE COMTE. — Bonjour, monsieur Coquille.

COQUILLE. — C'est vous, monsieur le comte! Entrez donc. *(Ils entrent dans la pièce.)*

M. LE COMTE. — Oui... je viens passer une heure... Vous ne m'attendiez pas...

COQUILLE. — Dame! il y a un moment que je n'avais eu l'avantage...

M. LE COMTE. — C'est vrai. J'ai été absent cinq mois.

COQUILLE. — Je ne vous voyais plus, je me disais : Ah çà?...

M. LE COMTE. — ... Chez ma belle-fille, à Florence...

COQUILLE. — Beau pays! Avez-vous trouvé quelque chose?

M. LE COMTE. — Non. Je n'ai pas cherché. Tout ça a été battu et rebattu... Et vous, père Coquille? Avez-vous du nouveau?

COQUILLE. — Guère.

M. LE COMTE. — Tant pis. Qu'est-ce que vous allez me montrer?

COQUILLE. — Aujourd'hui? Rien.

M. LE COMTE. — Rien?

COQUILLE, *triste*. — Parce que, sans vous reprocher, monsieur le comte, vous tombez bien mal!

M. LE COMTE, *qui regarde autour de lui.* — En effet... des paquets... En voilà un bouleversement! Qu'est-ce qui se passe?

COQUILLE. — Il se passe que je m'en vais, monsieur le comte.

M. LE COMTE. — Vous cessez? Vous vous retirez?

COQUILLE, *avec élan.* — Me retirer? Jamais!

M. LE COMTE. — A la bonne heure!

COQUILLE. — Je n'en ai pas les moyens... Et puis, quand même... non... Ça n'est pas quand on est depuis quarante ans numismatographe... qu'on a été l'ami de tous les grands amateurs de l'époque... non, non... on le reste jusqu'à sa mort. Je déménage, monsieur le comte, voilà ce qui se passe de simplement abominable... je dé-mé-nage!

M. LE COMTE. — Pourquoi cela? Vous êtes pourtant bien ici?

COQUILLE, *qui lève les bras.* — Ah! monsieur le comte! taisez-vous! J'en pleurerais. Je déménage parce qu'on exproprie!

M. LE COMTE. — Bah!

COQUILLE. — Monsieur le comte ne savait pas?

M. LE COMTE. — Non. Je suis arrivé d'hier... Je n'ai pas appris les nouvelles... tout l'arriéré.

COQUILLE. — On exproprie, monsieur. On va percer une rue à l'emplacement de la maison. Une rue moderne, une horreur.

M. LE COMTE. — Quelle rue? Comment s'appellera-t-elle?

COQUILLE. — On n'en sait rien, monsieur le comte. Jusqu'à présent, elle est anépigraphe.

M. LE COMTE. — Mais pourquoi? Quel besoin avait-on?...

COQUILLE, *amer*. — Pour prolonger la nouvelle avenue qu'on vient de faire à travers les Tuileries... monsieur le comte... l'avenue de Peterhof...

M. LE COMTE. — Ah! oui... j'oubliais.

COQUILLE. — Vous comprenez que dans tout ça... pauvre moi, je ne pèse rien, moins qu'une médaille Bractéate!

M. LE COMTE. — Calmez-vous, monsieur Coquille.

COQUILLE. — Cela est facile à dire, monsieur le comte... mais...

M. LE COMTE. — Je reconnais que vous étiez ici dans des conditions...

COQUILLE. — Exceptionnelles... monsieur le comte... uniques au monde... Les Tuileries... Tout ce beau paysage dendrophore que j'avais sous les yeux depuis trente-deux ans !... Car voilà trente-deux ans que j'étais emménagé dans ces lieux, monsieur le comte.

M. LE COMTE. — Trente-deux ans? C'est un bail !

COQUILLE. — Hélas non ! Bail encore insuffisant... puisqu'on me jette dehors.

M. LE COMTE. — Consolez-vous en pensant à ceux qui sont en dessous de vous...

COQUILLE. — Je sais... Oui, je sais que dans la vie on doit regarder en dessous de soi... ceux qui se trouvent dans une situation...

M. LE COMTE, *qui sourit.* — Mais non... Je veux dire : pensez aux autres locataires d'en dessous, des autres étages...

COQUILLE. — Oh ! pardon !

M. LE COMTE. — Ils sont à plaindre, autant que vous.

COQUILLE. — Moins, monsieur le comte, beaucoup moins.

M. LE COMTE. — Comment cela?

COQUILLE. — D'abord ils avaient une moins

belle vue. Sans doute! A mesure qu'on descend et qu'on paye plus cher, la vue devient moins belle. Et puis, est-ce que ça peut se comparer? Ils ne sont pas numismatographes, les locataires d'en dessous! Ils n'étaient pas comme moi depuis trente-deux ans dans la maison. C'était moi le doyen de l'immeuble, monsieur le comte!

M. LE COMTE. — C'est fort ennuyeux, j'en conviens. Comment avez-vous su cela?

COQUILLE. — Il y a un mois, monsieur le comte... J'achevais mon modeste repas du matin... et j'étais en train d'examiner un très beau taureau cornupète quand j'appris cette chose atroce....

M. LE COMTE. — De quelle façon?

COQUILLE. — Par le concierge, qui m'avait monté mon lait.

M. LE COMTE. — Et alors, qu'allez vous faire?

COQUILLE. — Partir. Il le faut. Pourrai-je vivre ailleurs seulement?

M. LE COMTE. — Mais oui.

COQUILLE. — Je n'en sais rien. J'étais tellement ancré ici, j'avais tellement pris l'habitude de penser que j'y mourrais, au milieu de mes cases et de mes médaillers...

M. LE COMTE. — Vous trouverez tout cela dans un autre logement.

COQUILLE. — Ça ne sera plus pareil... ni disposé de la même manière. Et puis, ça n'aura pas d'histoire, le nouveau logement que je vais prendre!... Ça ne me parlera pas... ça sera comme une médaille inanimée, qui n'a pas d'inscription. Tandis que ces deux petites pièces où j'ai travaillé trente-deux ans de ma vie... mais j'écrirais dessus des volumes rien qu'à conter tout ce qui s'y est passé... C'est ici que j'ai rédigé mes nombreuses brochures... depuis ma première, sur les Ipsullices; jusqu'à celle de l'an dernier...

M. LE COMTE. — ...qui a trait aux Cistophores? et que vous avez eu l'amabilité de m'offrir avec une dédicace?...

COQUILLE. — Oui... monsieur le comte, c'est dans ce fauteuil que se sont assis les plus grands amateurs de l'époque... et qu'ils ont daigné deviser avec moi... ici encore que j'ai vendu, à cette même place où vous êtes, mon splendide Tétradrachme à la Chouette, à l'excellent M. Lavoix, pour le cabinet de la Bibliothèque Nationale... Enfin... enfin... ces

murs m'appartenaient... Ils m'appartenaient à un tel point que j'avais cloué, depuis des années déjà, sur ma porte d'entrée, les plus curieux spécimens d'impostures, de médailles fausses et contrefaites...

M. LE COMTE. — Cela était même d'une très heureuse originalité, Coquille !...

COQUILLE. — Eh bien, il va falloir les déclouer... il va falloir... Ah non ! je ne puis m'y faire...

M. LE COMTE. — Et où songez-vous demeurer, en somme ?

COQUILLE, *abattu*. — J'ai déjà retenu.

M. LE COMTE. — Ah ! Où est-ce ?

COQUILLE. — Peuh ! de l'autre côté de l'eau... quai de la Tournelle !...

M. LE COMTE. — Sur le quai même ?

COQUILLE. — Oui. Près de l'hôtel ci-devant de Nesmond... J'ai là, au troisième, une grande bête de pièce, trois fois grande comme ici.

M. LE COMTE. — Mais vous serez bien mieux !

COQUILLE. — Non, monsieur le comte.

M. LE COMTE. — Vous aurez beaucoup plus de place.

COQUILLE. — Trop. Il ne me faut pas de place à moi. J'en avais bien assez ici.

M. LE COMTE. — Mais vous aurez une vue admirable? Au moins aussi belle que rue de Rivoli.

COQUILLE. — Pas laide... Sans doute... je ne peux pas dire...

M. LE COMTE. — Comment! Notre-Dame!

COQUILLE. — C'est bien, évidemment.

M. LE COMTE. — Et la Seine!

COQUILLE, *qui s'anime.* — Ça surtout, la Seine, ça me dédommage, parce que j'ai toujours eu un peu d'imagination de poète... Aussi, je sens que la Seine me fera penser.

M. LE COMTE. — A quoi?

COQUILLE. — Aux monnaies qui doivent encore être dedans! Doit-il y en avoir! Hein? Si on pouvait creuser, gratter, draguer... dans cette partie-là, spécialement, qui avoisine Notre-Dame, autour des piliers de ponts... Croyez-vous qu'on en trouverait! et de rares! Et de belles!... Ah là là!

M. LE COMTE. — Oui.

COQUILLE. — Tenez, je peux vous dire ça à vous, monsieur le comte, parce que vous

êtes un homme artistique, et puis que vous avez de l'amitié pour moi et que vous ne vous moquerez pas... Eh bien... les monnaies — c'est autre chose que les médailles, naturellement! — mais dans un sens ça me remue peut-être davantage... parce que ça a eu plus de vie, ça a été passionné .. mêlé à plus d'événements de toutes sortes... ça a été dans le feu et dans l'eau, ça se trouve dans la terre, les rivières et le bas de la mer... Aussi, quand j'en tiens sous ma grande loupe, là, tout près de mon œil, les soirs d'hiver, il me monte des flots d'idées, comme à un historien... Toutes ces pièces d'or, d'argent, de cuivre... et d'époques si diverses, je les vois avec les regards de l'esprit, monsieur le comte. Je les vois autrefois, au fond des petites bourses de velours et des escarcelles de peau, je les vois dans les ceintures, dans les cachettes, les coffrets, dans les paumes des mains, et au bout des doigts... aller, venir, de l'homme à la femme, du marchand à l'archer, du moine à la courtisane, et du batelier au roi... éternellement! Je songe que c'est avec ces petites hosties de métal que tous les trafics de l'histoire ancienne de France

se sont faits, que tout s'est acheté... vendu... payé... trahi... que c'est ça qui faisait tuer, qui faisait aimer... Ça pourquoi ont eu lieu les guerres... Alors je suis impressionné... pour des heures... et content d'être ce que je suis... Denis Coquille, numismatographe.

M. LE COMTE. — Et vous avez raison !

COQUILLE. — Monsieur le comte m'approuve?

M. LE COMTE. — Je crois bien.

COQUILLE. — En ce cas, monsieur le comte viendra me voir tout de même... là-bas?

M. LE COMTE. — Certes.

COQUILLE. — Merci. Parce que, c'est bien ça, ma crainte... que mes clients aient peur de passer l'eau. Enfin... espérons que tout s'arrangera, malgré ce départ... Tenez... avant que vous vous en alliez, faut que je vous montre une petite... où est-elle donc?... *(Il cherche des yeux.)* très gentille... Ah ! la voilà!... *(Il avise une médaille posée sur le coin de la cheminée et la passe au comte, qui la regarde.)* C'est une chemise de Chartres.

VIII

PETIT POISSON...

VIII

PETIT POISSON...

ROSALIE. — Quarante ans.

MARTHE. — Cinquante-huit ans.

LA CONCIERGE. — Cinquante ans.

De grand matin, dans la chambre de Rosalie, sous les toits.

LA CONCIERGE, *qui entre.* — Eh ben ? C'est donc vrai ?

ROSALIE. — Oui. Je m'en vas, madame Ledur. *(Elle fait sa malle.)*

MARTHE. — Ils y ont donné congé.

LA CONCIERGE. — En voilà, une affaire !

Dès que j'ai appris ça du valet de chambre du troisième, j'ai quitté ma loge. Et la cause?

MARTHE. — Pourquoi ils la renvoient?

LA CONCIERGE. — Oui.

MARTHE. — Rapport aux poissons.

LA CONCIERGE. — Hé?

ROSALIE. — Ben oui!

LA CONCIERGE, *à Rosalie.* — Vous ne saviez point les apprêter?

ROSALIE. — Mais non! Pas les poissons de la table, les poissons de la machine... en verre, où on met de l'eau dedans...

MARTHE. — La quarium?

ROSALIE. — Oui. La quarium. Eh ben, c'est à cause de ça que je m'en vas.

LA CONCIERGE. — Racontez.

MARTHE. — Vous ne m'avez pas dit non plus la chose en menu.

ROSALIE. — Ben, voilà. C'est une barbarie. Vous allez voir s'il y a de ma faute? Madame a des poissons qu'elle aime bien, comme des oiseaux, autant dire.

MARTHE. — Des poissons comment?

ROSALIE. — Des poissons fins.

LA CONCIERGE. — Bah! De quelle couleur?

ROSALIE. — Des rouges, des blancs.

LA CONCIERGE. — Puh! Comme dans les bassins, alors?

ROSALIE. — Oui. Mais mieux.

MARTHE. — Gros qu'ils sont?

ROSALIE. — Mon petit doigt.

LA CONCIERGE. — C'est-y point féroce?

ROSALIE. — Non.

MARTHE. — Beaucoup, vot'dame, qu'elle en a?

ROSALIE. — Six. Y en avait six. Trois blancs, deux rouges, et puis un autre un peu plus rouge, comme sirop de groseille. Une espèce de poisson de chez les nègres... oui... paraît qu'ils ont de ça par là... Ce qui en fait la jolie beauté... c'est qu'ils ont trois queues, ces goujons-là. Comprenez-vous?

LA CONCIERGE. — Trois queues?

ROSALIE. — Oui, madame Ledur.

MARTHE. — On les voyait?

ROSALIE. — Comme je vous vois... C'était pas des queues de turbot, mais enfin trois petites... ben gentilles... et fines comme pelure d'oignon... Oui.

LA CONCIERGE. — Alors, qu'est-ce qu'est arrivé?

ROSALIE. — Madame s'a congédié de Paris la semaine dernière pour quatre jours, rapport à sa tante de Clermont qui rendait du sang, que ça la tourmentait... Alors qu'elle m'a dit : « Pendant que je ne serai pas là, soignez bien les petits en mon absence, Rosalie! Je vous les recommande. »

MARTHE. — Les petits, c'est eux ?

ROSALIE. — Oui. — « N'ayez crainte, madame. » La v'là à Clermont.

LA CONCIERGE. — Le chat du second les a boulottés ?

ROSALIE. — Vous n'y êtes point. C'est pire encore. Dès le lendemain... j'arrive pour leur y donner à manger...

MARTHE. — Quoi ?

LA CONCIERGE. — De la viande ?

ROSALIE. — Non. Des petits grains à part... Des vers exprès.

LA CONCIERGE. — Pouah !

ROSALIE. — Qu'est-ce que je vois ? Le beau qu'était crevé.

LA CONCIERGE. — Le sirop de groseille ?

ROSALIE. — Oui ?

MARTHE. — Seigneur !

ROSALIE. — L'était sur le dos, le ventre blanc, comme une quenelle, ma chère! J'ai eu beau de l'éveiller avec le manche d'une fourchette, et de lui parler... rien... Plus d'enfant...

LA CONCIERGE. — Alors ?

ROSALIE. — Alors j'étais pas dans mes souliers! Juste celui-là! Si encore ç'avait été un des petits blancs!

MARTHE. — Ou des rouges?...

ROSALIE. — Mais le trois-queues! Croyez-vous!

LA CONCIERGE. — Qu'est-ce vous avez fait?

ROSALIE. — Je l'ai sorti de la quarium... je l'ai essuyé... je l'ai enveloppé dans de l'ouate... mis dans une vieille boîte d'allumettes... et le jour même... j'ai couru au quai... vous savez bien ? le quai... là-bas?

LA CONCIERGE. — La Mégisserie ?

ROSALIE. — Oui, où il y a toutes les bêtes...

MARTHE. — Pour acheter son petit frère?

ROSALIE. — Dame ! Je sentais que si madame ne le trouvait pas en revenant, mon affaire était sûre. Me v'là donc. Le premier marchand à qui je le sors me dit tout de

suite : « Ma brave dame, vous aviez là un beau poisson. C'est toute rareté... Ça vaut cinquante francs, une pièce comme ça ! »

MARTHE. — Cinquante francs !

LA CONCIERGE. — C'est-il permis à une chrétienne de mettre de l'argent à ça, quand il y a tant de misère !...

MARTHE. — Je pense bien que vous n'avez pas été assez bête, à ce prix-là ?...

ROSALIE. — Oh ! si. Je l'aurais fait... Plutôt que de perdre ma place !

LA CONCIERGE. — Ah ben, moi !

ROSALIE. — Mais n'y en avait pas. Partout où j'ai été... J'ai peut-être entré dans dix boutiques !... partout, même réponse : « Nous n'en avons point... En écrivant à Marseille vous en trouveriez peut-être... »

MARTHE. — Hé là !

LA CONCIERGE. — En ce cas, comment ?...

ROSALIE. — Je me suis rabattue sur un petit de cinquante centimes qui s'en rapprochait...

LA CONCIERGE. — Combien qu'il avait de queues ?

ROSALIE. — Une seule ! Bien entendu !

LA CONCIERGE. — Et vous ne pensiez pas que vot' dame...

ROSALIE. — S'en apercevrait? Si. Et puis, par instants, j'espérais que non. Je me disais: une fois dans l'eau, ces petites bêtes-là... Ça se confond...

MARTHE. — Mais les queues, ma fille?

ROSALIE, *impatientée.* — Ah les queues! les queues! Je pensais: elle croira qu'il les a perdues là!

LA CONCIERGE. — A la bataille?

ROSALIE. — Non. Mais... une maladie... est-ce que je sais? Enfin, il me fallait un compte de six poissons.

LA CONCIERGE. — Allez? La suite?

ROSALIE. — Dès le soir, l'autre était avec ses camarades.

LA CONCIERGE. — Ils faisaient bon ménage?

ROSALIE. — Excellent. Et puis, bref, hier, madame revient. J'y ouvre la porte. Son premier mot: « Les petits, Rosalie? — Vont très bien, madame. Ils ont été sages comme des images. » Elle y va tout droit, se penche sur la quarium... j'avais le cœur sur le gril... et puis je la vois qui change de figure.

MARTHE. — Elle avait aperçu le nouveau?

ROSALIE. — « Qu'est-ce que c'est que ce poisson-là? On m'en a changé un. — Mais, madame... — On m'en a changé un!! » — Elle trempe sa main...

LA CONCIERGE. — Dans la quarium?

ROSALIE. — Oui... attrape le poisson... me le met sous le nez: « Est-ce que c'est mon trois-queues, ça? dites? » La fenêtre était grande ouverte... elle le jette dehors... ma chère, tant elle avait de chagrin... Je vous ai dit qu'elle adore les bêtes. Et puis, tout à coup devenue calme: « Avouez, ma fille, à présent. Avouez, ça vaudra mieux. Je ne vous gronderai pas. » Alors, moi, j'ai avoué...

LA CONCIERGE. — Ah! la bête!

ROSALIE. — Et quand j'ai eu avoué...

LA CONCIERGE. — Elle vous a donné congé?

ROSALIE. — Oui.

MARTHE. — Parbleu!

LA CONCIERGE. — Voilà ce que c'est! Il ne fallait pas avouer. Et, dites-moi donc? Est-ce qu'il s'était fait du mal?

ROSALIE. — Qui ça?

LA CONCIERGE. — L'autre poisson en tombant?

ROSALIE. — Ah! je ne sais pas. Je ne lui ai pas demandé.

LA CONCIERGE. — Et vous voilà sans place?

ROSALIE. — Oui.

LA CONCIERGE. — Qu'est-ce que vous allez faire?

ROSALIE. — Me replacer.

LA CONCIERGE. — Voulez-vous que je vous indique un bon bureau?

ROSALIE. — Oh! ils se valent tous.

LA CONCIERGE. — C'est comme les locataires. Tous même graine.

MARTHE. — On m'a dit qu'il y avait un bon bureau rue du Cherche-Midi.

ROSALIE. — Non. C'est pour des nourrices.

MARTHE. — Oh! Et puis, vous trouverez bien.

ROSALIE. — Bonne à tout faire... sans doute, on trouve toujours. Mais, dame... je ne veux plus de maîtresse qui ait des poissons lointains... Non. Ce que je leur dirai avant d'entrer: « Pardon. Y a-t-il des trois-queues chez vous? J'ai besoin de savoir avant. »

LA CONCIERGE — Oui, ça sera plus sûr. Enfin, dans votre autre place, quand vous aurez une heure de sortie, passez donc, entrez.

MARTHE. — Mais oui

LA CONCIERGE. — Vous me trouverez toujours. La maison est bien gardée. Si je ne suis pas à la loge, c'est que je suis dans l'escalier, ou dans une des chambres en haut, ou en face, chez la fleuriste. Mais je ne suis jamais bien loin.

ROSALIE. — Entendu, madame Ledur. Là... V'là ma malle finie... Faut que je descende le dire à madame et lui donner mes clefs.

LA CONCIERGE. — Elle veut la visiter?

ROSALIE. — Oui. Pour voir si je n'emporte pas le piano.

MARTHE. — Ou ben le trois-queues.

LA CONCIERGE. — Pour le faire empailler.

ROSALIE. — N'empêche que la vie est tout de même contrariante!

IX

… DANS UNE AUTRE PATRIE !…

IX

... DANS UNE AUTRE PATRIE !...

HENRI. — Trente-cinq ans.

JEANNE. — Vingt-neuf ans.

Chez Henri. Appartement de garçon. Sept heures du soir, au mois de mars. Henri, en tenue de voyage, attend près du feu, l'œil fixé sur la pendule. Jeanne entre, très nerveuse.

HENRI. — Enfin, te voilà !

JEANNE. — Oui.

HENRI. — Ah ! ma chérie ! J'avais peur... Si tu savais ?...

JEANNE. — De quoi ?

HENRI. — Que tu ne te sois ravisée... que tu ne viennes pas.

JEANNE. — Mais non. Je t'avais promis. Ça y est.

HENRI. — Je n'ose pas y croire.

JEANNE. — Moi non plus... Crois-y tout de même, va. Et ne perdons pas de temps.

HENRI. — Tu m'aimes?

JEANNE. — Cette question? Sans ça je ne serais pas ici.

HENRI. — C'est vrai! Comme tu es bonne! De tout quitter!

JEANNE. — N'est-ce pas? Cette vie de Paris, mes habitudes... mon abonnement du mardi. Ne dis donc pas de bêtises, tiens. Tu as les billets?

HENRI. — Oui.

JEANNE. — Ceux que nous avions dits? Circulaires? Milan, Venise, la côte dalmate.

HENRI. — Oui. Bons pour trois mois.

JEANNE. — Tout est arrangé pour le sleeping?

HENRI. — Tout. J'ai deux excellentes places. Ah! bien-aimée...

JEANNE. — A quelle heure exacte?

HENRI. — Huit trente-cinq.

JEANNE. — Partons.

HENRI. — Pas encore. Il est sept heures trois. Nous avons plus d'une heure. Causons un peu. Embrasse-moi. Tu ne m'as pas embrassé! *(Il va à elle.)*

JEANNE, *qui se laisse embrasser.* — Nous avons bien le temps, maintenant. Nous nous embrasserons en wagon, sous les tunnels, en bateau.

HENRI. — En gondole!

JEANNE. — Comment donc! Partout. A table, à pied et à cheval. Trois mois pour ça.

HENRI. — Trois mois... et toute la vie?

JEANNE, *qui passe la main sur son front.* — C'est juste. J'oubliais.

HENRI. — Quel drôle d'air tu as, ma mignonne! Est-ce que tu regrettes?...

JEANNE. — Moi? Pas du tout. Je le referais.

HENRI. — Alors?

JEANNE. — Rien. Seulement... ne fais pas attention. Je suis un peu crispée... Tu comprends? A l'idée que j'ai tout coupé derrière moi... comme ça... Mon mari... passe encore?

HENRI. — C'est une canaille !

JEANNE. — Bien entendu. Si c'était un honnête homme, si c'était toi...

HENRI. — Merci.

JEANNE. — Je ne le lâcherais pas.

HENRI. — Un homme qui te bat. Quand c'est toi qui as la fortune ! C'est un lâche ! Et un imbécile, surtout.

JEANNE. — Il ne s'agit pas de lui... mais de...

HENRI. — Ah ! je devine.

JEANNE. — Tu es malin.

HENRI. — Tu penses à ta fille, je parie ? Je le parierais ?

JEANNE. — Ça t'étonne ?

HENRI. — Non. Mais...

JEANNE. — Mais quoi ? Parle.

HENRI. — Tu m'en voudras ?

JEANNE. — Est-ce que je peux t'en vouloir de quelque chose, au point où j'en suis ? S'il y a une personne à qui j'en veuille... c'est à moi...

HENRI. — Tu te crois une mauvaise mère ?... Allons, avoue-le ?

JEANNE. — Pas une fameuse, en tout cas.

HENRI. — Eh bien, tu es dans l'erreur, mon petit chat, la plus grossière... Mais certainement. Quel mal fais-tu à Louisette en partant avec moi ?

JEANNE. — Et quel bien?

HENRI. — Tu réponds à côté. Si nous étions restés... infailliblement, un de ces jours prochains... très prochains... la chère petite, qui n'est pas bête, se serait aperçue de notre liaison. Est-ce moral ? Je te le demande? Est-ce notre devoir d'étaler sous les yeux purs d'une enfant ?... Non, n'est-ce pas? Tandis que, de la manière dont nous nous y prenons... c'est parfait.

JEANNE. — A ce point-là? Tu trouves.

HENRI. — Sans doute. Tout est sauvegardé. Nous partons ensemble. Je t'enlève.

JEANNE. —

Tu m'enlèves,
L'oiseau chante...

HENRI. — Ne m'interromps pas. Qu'est-ce qui va se passer ?

JEANNE. — Je me le demande.

HENRI. — C'est bien simple. Ton mari sera

furieux, mais pas surpris. Mais non... Il sentira qu'il n'a que ce qu'il mérite. Quel est son intérêt? De ne pas faire de bruit. Il n'en fera pas.

JEANNE. — Que dira-t-il à Louise?

HENRI. — Ce que lui commandera son rôle de père... Il lui racontera une histoire... que tu as été obligée de t'absenter... un voyage d'affaires... un héritage...

JEANNE. — De l'autre côté de l'eau...

HENRI. — Oh! assez! Je ne comprends rien à ce parti pris de plaisanterie amère que tu as ce soir... Je ne trouve pas que tout ça soit risible, à te dire vrai!

JEANNE. — C'est pour ne pas pleurer.

HENRI. — Alors, à la bonne heure.

JEANNE. — Continue.

HENRI. — Certainement, tout s'arrangera pour le mieux. Ta fille? Mais, d'abord, tu sais que ton mari ne la rendra pas malheureuse... D'ailleurs, les enfants ont du bonheur en eux quoi qu'il arrive autour d'eux. C'est la grâce d'état de leur âge. Et, plus tard, tu la retrouveras, grandie, embellie. Une mère et une fille ne sont jamais séparées. Enfin, tu es à

une étape de ta vie, ma chère, où il te faut choisir entre deux devoirs... celui de la maternité et celui de l'amour.

JEANNE. — Sacrifier le premier au second.

HENRI. — Il n'est pas question de sacrifice. Je te parle de choix, de choix momentané, passager... Plus tard, tu me lâcheras pour ta fille, je m'en doute bien à l'avance, et tu regretteras le présent. Mais aujourd'hui, ce soir, tu m'aimes, tu me l'as dit, je t'aime; l'amour passe avant tout, avant mari, enfant, *et cœtera*. Es-tu plus amante que mère? Tu ne réponds pas? Oui, tu es plus amante puisque tu t'es donnée à moi, que tu as accepté de fuir à l'étranger, de tout abandonner et que te voilà.

JEANNE. — Tu as raison.

HENRI. — As-tu dîné?

JEANNE. — Non.

HENRI. — Pourquoi?

JEANNE. — Je n'avais pas faim.

HENRI. — C'est idiot. On mange. Dans les grandes circonstances, il faut se soutenir. Enfin, nous achèterons tout au buffet. . Comment es-tu partie?

JEANNE. — Comme ça, tout simplement.

HENRI. — Ton mari dînait bien en ville, comme il devait?

JEANNE. — Oui.

HENRI. — Alors, tu étais seule. Ça a été à merveille.

JEANNE. — Je suis sortie telle que, sans bagage, avec un petit sac à la main.

HENRI, *désignant le sac.* — Tes bijoux?

JEANNE. — Oui. J'ai dit que je rentrerais tard, qu'on ne m'attende pas.

HENRI. — Et... la... petite? Tu lui as dit adieu?

JEANNE. — Non.

HENRI. — Comment?

JEANNE. — C'est Clara qui l'a couchée; je l'ai embrassée tantôt... Mais, ce soir, je ne suis même pas entrée dans sa chambre.

HENRI. — Oh! pourquoi?

JEANNE. — Parce que je sentais que je ne serais peut-être plus partie.

HENRI. — Tu as mieux fait, alors. *(Un silence.)* Je te remercie.

JEANNE. — Pas de quoi.

HENRI. — Si. Tu me donnes là une grande preuve... ah! oui!

JEANNE. — Parlons d'autre chose ! C'est la voiture que j'ai vue en bas devant la porte ?

HENRI. — Oui. Un bon coupé de cercle avec une boule. Ah ! si tu savais comme je suis heureux ! Pense que demain, dans la journée, nous serons à Milan ! Milan !

JEANNE. — Milano ! Faudra que je m'achète de tout à Milan ! Une complète garde-robe.

HENRI. — Je t'achèterai tout. Je te paierai le Dôme. Tout ce que tu voudras.

JEANNE. — Eh bien, filons, filons !

HENRI. — Tu es pressée ?

JEANNE. — Impatiente.

HENRI. — Chérie !

JEANNE — Oh ! ce n'est pas ce que tu crois ! Mais je n'aime pas les sottises réfléchies. Du moment qu'on fait une insanité... faisons-la vite, à fond, et que ça soit réglé. Houp !

HENRI. — Une sottise ! Une insanité ! Oh ! un délire d'amour ! Oui. Une folie de paradis !

JEANNE. — Si tu veux.

HENRI. — Oh ! le beau, le cher départ ! Tu ne m'écoutes pas ? Où as-tu la tête ?

JEANNE, *grave*. — Je pense au retour.

X

POUR LE TENNIS

X

POUR LE TENNIS

JACQUES DE LIGNAN.

PAUL POURTIN.

MADAME DE LIGNAN.

LOUIS. — Le valet de chambre.

La chambre à coucher de Lignan. Fenêtres ouvertes. Cinq heures du matin, en mai. Jacques vient de se lever, il est habillé, en complet de flanelle légère. Louis entr'ouvre doucement la porte et passe la tête.

JACQUES. — C'est lui?

LOUIS. — Oui, monsieur.

JACQUES. — Qu'il entre *(Paul Pourtin est introduit.)* Merci. Tu n'es pas en retard.

Ils se serrent la main.

POURTIN. — Comment es-tu ?

JACQUES. — Très bien.

POURTIN. — La nuit ?

JACQUES. — Excellente.

POURTIN. — Dormi ?

JACQUES. — Tout de même. Et Sermaize ?

POURTIN. — Il est dans la voiture.

JACQUES, *contrarié.* — En bas ?

POURTIN. — N'aie donc pas peur. Au tournant de la rue. On ne peut rien voir de tes fenêtres.

JACQUES. — C'est qu'il ne faudrait pas que ma femme...

POURTIN. — Elle ne se doute de rien ?

JACQUES. — Pas l'ombre.

POURTIN. — Qu'est-ce que tu lui as dit ?

JACQUES. — Que je me lèverais de très bonne heure, pour un tennis monstre, à Puteaux.

POURTIN. — Et elle a cru ?

JACQUES. — En plein. Ah ! il va être coquet, le tennis !

POURTIN. — Calme-toi. Je te trouve nerveux.

JACQUES. — Non.

POURTIN. — Si. *(Un moment de silence.)* Dis-moi, tu es toujours dans les mêmes dispositions?

JACQUES. — Toujours.

POURTIN. — Tu veux le tuer?

JACQUES. — Je veux.

POURTIN. — A quoi bon?

JACQUES. — Ça me fera plaisir. On n'a pas tant d'occasions...

POURTIN. — Et si c'est lui?...

JACQUES. — Qui me crève?

POURTIN. — Oui.

JACQUES. — Eh bien, il me crèvera. J'envisage ça aussi. *(Il prend une enveloppe cachetée dans un tiroir.)* Tiens, voilà une petite lettre. Si j'écope tu la remettras à ma femme.

POURTIN. — Oui, mais tu n'écoperas pas.

JACQUES. — J'espère.

POURTIN. — Je t'en prie, Jacques, ne le tue pas.

JACQUES. — Ah çà ! tu m'embêtes. De quoi te mêles-tu? Es-tu son témoin, ou le

mien? Jamais je ne lui pardonnerai... Je le hais. Il s'est vanté d'avoir été, à dix-sept ans, l'amant de ma mère...

POURTIN, *avec un élan de fausse franchise.* — Tu sais bien que ça n'est pas vrai?

JACQUES. — Oui... enfin, peu importe.

POURTIN. — Un sale coup ne te suffirait pas? Flanque-lui donc un sale coup!

JACQUES. — Mais pourquoi tiens-tu tant que ça à ce que je le ménage?

POURTIN. — Pour te ménager. Avec l'idée de le tuer à tout prix, tu vas perdre le sang-froid, et t'enferrer. Je te connais.

JACQUES. — Non. Et puis en voilà assez. Le docteur?

POURTIN. — Nous allons passer le prendre.

JACQUES. — Ça va bien. *(Le bouton de la porte remue.)* Chut. *(On frappe.)* Qui est là?

UNE VOIX DE FEMME. — C'est moi, mon ami.

Les deux hommes échangent un impérieux coup d'œil.

JACQUES, *gaiement.* — Entrez, chère amie.

Elle entre, elle est en robe d'intérieur du matin.

MADAME DE LIGNAN. — Bonjour. *(Elle aperçoit Pourtin.)* Oh! pardon, monsieur! je suis confuse... dans ce négligé... Si j'avais su. Je croyais que Jacques était seul...

JACQUES.— Il n'y a pas de mal. Pourtin n'est pas un étranger. C'est un intime. Il est venu me chercher... figure-toi. *(Il sonne. Le valet de chambre paraît.)* Louis, préparez mes raquettes.

LOUIS. — Bien, monsieur. *(Il sort.)*

POURTIN. — Comme vous êtes matinale, madame!

MADAME DE LIGNAN. — Oh! ça ne m'arrive que bien rarement. Mais il faisait si beau! Le soleil m'a réveillée. Je me suis levée presque en même temps que lui. Et comme je savais que Jacques devait partir de très bonne heure... je venais lui dire bonjour...

JACQUES. — Et adieu?

MADAME DE LIGNAN, *rectifiant avec tendresse.* — Au revoir.

POURTIN. — Bien entendu.

MADAME DE LIGNAN. — C'est donc si amusant que ça?

JACQUES. — Le tennis? Ah! demandez à Pourtin.

POURTIN. — Passionnant, madame.

MADAME DE LIGNAN. — Moi, j'y ai joué plusieurs fois... Ça ne m'a pas encore prise!

JACQUES. — Savez-vous ce que vous devriez faire, ma chère amie?

MADAME DE LIGNAN. — Quoi?

JACQUES. — Vous devriez venir avec nous.

POURTIN. — Oui. Voilà une exellente idée!

MADAME DE LIGNAN. — Oh! merci. Je vous gênerais. Et puis, je ne suis pas prête.

POURTIN. — Nous vous attendrions.

MADAME DE LIGNAN. — Ce serait trop long. Une autre fois... je ne dis pas non. Moi, pendant ce temps-là, j'irai chez Doucet.

JACQUES. — C'est ça. Eh bien, ma chère amie...

MADAME DE LIGNAN. — Je vous laisse. *(Elle tend la main à son mari.)*

JACQUES, *qui la prend.* — A midi!

MADAME DE LIGNAN. — Bien exactement?

JACQUES. — Je vous le promets.

MADAME DE LIGNAN, *à Pourtin.* — Cher monsieur...

POURTIN, *qui s'incline.* — Madame...

Elle sort. Les deux hommes attendent qu'elle se soit éloignée.

POURTIN. — J'ai eu chaud.

JACQUES. — Pourquoi?

POURTIN. — Quand tu lui as proposé de venir.

JACQUES. — Je savais qu'elle n'accepterait pas. Et puis, c'était pour voir si elle avait des soupçons. Pauvre petite! *(Il regarde les murs de sa chambre et soupire.)*

POURTIN. — Tu regardes?

JACQUES. — Oui. Je me mets tout ça dans l'œil. *(Il va prendre sur la cheminée un petit portrait de sa femme.)* Une photographie faite à Naples, tiens!... pendant ce voyage...

POURTIN. — Allons! viens! viens!

JACQUES. — Tu as raison. Il ne s'agit plus de bêtiser. Sais-tu à quoi je pense?

POURTIN. — Non. Tu me diras ça en voiture. Hop!

JACQUES. — Je pense que je peux être embroché pendant que ma femme « essaye ». Très parisien.

POURTIN. — Des bêtises!

Le valet de chambre entre. Il est très troublé.

LE VALET DE CHAMBRE, *arrêtant son maître au passage.* — Monsieur...

JACQUES. — Quoi?

LE VALET DE CHAMBRE, *tout bas.* — Bo... bonne chance, monsieur!

JACQUES. — Merci, Louis.

LE VALET DE CHAMBRE. — Monsieur s'habillera ce soir?

JACQUES. — Peut-être! *(Il sort en hâte avec Pourtin.)*

XI

POUR LE BAL

XI

POUR LE BAL

MADAME JANBOIS. — Quarante-neuf ans.
M. JANBOIS. — Cinquante-huit ans.
EUGÉNIE JANBOIS. — Vingt-six ans.

Chez les Janbois. Au quatrième, rue de Babylone. Neuf heures et demie du soir, en hiver. M. Janbois s'habille. Madame Janbois s'habille. Eugénie s'habille. Les portes des chambres sont ouvertes.

JANBOIS, *entrant dans la chambre de sa femme. Il est en pantalon noir, sans gilet ni habit.* — Ma bonne !

MADAME. — Edmond?

JANBOIS. — C'est intolérable!

MADAME. — Quoi, encore?

JANBOIS. — Mes faux cols. Ils sont plus mous que jamais. De la pâte de guimauve. Je dis que je les veux comme du fer... Du fer! c'est pourtant français, ce mot-là!

MADAME. — Je les recommande chaque fois à la blanchisseuse.

JANBOIS. — On la change.

MADAME. — Merci! Je ne trouverais personne pour repasser comme elle mes mouchoirs et mon linge fin.

JANBOIS. — N'en parlons plus. Ah! Seigneur! *(Il courbe la tête.)* J'ai aussi mon pied qui m'élance.

MADAME. — Tu te plains tout le temps. Et moi? Crois-tu que je suis heureuse, dans mes souliers de bal vert d'eau? Si tu as des cors, coupe-les.

JANBOIS. — C'est très dangereux. Mais non, moi, je sais d'où ça me vient. Ça vient de mes bottines vernies qui commencent à se faire un peu justes... Voilà six ans que je les ai; elles sont comme neuves. Je les mets très rarement.

MADAME. — Nous sortons si peu !

JANBOIS. — Tu trouves ? Nous sortons quand on nous invite. Enfin, elles me blessent légèrement, au pouce. J'ai toujours pensé aussi que mon pied devait grandir.

MADAME. — Habille-toi donc au lieu de dire des inutilités.

JANBOIS. — Nous avons tout le temps. Il n'est que neuf heures.

MADAME. — Je ne veux pas arriver tard chez les Bémol. Je tiens à avoir une bonne chaise pour la soirée, et à ne pas être dans une porte.

JANBOIS. — Nous arriverons, nous arriverons. C'est moi qui serai dans la porte, et debout, jusqu'à trois heures du matin.

MADAME. — Et puis, pour Eugénie. Il faut qu'elle soit là bien avant le bal, qu'on ait le temps de la voir un peu. Elle n'est pas laide, cette petite, quand elle veut.

JANBOIS. — Elle a des choses de toi.

MADAME. — En moins bien. Elle a ton nez, le nez des Janbois.

JANBOIS. — Oui. Mais elle est bien gentille tout de même.

MADAME. — Sans doute. J'ai passé par là. C'est égal ! Il serait joliment temps de la caser. Elle marche sur vingt-sept. Et c'est qu'elle les paraît.

JANBOIS. — Pas le soir.

MADAME. — Oh ! Oh ! Et puis, elle ne sait pas s'arranger... Il faut que j'y aie l'œil, tiens... Sans ça...

JANBOIS. — Eh bien, occupe-t'en... Moi, je vais tâcher de trouver un faux col potable. *(Il passe dans sa chambre.)*

MADAME. — Nini !

EUGÉNIE, *d'à côté.* — Maman ?

MADAME. — Viens donc, ma reine.

EUGÉNIE. — Voilà. *(Elle est en jupon, à moitié coiffée, son peigne à la main.)*

MADAME. — Écoute-moi bien, ma mignonne. Qu'est-ce que tu me conseilles, dans mes cheveux ? Mon croissant de jais bleu ? ou mon oiseau caroubier ?

EUGÉNIE. — Dame. Je ne sais pas, moi, maman. Les deux te vont si bien...

MADAME. — Oui. Mais je ne peux pas mettre les deux.

EUGÉNIE. — C'est dommage. Tu crois que

si tu perchais l'oiseau dans le croissant... ça ferait laid?

MADAME. — Tais-toi. J'aurais l'air de la reine Ranavalo.

EUGÉNIE. — Quelle robe mets-tu?

MADAME. — Cette question! Ma verte à dentelles blanches! Toujours! Tu sais bien que je n'ai que celle-là. Nous ne sommes pas dans une situation de fortune qui me permette d'avoir trois ou quatre toilettes de bal. Enfin! l'important, c'est que tu sois bien, toi. On ne va dans le monde que pour toi, tu le sais.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Pour que tu te maries... tâcher de décrocher...

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Penses-tu que tu as vingt-six ans?

EUGÉNIE. — Oui maman.

MADAME. — Presque passés? Y penses-tu bien?

EUGÉNIE. — Je ne pense qu'à ça.

MADAME. — A la bonne heure. Embrasse-moi. *(Elle s'avance.)* Sans me toucher... Tu m'enlèverais ma poudre. Allons! Espérons que

ce soir... Ah! il ne faut qu'un soir... Ton père, ça s'est fait en un soir... On m'avait parlé de lui comme d'un jeune homme de grand avenir... qui aurait plus tard une position superbe. Tout ça... par malheur, ne s'est pas réalisé...

EUGÉNIE. — Comment! Tu trouves que papa... oh!...

MADAME, *radoucie.* — Sous-chef à l'Agriculture... sans doute, ça n'est pas déshonorant.

EUGÉNIE. — Dis que c'est superbe! Dans un ministère! où il a son bureau à lui tout seul!... chauffé!

MADAME. — Je regrette bien qu'il ne puisse pas apporter du bois à la maison.

EUGÉNIE. — Et la Légion d'honneur!

MADAME. — Oh! aujourd'hui!

EUGÉNIE. — Moi, je suis bien fière de papa!

MADAME. — Moi aussi, sans doute... il est surtout fier de moi, ton pauvre père! Et il a raison. Il se rend compte que s'il ne m'avait pas... Si vous ne m'aviez pas, vous deux, pour veiller à tout... Encore un mot? Tu vois le mètre... là... sur la cheminée, à côté de mes dessous de bras? *(Eugénie l'a trouvé.)* C'est ça.

Prends mon tour de taille. *(Eugénie passe le mètre autour du corps de sa mère.)* Combien?

EUGÉNIE. — Quatre-vingt-neuf.

JANBOIS, *qui vient de rentrer.* — Comme les immortels principes!

MADAME. — Je suis contente. J'ai maigri.

JANBOIS, *à sa femme.* — Parfait. Tu t'es occupée de ta fille?

MADAME. — Oui. Elle sera très bien. *(A Eugénie.)* Va vite passer ta robe. *(La rappelant.)* Écoute donc encore un peu: qu'est-ce que tu fais avec ton peigne pour le mettre dans cet état-là? Tu cognes des clous avec?

EUGÉNIE. — Non, maman. C'est mes cheveux qui sont si longs et si épais, qui s'accrochent... Toutes les dents se cassent.

MADAME. — Si longs... si épais... Cependant, ma petite fille... j'ai des cheveux aussi, moi, Dieu merci!

JANBOIS. — Ce n'est pas du tout la même chose; toi, ma bonne, c'est un faux chignon tout fait...

MADAME. — Est-ce que je te parle? Va donc travailler à ton nœud de cravate. Tu en as toujours pour une heure. *(Eugénie s'esquive.)*

Faux chignon... Bien sûr que je ne peux pas avoir mes cheveux de jeune fille... Tu sais si j'en avais? Une sortie de bal! J'aurais pu... oui. Mais, voilà! Aujourd'hui que je n'ai plus quarante ans... tu m'humilies devant ta fille.

JANBOIS. — Tu es folle.

MADAME. — Va-t'en! Laisse-moi m'habiller.

JANBOIS. — Tu ne peux plus t'habiller devant moi?

MADAME. — Non. D'ailleurs, je vais me remettre à être coquette. Je vois bien que j'ai eu tort de me négliger... de me laisser aller...

JANBOIS. — Ridicule! Et moi? Est-ce que j'en fais, de la coquetterie avec toi? Depuis le temps que je porte des ceintures de flanelle et que je ne mets plus d'odeur dans mon mouchoir. Enfile ta robe verte, va. Je vais passer mon habit. *(Une fois près de la porte.)* Si je mettais mon vieux?

MADAME. — Ton neuf! ton neuf!

JANBOIS. — Bon. Je vais mettre le neuf. Ne te fâche pas. Ce que j'en disais, moi, c'était pour économiser... *(Il sort.)*

EUGÉNIE, *entrant habillée, coiffée, un peu « paquet », mais touchante, charmante malgre*

tout. — Me voilà, maman, je suis prête. Est-ce que je suis gentille?

MADAME. — Je te dirai ça tout à l'heure. Ton père m'a mise en retard.

EUGÉNIE. — Veux-tu que je t'aide?

MADAME. — Oui. Prépare-moi mes gants. Regarde si les boutons tiennent. Mon éventail en plumes? Mon mouchoir. Mon bracelet.

EUGÉNIE. — Ton gros serpent?

MADAME. — Oui. Ah! ma pauvre petite! Vous ne saurez jamais, les enfants, tout le tourment que vous nous causez!

Elle s'habille fiévreusement. Elle a passé la robe verte à dentelles blanches qui craque comme du papier glacé.

JANBOIS, *entrant.* — Ça y est?

MADAME. — C'est ça. Maintenant, tu vas me bousculer, toi!

JANBOIS. — Mais non.

EUGÉNIE. — Comme tu es beau, petit père!

MADAME. — Regarde-moi. Tu as un ruban rouge trop grand.

JANBOIS. — Parce que ma boutonnière n'est pas assez petite. Sans ça, je le perdrais.

EUGÉNIE. — Moi je ne trouve pas ça laid, un grand ruban. Ça a quelque chose de militaire.

MADAME. — Allons donc ! Ton père a l'air d'avoir un nœud de cotillon, oui ! A propos, tu le danseras, le cotillon ? J'y compte.

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Tâche de te faire inviter par le fils Bémol.

EUGÉNIE. — Mais, maman...

MADAME. — Je t'aiderai. Toi, de ton côté, mets-y du tien... Tu ne valses pas mal. Tâche d'avoir le fils Bémol... Tu ne lui déplais pas. Je le sais.

EUGÉNIE. — Mais oui, maman. Mais c'est que...

MADAME. — Quoi ?

EUGÉNIE. — C'est qu'il me dit quelquefois des choses...

MADAME. — Quelles choses ?

EUGÉNIE. — Pas convenables.

JANBOIS, *inquiet*. — Ah !...

MADAME. — Eh bien ! tu n'as qu'à le laisser parler, sans lui répondre. Il sera bien attrapé. Là. J'y suis. Edmond ?

JANBOIS. — Ma bonne ?

MADAME. — Tu as les clefs ?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Le bougeoir pour en bas ?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Trente-quatre sous pour le fiacre ?

JANBOIS. — Oui.

MADAME. — Nous tâcherons de nous faire ramener. Mets mon éventail dans ton paletot. Et ne le casse pas.

JANBOIS. — N'aie donc pas peur.

MADAME, *à sa fille.* — Nini ? Tu as dit qu'on nous prépare le restant du poulet et de la salade, si nous avons faim cette nuit en rentrant ?

EUGÉNIE. — Oui, maman.

MADAME. — Partons. *(La bonne paraît.)* Jeanne, ma fille. Prenez garde au feu. Et une boule dans mon lit.

LA BONNE. — Bien, madame.

La porte sur le palier est ouverte.

MADAME, *à son mari.* — Descends le premier, Edmond. Au moins comme ça... si tu tombes... tu ne m'entraîneras pas.

XII

POUR L'HOSPICE

XII

POUR L'HOSPICE.

LE PÈRE DUCLOS. — Soixante-quinze ans.
SOPHIE. — sa fille, trente-huit ans.

Chez le père Duclos. Un petit logement de vieil ouvrier, sur la Montagne-Sainte-Geneviève, aux premiers jours du printemps. Assis près de la fenêtre ouverte sur l'appui de laquelle s'égosille un serin en cage, le bonhomme rêve, les yeux perdus sur l'océan des toits, à l'infini. Sa fille entre, une femme au visage doux et courageux.

SOPHIE. — Bonjour, père. *(Elle l'embrasse.)*
DUCLOS. — Bonjour, petite.

SOPHIE. — Eh bien, tu sais, père?... J'ai une nouvelle...

DUCLOS. — Rapport à...

SOPHIE. — Oui, Ça y est.

DUCLOS. — Ah! mon dieu!

SOPHIE. — Tu as ton lit à l'hospice d'Ivry. Je viens de chez l'abbé de Majeur qui m'avait écrit de passer le voir. C'est fait.

DUCLOS. — Déjà!

SOPHIE. — Tu n'es pas content?

DUCLOS. — Je ne sais pas. Ça me donne un coup.

SOPHIE. — L'autre jour, tu désirais.

DUCLOS. — Sans doute. C'était l'autre jour! Mais aujourd'hui...

SOPHIE. — Est-ce que tu espérais que ça ne s'arrangerait pas?

DUCLOS. — Oh! Non!

SOPHIE. — Eh bien alors?

DUCLOS. — Ça me donne un coup.

SOPHIE. — Voyons, petit père, sois raisonnable. As-tu pensé...

DUCLOS. — Mais oui, parbleu, que j'ai pensé... Je pense tout le temps... Je n'ai plus que ça à faire à mon âge.

SOPHIE. — Tu penses trop. A quoi?

DUCLOS. — A tout. A ma vieille que nous avons mise en terre... il n'y a pas plus d'un mois.

SOPHIE. — Je t'en prie. Oublie un instant...

DUCLOS. — Ça ne se peut. Je n'oublierai jamais ma vieille. Ah! qu'elle m'aimait! Ah! qu'elle t'aimait! Faut-il! Faut-il! Enfin! *(Refoulant son chagrin.)* Je pense à toi, à ton frère Gualbert, à mes petits-enfants. Dire qu'y en a sept! Et puis, dam! après, je pense à moi aussi, écoute donc! J'additionne comme ça .. que j'ai soixante et quinze ans, ma bonne fille. *(Il caresse la cage de sa main tremblante.)* et que je n'ai plus des siècles à entendre siffler c'te serine.

SOPHIE. — Justement, à Ivry, tu seras bien soigné.

DUCLOS. — C'est pas la même chose.

SOPHIE. — Mieux qu'ici.

DUCLOS. — Autrement.

SOPHIE. — Tu ne verras point la fin de tes jours. Tu vivras plus de cent ans, comme les cigognes!

DUCLOS. — J'aime mieux périr ici, tout de suite, chez moi.

SOPHIE. — Vraiment? Oh! que tu me fais de peine, papa!

DUCLOS. — A cause donc, mignonne?

SOPHIE. — De ce que tu dis ces vilaines choses.

DUCLOS. — Veux-tu me voir bien aise?

SOPHIE. — Non. Mais tout de même, il ne faut pas être ingrat.

DUCLOS. — Envers qui?

SOPHIE. — Envers la Providence.

DUCLOS. — Que le bon Dieu la bénisse! Puisqu'ils se connaissent tous deux, elle et lui, il aurait bien dû...

SOPHIE. — Chut! Tais-toi!

DUCLOS. — Oui. J'ai pas raison. Je retire.

SOPHIE. — Et ce bon abbé de Majeur? Est-ce que nous ne devons pas tous lui être reconnaissants? Depuis des années qu'il s'occupe de nous?

DUCLOS. — Ça prouve qu'il y a des années qu'on en a besoin.

SOPHIE. — Tu n'es pas juste.

DUCLOS. — Si. Mais comprends moi, Loulou. Soixante et quinze ans! S'en aller!

SOPHIE. — Je te comprends, trésor de vieux

père! Mon pauvre petit! C'est égal... va, il faut remercier Dieu et le curé de ce qui nous arrive là. C'est un bonheur.

DUCLOS. — Qui me fait pleurer.

SOPHIE. — Je ne te dis pas. Mais c'est un bonheur quand même. Ils ne sont pas tous gais. Tu sais pourtant bien comme c'est difficile de les obtenir, ces lits d'hospice?

DUCLOS. — Oui!

SOPHIE. — Il y en a qui attendent après des années... qui meurent sans y arriver.

DUCLOS. — Une fois passé l'eau, n'en ont plus besoin.

SOPHIE. — Y a des députés, des généraux, qui ne peuvent pas en décrocher pour leurs protégés... des fois pour des membres de leur famille... L'abbé me l'a dit encore tantôt : « Si je n'étais pas propriétaire de ce lit, qui est à moi, qui m'appartient et qui devient vacant... je n'aurais rien pu pour votre père! » Car il faut que tu le saches... c'est un lit à l'abbé que tu vas occuper... Il m'a raconté tout ça... Il a deux lits qu'il a achetés il y a des années. Devine combien?

DUCLOS.— Je ne sais pas... cinq cents francs?

SOPHIE. — Vingt mille!

DUCLOS. — Vingt mille?

SOPHIE. — Chaque. Quarante mille francs les deux.

DUCLOS. — Faut-il qu'il soit riche!

SOPHIE. — Très. Ses parents avaient un château bâti sous les rois.

DUCLOS. — Et il s'est fait prêtre pourtant! Ah dame! c'est un chic homme, un solide, y a pas! qui donne tout ce qu'il a... et puis, avec des idées du peuple, malgré son nom, des idées à nous... C'est comme un saint de la Révolution, quoi!

SOPHIE. — A la bonne heure! Tu lui rends justice. Eh bien, ça ne te fait donc pas plaisir, toi, le père Duclos, de te dire que tu vas coucher dans un lit qui coûte vingt mille francs... et que c'est pas toi qui les as payés?

DUCLOS. — Non... Si... Enfin, je vais tâcher de me chatouiller de cette idée-là... Et puis, par-dessus tout, me faire une raison... Y a une raison dans les événements... qui domine. Faut s'y soumettre. Je me rends bien compte, quand je creuse mon chagrin, que je ne peux pas rester ici.

SOPHIE. — Oh! tu penses que, s'il y avait moyen, même en se gênant...

DUCLOS. — Oui. Mais il n'y a pas moyen. Déjà, du temps que j'avais encore ma vieille, c'était dur. Après qu'elle est partie, il y a bien la voisine, mère André, qui m'a fait quinze jours ma popote. Mais la voilà malade! J'ai beau avoir deux enfants, c'est comme si j'étais seul sur la terre à présent. C'est pas ton frère Gualbert qui trime au loin à Poitiers, homme d'équipe aux chemins de fer, qui peut me venir en rescousse avec ses douze cents francs par an, lui, sa femme et les cinq petits becs?

SOPHIE. — Non.

DUCLOS. — C'est pas toi, ma pauvre fille?

SOPHIE. — Non plus, hélas!

DUCLOS. — Qui travailles en journée à te crever les yeux pour gagner ta vie et celle de tes deux garçons, depuis que tu as perdu d'accident ton mari qu'était un si brave... Aussi pourquoi qu'il avait choisi ce métier de couvreur?

SOPHIE. — On ne choisit pas son métier.

DUCLOS. — C'est vrai. On ne choisit rien, ici-bas. Sans ça... Alors, quoi? Quoi? Y a

pas de grimaces à faire. N'y a qu'à dire: merci, monsieur le curé, et s'en aller à l'hospice, droit devant soi. Mais dame, le premier mouvement... ça me chagrine! D'abord parce que j'ai beau n'être plus tout neuf, je ne me trouve pas encore un morceau d'hôpital... non. Pour soixante et quinze, je ne suis pas encore si abîmé que ça, voyons? J'ai mes yeux, mes oreilles, mes jambes. Sans cette sacrée sciatique, ah! la gueuse! qui de temps en temps me fait jurer... je pourrais me croire encore à quarante ans en arrière, quand j'étais ouvrier imprimeur à la maison Chaperlot. Et ce qui me coûte par-dessus tout, c'est de partir d'ici, de mon logement où je suis depuis tant et tant d'années, de quitter ce quartier, les voisins, tout ce qui me connaît et que j'aime, ce petit Paris dans le grand où j'ai vécu, travaillé... car j'ai travaillé, tu sais, petite?

SOPHIE. — Oh! oui! mon bon père.

DUCLOS. — L'église de Saint-Étienne où j'ai été baptisé, où j'ai fait ma communion,

SOPHIE. — Oui...

DUCLOS. — Où je m'ai marié avec ta mère, où on a béni nos noces d'or.

SOPHIE. — Je me rappelle.

DUCLOS. — Tout ça... c'est que ça vous attache!... Et lorsqu'il faut se détacher... Quand je me dis qu'il va falloir abandonner ma chambre, mes bibelots, mes petites bricoles... pour aller dans une grande bête de salle au milieu d'un tas de vieux qui me dégoûtent, qui vont me faire des misères... Ah! non! je pleurerais.

SOPHIE. — Oh!

DUCLOS. — Mais je ne veux pas pleurer. C'est pas digne d'un ancien ouvrier imprimeur, d'un homme qui a été dans les choses ayant rapport aux livres... à la pensée... à tout ce qui fait la culture... enfin, je m'entends! Me voilà calé. Quand c'est-il qu'il faut partir? La semaine prochaine?

SOPHIE. — Non.

DUCLOS, *souriant*. — Plus tard?

SOPHIE. — Plus tôt.

DUCLOS, *inquiet*. — Demain?

SOPHIE. — Aujourd'hui.

DUCLOS. — Oh! c'est vite.

SOPHIE. — L'abbé a dit: le plus tôt possible. Ce soir si vous pouvez.

DUCLOS. — C'est bon. C'est bon. Mais alors... *(Il regarde autour de lui et montre ses pauvres meubles.)* Tout ça...

SOPHIE. — Ne t'inquiète pas. Je m'occuperai de toutes tes affaires.

DUCLOS. — Oui. Prends tout... en ce cas, prends tout chez toi.

SOPHIE. — N'aie pas peur. Merci. Le plus que je pourrai.

DUCLOS. — Mais le reste?

SOPHIE — On fera des petits cadeaux... à des amis...

DUCLOS. — Oui, à des voisins qui ont été bons? Et... et c'te serine?

SOPHIE. — Je la prendrai.

DUCLOS. — C'est ça. Elle est gentille. Elle plaira aux enfants. Faut pas qu'ils y fassent du mal! Elle chante des heures sans fatigue. Elle te connaîtra tout de suite. Moi, elle avait bien l'air de m'aimer. J'ouvrais la porte de sa cage, elle ne se sauvait pas. Elle me manquera... Oui, je rêvais... je pensais, en regardant sauter c'te jolie petite boule jaune... Allons! Et c'est-il toi qui vas coucher dans mon lit?

SOPHIE. — Oui. Je vendrai le mien.

DUCLOS. — Tant mieux. Je pensais bien d'y mourir tout de même! Et puis, j'aime pas les lits de fer, moi, je trouve ça froid. Je te recommande aussi mes livres... les fleurs de noce de ma vieille... tout, enfin... tout... puisque je n'ai plus rien... plus rien. *(Il soupire avec une grosse tristesse.)*

SOPHIE. — Du courage, mon pauvre papa!

DUCLOS. — M'en faut, va! D'autant que je devine bien que je mourrai tout seul... en semaine... quand tu ne seras pas là.

SOPHIE. — Mais non. Veux-tu bien ne pas penser à ça ..

DUCLOS. — J'y pense tout de même. Tu comprends bien que si j'avais la chance de crever un jour de visites, pas avant midi, pas après quatre heures, et pendant que tu serais au pied de mon lit, ça serait vraiment trop beau? Enfin je tâcherai. Mettons nos chapeaux.

XIII

POUR LA VILLE VOISINE

XIII

POUR LA VILLE VOISINE.

LE DIRECTEUR.

JULES.

LA BRIQUE.

Banlieue d'Orléans. En été. Une heure du matin Le cirque ambulant dort, hommes et bêtes, sous son vaste champignon de toile grise. Seule, tout au bout des écuries, une petite flamme veille, une chandelle posée sur une table. Et là, dans un recoin tout encombré de ferrailles et de paquets de cordes, le directeur, botté, coiffé d'un vieux bonnet de police de lancier, parle bref à Jules et à La Brique, ses bras droits.

LE DIRECTEUR. — Ainsi, c'est entendu? Dans cinquante minutes, branle-bas. Réveil. La troupe sur pattes. Faut qu'à cinq heures, tout soit démonté, bouclé, la tente roulée, chargée, les voitures prêtes, et pas plus de crottin que sur mon lit! Compris, Jules?

JULES. — Oui, patron.

LE DIRECTEUR. — Et toi aussi, Brique?

LA BRIQUE. — J'entends, ma vieille. Et où c'est-il que nous caravanons?

LE DIRECTEUR. — Vers Neuville-aux-Bois.

LA BRIQUE. — Je le pensais.

LE DIRECTEUR, *à la Brique.* — Tu ne manqueras pas de faire l'appel? Trompe et Squelette ont découché. Je le sais. Doivent être quelque part en ville, en bordée avec les artilleurs. Faut me les repêcher.

JULES. — Je sais où.

LE DIRECTEUR. — Enfin, c'est bon! Demain soir, ils seront mous comme des éponges pour les jeux aériens. Je vais te les ramoner au retour. Comment va Sultane?

LA BRIQUE. — Elle a mangé son avoine.

LE DIRECTEUR. — Colibri? Sa prise de longe?

JULES. — Une écorchure.

LE DIRECTEUR. — Les singes? La colique du petit?

JULES. — J'y ai fichu de la magnésie.

LA BRIQUE, *à Jules.* — Comment que t'as fait? J'ai jamais pu, moi.

JULES. — J'ai avalé devant lui, tiens! Alors, comme il imite tout ce que je fais...

LE DIRECTEUR. — Toi, La Brique, je te confie le perroquet-paon.

LA BRIQUE. — Coco?

LE DIRECTEUR. — Oui, Coco. Et puis, arrange-toi pour lui attacher son postiche de plumes d'une manière un peu solide... Que ça ne fiche pas le camp comme l'autre jour, à la matinée... J'étais là, devant cent cinquante personnes, en train de dire: « J'ai l'honneur de vous présenter, mesdames, messieurs, Coco, le perroquet-paon du Brésil, qui offre cette particularité remarquable... » quand voilà sa queue de paon qui se détache et tombe par terre... On allait m'emboîter... Heureusement que je n'ai pas perdu la poire... « Cette particularité remarquable, que j'ai dit en la remassant, que sa queue tombe fréquemment à la mue,

époque des amours de ce curieux volatile. Vous le voyez, mesdames et messieurs ? nous sommes à l'époque des amours. » Tonnerre de bravos.

LA BRIQUE. — Eh bien, alors?

LE DIRECTEUR. — C'est égal. Passe pour une fois !

LA BRIQUE. — C'est très difficile, je ne sais pas comment...

LE DIRECTEUR. — Arrange-toi, mets ce que tu voudras, de la colle à poisson ou du pain à cacheter. Mais que ça tienne !

LA BRIQUE. — Ça tiendra.

LE DIRECTEUR. — Toi, Jules, je te recommande tout spécialement les costumes. Et que ta femme aie l'œil aux maillots.

JULES. — Elle ne boude pas sur les reprises... bien sûr... Mais, dame, patron, c'est qu'ils ont déjà vu pas mal de jambes, les maillots, et depuis des années !...

LE DIRECTEUR. — Ils peuvent encore aller, jusqu'à l'hiver. Cet hiver, on se remontera de tout, avant le grand tour d'Europe.

LA BRIQUE. — Voilà dix ans que j'entends dire ça...

LE DIRECTEUR. — Justement. Voilà dix ans que je le prépare, mon grand tour.

LA BRIQUE. — Le petit tour de France, oui.

LE DIRECTEUR. — En attendant l'autre. Et puis, assez. Parle-moi du séton de Régulus.

LA BRIQUE. — Il en a encore pour quinze jours, Régulus.

LE DIRECTEUR. — Les trois chevaux pie? Ça se tient toujours?

LA BRIQUE. — Toujours. C'est de la teinture belge. Ça ne bouge pas. Ça tourne seulement à l'orange, mais c'est pas laid.

LE DIRECTEUR. — Autre chose, mon petit. Ton chien savant, ton Pluton? Il ne sait plus rien... Faudrait lui apprendre du neuf. Je ne le nourris pas pour qu'il aboie et puis que ça soit tout. Non. Penses-y.

LA BRIQUE. — C'est qu'il est vieux.

LE DIRECTEUR. — Alors, qu'il crève!

LA BRIQUE. — Il crèvera de sa belle mort. Pas avant. J'aimerais mieux te quitter et lâcher le Cirque Romain plutôt que d'avancer Pluton d'un quart d'heure.

LE DIRECTEUR. — Apprends-y quelque

chose. Invente. T'es prévenu. C'est tout ce que j'ai à te dire.

LA BRIQUE. — Mais, moi, j'ai à te parler... rapport à...

LE DIRECTEUR. — A quoi ?

LA BRIQUE. — Ben voilà. C'est Polka.

LE DIRECTEUR. — Ah ! ah ! Quoi encore ? Elle réclame toujours... Avec elle, on a tout le temps des histoires.

LA BRIQUE. — Elle voudrait se reposer.

LE DIRECTEUR. — Se reposer !

LA BRIQUE. — Deux ou trois jours seulement.

LE DIRECTEUR. — Pas une heure. Se reposer ! Ah ben !

LA BRIQUE. — Mais tu ne l'as donc pas regardée ?

LE DIRECTEUR. — Si. Après ?

LA BRIQUE. — Tu n'as donc pas vu qu'elle en est à son sixième mois ?...

LE DIRECTEUR. — Fallait pas qu'elle y aille ! Qui c'est-il qui l'a mise ?...

LA BRIQUE. — Est-ce qu'on sait !

LE DIRECTEUR. — Tu vois ! C'est même pas toi, qui l'aimes, qui es pincé d'elle et dont

elle ne veut pas! T'as bien besoin de plaider sa cause.

LA BRIQUE. — Je la plains. Elle me fait de la peine.

JULES. — Hier, en finissant de voltiger, elle a manqué de s'évanouir, patron.

LE DIRECTEUR. — Ta ta ta! En tout cas, elle peut encore travailler un bon mois. Ça se voit à peine. Elle voltigera. Et demain. Tout ce que je peux faire pour elle, c'est de lui accorder qu'elle ne lève pas les bras, une fois sur le panneau. Quant au reste, c'est de l'exercice... Excellent pour son état. Les médecins vous recommandent toujours de marcher.

LA BRIQUE. — Elle en mourra.

LE DIRECTEUR. — C'est pas vrai. Ah çà! qu'est-ce qui m'a fichu des princesses douillettes? C'est au cirque, ça travaille mal et ça n'a pas l'âme foraine! Ça veut faire ses couches dans son lit, comme les gens qu'ont un loyer? Oh! non! mais regardez-moi. Je suis né dans une cage de lions, moi...

JULES. — C'est donc vrai ce qu'on m'a dit?

LE DIRECTEUR. — Je te crois, que c'est vrai! Ma mère domptait. Trois lions, deux lionnes, un chacal. Elle était grosse de moi, dernier terme, et, un soir, en Bohême, elle m'a mis au monde, en pleine cage, au moment des cerceaux de papier. Elle est tombée. Tout le monde se sauvait, hurlait. Mon père était là, près d'elle, il l'a délivrée et il m'a montré à la foule qui l'a acclamé.

LA BRIQUE. — Nom d'un chien!

LE DIRECTEUR. — Le surlendemain, ma mère, la fourche à la main, rentrait dans la cage. Tu lui raconteras ça, à mam'zelle Polka. Et ma femme, donc! qui dort en ce moment, parce que j'y ai fait une piqûre de morphine pour calmer les douleurs de sa jambe, un sale bobo qu'elle a dans son genou qui finira par lui jouer un mauvais tour... Est-ce qu'elle se repose, elle aussi? Elle a beau endurer des élancements à crier, ça ne l'empêche pas de faire le Moulin de grâce au trapèze. Et moi qui veille pendant que toute ma ménagerie roupille, moi qui ne sais souvent pas la veille au soir comment je nourrirai, le lendemain, mes chevaux, mes bêtes et mes gens... Est-ce

que je me repose, hé? Allons! tout ça c'est des blagues.

LA BRIQUE. — Non... mais...

LE DIRECTEUR. — Assez! j'en veux plus. Écris le programme du spectacle de demain. Grande représentation extraordinaire offerte spécialement aux habitants de Neuville-aux-Bois. Première partie. Ouverture d'orchestre : Clair de lune. Colibri, le petit étalon corse des maquis, présenté par M. Jules. Le perroquet-paon du Brésil, animal unique et fabuleux! La pêche à la ligne, fantaisie comique par le clown Pitty, excentric-américain...

LA BRIQUE. — C'est moi qui fais Pitty?

LE DIRECTEUR. — Sans doute.

LA BRIQUE. — Parce qu'il y a des fois où c'est Jules.

LE DIRECTEUR. — C'est ton tour. Ne m'interromps pas. Après, le jongleur de poids, par M. Marius, l'homme le plus fort du monde. Quadrille Pompadour, grand caprice équestre exécuté sur les chevaux pie par les quatre petites sœurs Rondinella, de Milan. Pluton, le chien savant centenaire qui lira dans la pensée des spectateurs!

LA BRIQUE. — Tu vas peut-être un peu loin !

LE DIRECTEUR. — Fiche-moi la paix. Ici, entr'acte. Seconde partie : Les jeux aériens, par toute la troupe. Sultane, jument turque des haras de Stamboul, montée en haute école par M. Bergami, directeur du grand Cirque Romain. Puis, voltige, sauts périlleux, danses grecques exécutées sur le panneau par mademoiselle Polka, du Cirque d'Été, de Paris. Je lui fais honneur, je la mets vers la fin, dans les gros numéros... J'espère qu'elle ne se plaindra pas? Entre moi et ma femme.

LA BRIQUE. — Comme ça... oui... Ça lui donnera un peu d'encouragement.

LE DIRECTEUR. — Enfin, le Moulin de grâce, exercice vertigineux au trapèze, par madame Bergami, sans filet. Pour terminer, l'Hymne russe. Distribution de fleurs aux dames. Jouets et bonbons pour les enfants.

LA BRIQUE, *interloqué.* — Comment ! Voilà que maintenant tu te lances dans les jouets et les bonbons !

LE DIRECTEUR. — Mets-le toujours, imbécile... On leur jettera trois oranges... Ça fera le

compte. Là. Ça y est. Maintenant, Julot, hop! le grand jeu! Prépare ta caisse, et : Au réveil! *(Jules prend un tambour suspendu à un piquet, se l'accroche au ventre, et commence à exécuter un magistral roulement. Les hommes jurent, les chevaux hennissent, les chiens aboient. les coqs de banlieue se mettent de la partie, et le patron traverse tout ça son fouet à la main.)* On part, les enfants! On part! On part!

XIV

DU MINISTÈRE

XIV

DU MINISTÈRE

M. LE MINISTRE. — Cinquante-six ans.
MADAME. — quarante-sept ans.

Au ministère. Sept heures et demie du soir.
Dans la chambre de madame.

MADAME, *nerveuse, inquiète, regardant la pendule.* — Sept heures et demie ! Et il n'est pas rentré ! J'ai toujours peur. *(A ce moment, la porte s'ouvre. C'est son mari, pâle, effaré.)* Édouard ! enfin, te voilà ! Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? Parle ? Tu m'effraies.

M. LE MINISTRE. — Ça y est, là !

MADAME. — Quoi ? *(Devinant.)* Ah ! mon Dieu ! Nous sommes renversés ?

M. LE MINISTRE. — Oui !

MADAME. — Et... les autres ?

M. LE MINISTRE. — Aussi. Tout le cabinet. Mais les autres, je m'en...

MADAME. — Oui. Mais nous... nous !... Ah mon pauvre ami ! Quel malheur ! Mais comment ? A propos de quoi ?

M. LE MINISTRE. — Sur rien. Une question idiote...

MADAME. — Laquelle ?

M. LE MINISTRE. — Inutile. Tu n'as jamais pu rien comprendre aux choses de la politique.

MADAME. — Dis tout de même. Cette fois-ci, je comprendrai.

M. LE MINISTRE. — Non. Et puis, ça ne servirait à rien. Tu auras beau comprendre, par exception, ça ne me rendra pas mon portefeuille, n'est-ce pas ?

MADAME. — C'est vrai. Nous qui étions si heureux !

M. LE MINISTRE. — Évidemment !

MADAME. — C'était trop beau, vois-tu !

M. LE MINISTRE. — Ah ! ne commence pas

à me retourner le poignard... C'est un ennui, sans doute... Un gros ennui.

MADAME. — Une catastrophe.

M. LE MINISTRE. — Mais, après tout... quoi ? Nous n'en mourrons pas.

MADAME. — Nous n'en vivrons pas non plus.

M. LE MINISTRE. — Grâce à Dieu ! Je n'ai pas eu la chance de rester assez longtemps au pouvoir pour qu'on puisse m'accuser jamais d'y avoir fait des économies !

MADAME. — En effet... Trois mois.

M. LE MINISTRE. — Pas un de plus.

MADAME. — Trois mois seulement ! Enfin ! Il y en a bien qui n'ont pas eu ça, tu sais ! Par exemple, ces trois mois m'ont paru dix ans. Il me semble que je suis ici depuis mon enfance.

M. LE MINISTRE. — Oui. Vous autres femmes, vous prenez tout de suite l'habitude du luxe et des honneurs... Et, après, vous ne savez plus vous en passer...

MADAME. — Tu y avais bien pris goût aussi, toi ?

M. LE MINISTRE. — Peut-être. En tout cas,

on me verra digne dans la retraite. Je serai le ministre de la Roche Tarpéienne plus encore que je n'ai été celui du Cap...

MADAME, *interloquée.* — Hein? Qu'est-ce que tu dis?

M. LE MINISTRE. — Rien.

MADAME, *qui soupire.* — Oh! je n'en suis pas encore revenue!

M. LE MINISTRE. — Eh bien, il est temps de t'y mettre, ma bonne. Il faut en prendre ton parti.

MADAME, *douce.* — L'as-tu pris, toi au moins, mon pauvre homme?

M. LE MINISTRE. — Moi? Si je l'ai pris? Mais, ah çà, est-ce que je n'en ai pas l'air? *(S'échauffant.)* Est-ce que je ne suis pas calme? Absolument calme? Est-ce que...

MADAME, *l'apaisant.* — Si... Si...

M. LE MINISTRE. — Ah! Ça n'est pas dommage que tu en conviennes!

MADAME. — Tu ne me comprends pas. Si tu me vois abattue, c'est que je pense à toi, rien qu'à toi!

M. LE MINISTRE. — Ne t'en donne pas la peine. J'y pense bien assez tout seul!

MADAME. — Tu étais si heureux quand tu as été nommé !

M. LE MINISTRE. — Oh ! pas tant que ça !

MADAME. — Si. Comme un enfant. Rappelle-toi, Édouard ? Le jour de notre emménagement, ici, dans cette même chambre, les portes fermées, tu bondissais de joie par-dessus les fauteuils.

M. LE MINISTRE. — Moi ? Les fauteuils ?

MADAME. — Mais, ne t'en défends pas ! C'était bien naturel. Cette nomination t'avait tellement étonné ! Tu t'y attendais si peu !

M. LE MINISTRE. — Comment ! Si peu ? Mais au contraire ! Jamais je n'ai douté que je serais ministre un jour, tu entends ? Jamais ! Dès la vingtième année, j'en étais aussi sûr que de mon existence...

MADAME, *ébranlée*. — Oui ? Tu es sérieux ? Mais tu ne m'en parlais pas.

M. LE MINISTRE, *digne*. — Exprès ! Pour que tu aies la surprise. Et si tu veux toute ma pensée...

MADAME. — Je la veux.

M. LE MINISTRE. — Eh bien, je le redeviendrai, ministre !

MADAME, *qui n'ose.* — Tu crois?

M. LE MINISTRE. — J'en suis certain. Je quitte ce palais le sourire aux lèvres... je sais bien que j'y rentrerai avant peu. Celui-là ou un autre. Peu importe! Ah! je ne suis pas en peine... Ils reviendront me chercher... Ils ne peuvent pas se passer de moi. Rien que pendant ces onze semaines, j'ai tout réorganisé ici dans les bureaux... Avant moi, ça fonctionnait... fallait voir!... J'ai trouvé le gâchis et je laisse l'ordre... Voilà!

MADAME. — Oui. Si ce pays en avait beaucoup comme toi. Malheureusement...

M. LE MINISTRE. — N'en parlons plus. J'ai eu quelques instants d'émotion, je ne m'en cache pas. C'est fini. Soyons forts.

MADAME. — Essayons. Où allons-nous demeurer?

M. LE MINISTRE. — Nous rechercherons dans notre ancien quartier du boulevard Saint-Michel.

MADAME. — Oui. Tu vois? Nous aurions peut-être mieux fait de garder notre petit appartement de la rue Cujas. Moi je voulais.

Je sentais que c'était prudent. C'est toi qui as tenu à donner congé...

M. LE MINISTRE. — Allons donc! Ça nous aurait porté malheur de garder cet appartement. J'aurais eu l'air de me douter à l'avance de ce qui est arrivé.

MADAME. — Et... quand partons-nous?

M. LE MINISTRE. — D'ici?

MADAME. — Oui.

M. LE MINISTRE. — Oh! le plus tôt possible à présent. Je veux être déménagé avant la fin de la crise.

MADAME. — Quelle crise?

M. LE MINISTRE. — Mais la nôtre! Celle de ce pays?... la France? Elle traverse une crise, la France! Puisse-t-elle s'en relever!

MADAME. — Oh! elle en a déjà tant traversé. Une crise de plus ou de moins... Moi, sais-tu ce que je regretterai le plus?

M. LE MINISTRE. — Toi? Je vais te le dire: tout!

MADAME. — D'abord, oui. Mais spécialement?

M. LE MINISTRE. — Je ne sais pas. Quoi?

MADAME. — C'est le jardin, avec le jet

d'eau... Les gros ramiers qui me connaissaient déjà...

M. LE MINISTRE. — Bah! Ils s'habituent vite aux figures nouvelles, les gros ramiers... va! C'est comme les huissiers.

MADAME. — Oh! écoute. Ils étaient charmants, les huissiers.

M. LE MINISTRE. — Tiens! parbleu! Ils savent qu'ils ne changeront pas, eux!

MADAME. — Une chose que j'aimais bien aussi... c'était le factionnaire qui te portait les armes... et puis le timbre qui annonçait l'entrée de ma voiture dans la grande cour sablée... et puis le concierge sa casquette à la main, et puis...

M. LE MINISTRE, *ironique*. — Et puis les salons? Les salons en or?

MADAME. — Aussi. Sans doute. Et puis ton beau bureau Louis XIV... les tapisseries...

M. LE MINISTRE, *amer*. — Et puis le traitement! Pendant que tu y es, tu peux le regretter aussi. Pleure dessus!

MADAME. — Mais oui. Et puis, les réceptions à l'Élysée... Alors... Tout ça... c'est fini... fini!

M. LE MINISTRE. — Ça recommencera.

MADAME. — Quand?

M. LE MINISTRE. — Plus tôt que tu ne le crois.

MADAME. — On t'appellera encore monsieur le Ministre?

M. LE MINISTRE. — Mais oui... Et plus... Monsieur le président du Conseil.

MADAME. — Oh! Édouard!

M. LE MINISTRE. — Et même...

MADAME. — Quoi?

M. LE MINISTRE. — Rien.

MADAME. — Tais-toi! Tu vas trop haut.

M. LE MINISTRE, *réservé.* — Oui. Peut-être.

MADAME. — C'est égal. Je voudrais déjà que ce départ fût accompli, dans le passé... J'en suis malade, de ce départ.

M. LE MINISTRE. — Songe au retour victorieux... triomphal... à mes électeurs... à ce pays qui m'apprécie, qui me pousse en avant et qui m'aime. Car ce peuple est admirable! Il veut aimer.

MADAME. — En attendant, il aimera ton successeur.

M. LE MINISTRE. — Allons donc!

MADAME. — Qui ça sera-t-il ? Vois-tu à peu près ?...

M. LE MINISTRE. — Je ne m'en occupe même pas. Encore quelque imbécile !

FIN

TABLE

—

LES DÉPARTS

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25276-12-97. — (Encre Lorilleux).



